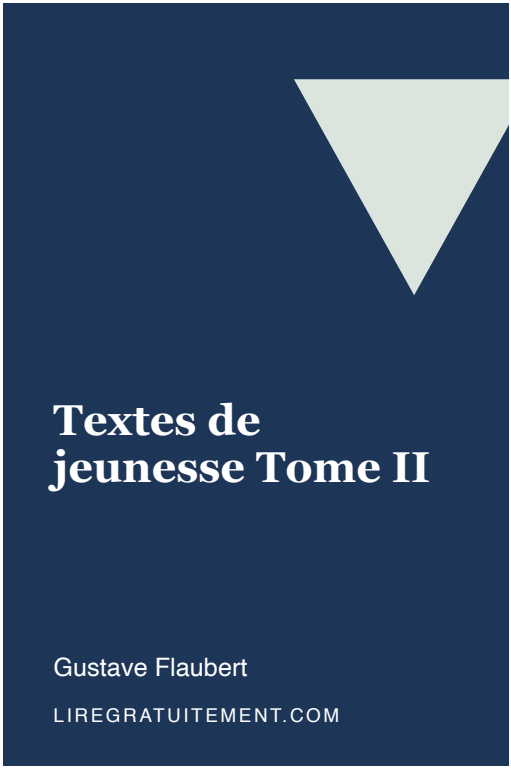


Textes de jeunesse Tome II

Gustave Flaubert

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1 Agonies

Pensées sceptiques
dédiées à mon cher ami
Alfred Le Poittevin
Gve Flaubert

À mon ami

Alfred Le Poittevin

ces pauvres feuilles sont dédiées

par l'auteur

bizarres comme ses pensées incorrectes

comme l'âme elles sont l'expression

de son coeur et de son cerveau –

Tu les as vues éclore, mon cher Alfred, les voilà réunies sur un tas de papier. Que le vent disperse les feuilles, – que la mémoire les oublie. Ce méchant cadeau te rappellera nos vieilles causeries de l'an passé. – Sans doute ton coeur se dilatera en te ressouvenant de ce suave parfum de jeunesse qui embaumait tant de pensées désespérantes. – Et si tu ne peux lire les caractères qu'aura tracés ma main, tu vois couramment dans le coeur qui les a versés.

Maintenant je te les envoie comme un soupir, comme un signe de la main à un ami qu'on espère revoir.

Peut-être riras-tu plus tard quand tu seras un homme marié et rangé et moral en rejetant les yeux sur les pensées d'un pauvre enfant de 16 ans qui t'aimait par-dessus toute chose et qui déjà avait l'âme tourmentée de tant de sottises.

Gve Flaubert.

20 avril 1838.

Titre singulier n'est-ce pas ? Et à voir ainsi cet arrangement de lettres insignifiant et banal jamais on ne se serait douté qu'il pût renfermer une pensée sérieuse.

Agonies. – Eh bien c'est quelque roman bien hideux et bien noir, je présume – Vous vous trompez, c'est plus, c'est tout un immense résumé d'une vie morale bien hideuse et bien noire.

C'est quelque chose de vague, d'irrésolu, qui tient du cauchemar, du rire de dédain, des pleurs et d'une longue rêverie de poète. Poète, puis-je donner ce nom à celui qui blasphème froidement avec un sarcasme cruel et ironique et qui parlant de l'âme se met à rire ? Non, c'est moins que de la poésie, c'est de la prose – moins que de la prose – des cris – mais il y en a de faux, d'aigus, de perçants, de sourds, toujours de vrais, rarement d'heureux. C'est une oeuvre bizarre et indéfinissable comme ces masques grotesques qui vous font peur.

Il y aura bientôt un an que l'auteur en a écrit la première page et depuis – ce pénible travail fut bien des fois rejeté, bien des fois repris. Il a écrit ces feuilles dans ses jours de doute, dans ses moments d'ennui – quelquefois dans des nuits fiévreuses, d'autres fois au milieu d'un bal – sous les lauriers d'un jardin – ou sur les rochers de la mer.

Chaque fois qu'une mort s'opérait dans son âme – chaque fois qu'il tombait de quelque chose de haut – chaque fois qu'une illusion se défaisait et s'abattait comme un château de cartes, chaque fois enfin que quelque chose de pénible et d'agité se passait sous sa vie extérieure, calme et tranquille – alors dis-je, il jetait quelques cris et versait quelques larmes. Il a écrit sans prétention de style, sans désirs de gloire comme on pleure sans apprêt, comme on souffre sans art.

Jamais il n'a fait ceci avec l'intention de le publier plus tard. Il a mis trop de vérité et trop de bonne foi dans sa croyance à rien pour la dire aux hommes.

Il l'a fait pour le montrer à un, à deux tout au plus qui lui serreront la main après l'avoir entendu et qui ne lui diront pas : c'est bien – mais qui diront : c'est vrai.

Enfin si par hasard quelque main malheureuse venait à découvrir ces lignes, qu'elle se garde d'y toucher. – Car elles brûlent et dessèchent la main qui les touche, – usent les yeux qui les lisent, assassinent l'âme qui les comprend.

— Non, si quelqu'un vient à découvrir ceci, qu'il se garde de le lire – ou bien si son malheur l'y pousse, qu'il ne dise pas après : c'est l'oeuvre d'un insensé, d'un fou. Mais qu'il dise : il a souffert quoique son front fût calme, quoique le sourire fût sur ses lèvres et le bonheur dans ses yeux. Qu'il lui sache gré si c'est un de ses proches de lui avoir caché tout cela – de ne point s'être tué de désespoir avant d'écrire et enfin d'avoir réuni dans quelques pages tout un abîme immense de scepticisme et de désespoir.

Vendredi 20 avril 1838

1.1

Je reprends donc ce travail commencé il y a deux ans. Travail triste et long, symbole de la vie, la tristesse et la longueur.

Pourquoi l'ai-je interrompu si longtemps, pourquoi ai-je tant de dégoût à le faire ? – qu'en sais-je ?

1.2

Pourquoi donc tout m'ennuie-t-il sur cette terre ? Pourquoi le jour, la nuit, la pluie, le beau temps, tout cela me semble-t-il toujours un crépuscule triste, où un soleil rouge se couche derrière un Océan sans limites ?

Ô la pensée, autre Océan sans limites, c'est le déluge d'Ovide, une mer sans bornes, où la tempête est la vie et l'existence.

1.3

Souvent je me suis demandé pourquoi je vivais, ce que j'étais venu (faire) au monde et je n'ai trouvé là dedans qu'un abîme derrière moi, un abîme devant – à droite, à gauche, en haut, en bas, partout des ténèbres.

1.5

On a souvent parlé de la providence et de la bonté céleste. – Je ne vois guère de raisons pour y croire. Le Dieu qui s'amuserait à tenter les hommes pour voir jusqu'où ils peuvent souffrir ne serait-il pas aussi cruellement stupide qu'un enfant qui sachant que le hanneton va mourir lui arrache d'abord les ailes puis les pattes puis la tête ?

1.6

La vanité selon moi est le fond de toutes les actions des hommes. Quand j'avais parlé, agi, fait n'importe quel acte de ma vie et que j'analysais mes paroles ou mes actions, je trouvais toujours cette vieille folle nichée dans mon coeur ou dans mon esprit. Bien des hommes sont comme moi, peu ont la même franchise.

Cette dernière réflexion peut être vraie, la vanité me l'a fait écrire, la vanité de ne pas paraître vain me la ferait peut-être ôter. La gloire même après qui je cours n'est qu'un mensonge. Sotte espèce que la nôtre, je suis comme un homme qui trouvant une femme laide en serait amoureux.

1.8

Pour moi le dernier mot du sublime dans l'art sera la pensée c'est-à-dire la manifestation de la pensée aussi rapide aussi spiri-

tuelle que la pensée.

Quel (est l')homme qui n'a pas senti son esprit accablé de sensations et d'idées incohérentes, terrifiantes et brûlantes ? L'analyse ne saurait les décrire, mais un livre ainsi fait serait la nature. Car qu'est-ce que la poésie si ce n'est la nature exquise, le coeur et la pensée réunis.

Ô si j'étais poète comme je ferais des choses qui seraient belles.

Je me sens dans le coeur une force intime que personne ne peut voir. – Serai-je condamné toute ma vie à être comme un muet qui veut parler et écume de rage ?

Il y a peu de positions aussi atroces.

2.1

A quoi bon faire ceci ? – À rien. Car à quoi bon apprendre la vérité. – Quand elle est triste. À quoi bon venir pleurer au milieu des rires, gémir dans un banquet joyeux, et jeter le suaire des morts sur la robe de la fiancée.

2.3

— Eh quoi tu ne crois à rien ?

— Non.

— Pas à la gloire ?

— Regarde l'envie.

— Pas à la générosité ?

— Et l'avarice.

— Pas à la liberté ?

— Tu ne t'aperçois donc pas du despotisme qui fait courber le cou du peuple ?

— Pas à l'amour ?

— Et la prostitution.

— Pas à l'immortalité ?

— En moins d'un an les vers déchirent un cadavre – puis c'est la poussière – puis le néant – après le néant… le néant et là tout ce qui existe.

2.4

L'autre jour – on exhumait un cadavre, on transportait les morceaux d'un homme illustre dans un autre coin de la terre. C'était une cérémonie comme une autre, aussi belle, aussi pompeuse, aussi fardée qu'un enterrement à l'exception près que dans un enterrement la viande est fraîche, dans la seconde elle est pourrie. Tout le monde attendait le fossoyeur. Lorsqu'enfin au bout de dix minutes il arriva en chantant, – c'était un bien brave homme que cet homme, indifférent pour le présent, insoucieux pour

l'avenir. Il avait un chapeau de cuir ciré, et une pipe à la bouche. – L'opération commença. Après quelques pelletées de terre nous vîmes le cercueil. – Le bois en était de chêne et à demi consumé car un seul coup le rompit maladroitement. Alors nous vîmes l'homme, l'homme dans toute son affreuse horreur. Pourtant une vapeur épaisse qui s'éleva aussitôt nous empêcha pendant quelque temps de bien distinguer. Son ventre était rongé et sa poitrine et ses cuisses étaient d'une blancheur mate. En s'approchant de plus près il était facile de reconnaître que cette blancheur était une infinité de vers qui rongeaient avec avidité. Ce spectacle nous fit mal. Un jeune homme s'évanouit. Le fossoyeur n'hésita pas, il prit cette chair infecte entre ses bras et l'alla porter dans le char qui était à quelques pas plus loin. Comme il allait vite, la cuisse gauche tomba par terre, – il la releva avec force et la mit sur son dos, puis il vint recouvrir le trou. Alors il s'aperçut qu'il avait oublié quelque chose c'était la tête. Il la tira par les cheveux. – C'était quelque chose de hideux à voir – que les yeux ternes et à moitié fermés, le visage gluant, froid, dont on voyait les pommettes et dont les mouches lui dévoraient les yeux.

Où était donc alors cet homme illustre, où était sa gloire, ses vertus, son nom ? L'homme illustre c'était quelque chose d'infect, d'indécis,de hideux, quelque chose qui répandait une odeur fétide, quelque chose dont la vue faisait mal.

Sa gloire – vous voyez, on le traitait comme un chien de basse qualité. Car tous les hommes étaient venus là par curiosité – oui par curiosité – poussés par ce sentiment qui fait rire l'homme à la vue des tortures de l'homme, poussés par ce sentiment qui excite les femmes à montrer leurs belles têtes blondes aux fenêtres un jour d'exécution. C'est ce même instinct naturel qui porte

l'homme à se passionner pour ce qu'il y a de hideux et d'amèrement grotesque.

Quant à ses vertus on ne s'en souvenait plus. Car il avait laissé des dettes après sa mort, et ses héritiers avaient été obligés de payer pour lui.

Son nom ? – Il était éteint, car il n'avait point laissé d'enfants. Mais beaucoup de neveux qui soupiraient depuis longtemps après sa mort.

— Dire qu'il y a un an cet homme-là était riche, heureux, puissant, qu'on l'appelait Monseigneur, qu'il habitait dans un palais et que maintenant, il n'est rien, qu'on l'appelle un cadavre et qu'il pourrit dans un cercueil. – Ah l'horrible idée ! et dire que nous serons comme cela nous autres qui vivons maintenant, qui respirons la brise du soir, qui sentons le parfum des fleurs. Ah c'est à en devenir fou.

Dire qu'après ce moment-là il n'y a rien – rien – et toujours le néant, toujours, voilà encore qui passe l'esprit de l'homme. Oh vraiment est-ce qu'après la vie tout est fini et fini pour l'éternité ? Dites, est-ce qu'il ne subsistera rien ?.....

Imbécile regarde une tête de mort.

2.5

Mais l'âme ? !

— Ah oui l'âme. Si tu avais vu l'autre jour le fossoyeur avec un chapeau de cuir ciré sur le coin de l'oreille avec son brûle-gueule

bien culotté. – Si tu avais vu comment il a ramassé cette cuisse en pourriture. Et comme tout cela ne l'empêchait pas de siffler en ricanant. « Jeunes filles voulez-vous danser ? » tu aurais ri de pitié – et tu aurais dit : l'âme c'est peut-être cette exhalaison fétide qui sort d'un cadavre.

— Il ne faut pas être philosophe pour deviner cela.

2.6

Pourtant il est si triste de penser qu'après la mort tout s'en va. Oh non, non, vite un prêtre, un prêtre qui me dise, qui me prouve, qui me persuade que l'âme existe dans le corps de l'homme.

Un prêtre. Mais lequel ira-t-on chercher ?

— Celui-là dîne chez l'archevêque.

— Un autre fait le catéchisme.

— Un troisième n'a pas le temps.

Eh quoi donc ils me laisseront mourir. Moi qui me tords les bras de désespoir, qui appelle à moi une bénédiction ou une malédiction, qui appelle la haine ou l'amour, Dieu ou Satan (Ah Satan va venir, je le sens).

Au secours. Hélas personne ne me répond.

Cherchons encore.

J'ai cherché et je n'ai (pas) trouvé, j'ai frappé à la porte, personne ne m'a ouvert et on m'y a fait languir de froid et de misère,

– si bien que j'ai failli en mourir.

En passant dans une rue sombre, tortueuse et étroite, j'ai entendu des paroles mielleuses et lascives, j'ai entendu des soupirs entrecoupés par des baisers, j'ai entendu des mots de volupté, et j'ai vu un prêtre et une prostituée qui blasphémaient Dieu et qui dansaient des danses impudiques. J'ai détourné (la vue) et j'ai pleuré – Mon pied heurta quelque chose. C'était un Christ en bronze. Un Christ dans la boue –

2.7

Il appartenait probablement au prêtre qui l'avait jeté avant d'entrer comme un masque de théâtre ou un habit d'Arlequin. Dites-moi maintenant que la vie n'est pas une ignoble farce puisque le prêtre jette son Dieu pour entrer chez la fille de joie – Bravo. Satan rit. Vous voyez bien – bravo il triomphe. Allons j'ai raison, la vertu c'est le masque, le vice c'est la vérité. Voilà pourquoi peu de gens la disent c'est qu'elle est trop hideuse à dire. Bravo, la maison de l'honnête homme c'est le masque, le lupanar c'est la vérité, la couche nuptiale c'est le masque, l'adultère qui s'y consomme c'est la vérité, la vie c'est le masque, la mort c'est la vérité. La religieuse c'est le masque, la fille de joie c'est la femme. Le bien c'est faux, le mal c'est vrai.

2.8

Ah criez donc bien fort, faiseurs de vertu aux gants jaunes, criez bien vous qui parlez de morale et entretenez des danseuses, criez fort, vous qui faites plus pour votre chien que pour votre laquais, criez fort, vous qui condamnez à mort l'homme qui tue par besoin, vous qui tuez par mépris, criez fort juges dont la robe est rouge de sang, criez fort vous qui montez chaque jour à votre tribunal sur les têtes que vous y avez abattues. Criez fort ministres aux mains crochues, – vous qui vous vantez des places à accorder à l'époux et payées par sa femme – par sa pauvre femme qui vous demandait pardon, grâce, pitié, merci – Qui embrassait vos genoux, qui se cramponnait au drap bleu de votre bureau aux pieds d'or, qui se cachait les yeux dans les draps rouges de vos fenêtres, et (vous) qui avez brisé son honneur, vous dont la noire bouche a dit : « Cet homme sera directeur de poste », et qui en même (temps) avez craché sur le visage de sa femme.

2.9

Enfin on m'indiqua un prêtre –

J'allai chez lui. Je l'attendis quelques instants et je m'assis dans sa cuisine devant un grand feu. Sur ce feu pétillait dans une large poêle une énorme quantité de pommes de terre. –

Mon homme arriva bientôt. C'était un vieillard à cheveux blancs. Au maintien plein de douceur et de bonté.

— Mon père, lui dis-je en l'(abordant), je désirerais avoir un moment d'entretien avec vous.

Il m'introduisit dans une salle voisine. Mais à peine avais-je commencé qu'entendant du bruit dans la cuisine – Rose, s'écria-t-il, prenez donc garde aux pommes de terre et en me détournant (je vis) grâce à la clarté de la chandelle que l'amateur de pommes de terre avait le nez de travers et tout bourgeonné.

— Je partis d'un éclat de rire – et la porte se referma aussitôt sur mes pas.

Dites maintenant à qui la faute ? Je suis venu là pour m'éclairer dans mes doutes. Eh bien l'homme qui devait m'instruire je l'ai trouvé ridicule. Est-ce ma faute à moi si cet homme a le nez crochu et couvert de boutons, est-ce ma faute si sa voix avide m'a semblé d'un timbre glouton et bestial ? Non certes. Car j'étais entré là avec des sentiments pieux.

Ce n'est pourtant point non plus la faute de ce pauvre homme si son nez est mal fait et s'il aime les pommes. Du tout, la faute est à Celui qui fait les nez crochus et les pommes de terre.

2.10

Du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, partout où vous irez, vous ne pouvez faire un pas sans que la tyrannie, l'injustice, l'avarice, la cupidité ne vous repoussent avec égoïsme. Partout, vous dis-je, vous trouverez des hommes qui vous diront : retire-toi de devant mon soleil, retire-toi tu marches sur le sable que j'ai étalé sur la

terre, retire-toi tu marches sur mon bien, retire-toi tu aspires l'air qui m'appartient.

Ô oui l'homme est un voyageur qui a soif, il demande de l'eau pour boire. On la lui refuse. Et il meurt.

2.11

Ô oui la tyrannie pèse sur les peuples et je sens qu'il est beau de les en affranchir. Je sens mon coeur se soulever d'aise au mot liberté comme celui d'un enfant bat de terreur au mot fantôme. Et ni l'un ni l'autre ne sont vrais. – Encore une illusion détruite, encore une fleur fanée.

2.13

Jadis il y avait un voyageur qui marchait dans les grands déserts d'Afrique. Il osa s'avancer par un chemin qui abrégeait sa route de quinze milles mais qui était dangereux, rempli de serpents, de bêtes féroces et de rochers difficiles à franchir.

Et il se faisait tard, il avait faim, il était fatigué, malade et il pressait le pas pour arriver plus tôt.

Mais à chaque pas il rencontrait des obstacles. Pourtant il était courageux et marchait la tête haute.

Et au milieu de son chemin voilà que se présente tout à coup à ses yeux une énorme pierre. Or c'était dans un sentier et escarpé,

couvert de ronces et d'épines.

Il fallait donc ou rouler cette pierre jusqu'au haut de la montagne ou tâcher d'escalader cette roche. Ou bien encore attendre jusqu'au matin pour voir s'il n'arriverait pas d'autres voyageurs qui voulussent l'aider.

Mais il avait tant faim, la soif le tourmentait si cruellement qu'il résolut de faire tous ses efforts pour faire en sorte d'arriver à la hutte la plus voisine qui était encore à quatre milles de là. Il se mit donc à s'aider des pieds et des mains pour monter en haut de la roche.

Il suait à grosses gouttes, ses bras se contractaient avec vigueur et ses mains saisissaient convulsivement chaque brin d'herbe qui s'offrait à lui, – mais l'herbe manquait et il retombait découragé. Plusieurs fois il renouvela ses efforts. Ce fut en vain.

Et toujours il retombait plus faible, plus harassé, plus désespéré, il maudissait Dieu et blasphémait. Enfin il tenta une dernière fois. Cette fois il réunit toutes les forces dont il était capable. Après une prière à Dieu il monta.

Ô qu'elle était humble, sublime, tendre, cette courte prière. N'allez pas croire qu'il récita quelque chose qu'une nourrice lui ait appris dans son enfance. Du tout, ses paroles, c'était des larmes, et ses signes de croix des soupirs. Il monta donc bien résolu à se laisser mourir de faim s'il ne réussissait pas.

Le voilà en route – il monte – il avance – il lui semble qu'une main protectrice l'attire vers le sommet, il lui semble voir sourire la face de quelqu'ange qui l'appelle à lui. Puis tout à coup tout change. C'est comme une vision effroyable (qui) s'empare de ses

sens, il entend le sifflement d'un serpent qui glisse sur la pierre et qui va l'atteindre. Ses genoux ploient sous lui, ses ongles qui s'accrochaient aux sinuosités de la roche se retournèrent en dehors… Il tomba à la renverse.

Que faire maintenant ?

Il a faim, il a froid, il a soif, le vent siffle dans l'immense désert rouge et la lune s'obscurcit dans les nuages.

Il se mit à pleurer et à avoir peur comme un enfant. Il pleura sur ses parents qui mourront de douleur, et il eut peur des bêtes féroces.

— Car, se disait-il, il fait nuit, je suis malade, les tigres vont venir me déchirer. –

Il attendit longtemps quelqu'un qui voulût le secourir. Mais les tigres vinrent, le déchirèrent et burent son sang.

Eh bien, je vous le dis, il en est de même de vous autres qui voulez conquérir la liberté.

Découragés de vos efforts vous attendrez quelqu'un pour vous aider.

Mais quelqu'un ne viendra pas… Oh non…

Et les tigres viendront, vous déchireront et boiront votre sang comme celui du pauvre voyageur.

2.14

Oh oui la misère et le malheur règnent sur l'homme.

Ô la misère, la misère, vous ne l'avez peut-être jamais ressentie vous qui parlez sur les vices des pauvres. C'est quelque chose qui vous prend un homme, vous l'amaigrit, vous l'égorge, l'étrangle, le dissèque et puis après elle jette ses os à la voirie. Quelque chose de hideux, de jaune, de fétide qui se cache dans un taudis, dans un bouge, sous l'habit d'un poète, sous les haillons du mendiant. La misère c'est l'homme aux longues dents blanches qui vient vous dire avec sa voix sépulcrale le soir dans l'hiver au coin d'une rue : « Monsieur, du pain » et qui vous montre un pistolet, la misère c'est l'espion qui se glisse derrière votre paravent, écoute vos paroles et va dire au ministre – Ici il y a une conspiration. Là on fait de la poudre –, la misère c'est la femme qui siffle sur les boulevards entre les arbres. Vous vous approchez d'elle, et cette femme a un vieux manteau usé, elle ouvre son manteau, elle a une robe blanche mais cette robe blanche a des trous, elle ouvre sa robe et vous voyez sa poitrine mais sa poitrine est amaigrie. Et dans cette poitrine il y a la faim. Ah la faim, la faim. Oui partout la faim jusque dans son manteau dont elle a vendu les agrafes d'argent, jusque dans sa robe dont elle a vendu la garniture de dentelles, jusque dans les mots dits avec souffrance (Viens, viens.) Oui la faim jusque sur ses seins où elle a vendu des baisers.

Ah la faim, la faim. Ce mot-là, ou plutôt cette chose-là, a fait les révolutions, elle en fera bien d'autres.

2.15

Le malheur, lui, avec sa figure aux yeux caves va plus loin, il pose sa griffe de fer jusque sur la tête du roi, et pour percer son crâne, il brise sa couronne. Le malheur, il assomme un ministre, il siège au chevet d'un grand, il va chez l'enfant, le brûle, le dévore, blanchit ses cheveux, creuse ses joues et le tue. Il se tord, il rampe comme un serpent et il tord les autres et les fait ramper aussi. Ô oui le malheur est impitoyable, insatiable, sa soif est continuelle, c'est comme le tonneau des Danaïdes qui était sans fond, lui son avidité est sans fin. Aucun homme ne peut se vanter d'avoir échappé à ses coups. Il s'attache aux jeunes, il les embrasse, les caresse. Mais ces caresses sont comme celles du lion. Elles laissent des marques saignantes. Il vient tout à coup au milieu de la fête des rires, de la joie et du vin.

Il aime surtout à frapper les têtes couronnées. Jadis il y avait dans une salle basse du Louvre – un homme, non je me trompe, un fou. Et ce fou montrait sa figure livide à travers les barreaux de ses fenêtres dont les vitres étaient brisées et par lesquelles entraient les oiseaux de nuit. Il était couvert de haillons dorés – de l'or sur des haillons, songez à cela et vous rirez. Ses mains se crispaient avec rage, sa bouche écumait, ses pieds tout nus frappaient les dalles humides. Ah c'est que voyez-vous, lui, lui l'homme aux haillons dorés, il entendait au-dessus de sa tête le bruit du bal, le retentissement des verres, le bourdonnement de l'orgue. – Et il mourut ensuite le pauvre fou. – On l'enterra sans honneurs, sans discours, sans larmes, sans pompes, sans fanfares. Rien de tout cela – Et c'était le roi Charles VI.

Plus tard il y en eut un autre qui éprouva encore un sort plus affreux et plus cruel. Qui l'eût dit à ses beaux jours de jeunesse, qui eût dit que cette belle tête de jeune homme tomberait avant l'âge – et par la main du bourreau ? Un jour, il y avait dans une salle du Temple une famille qui se désolait et qui pleurait à chaudes larmes – parce qu'un de ses membres allait périr

Et c'était un père de famille qui embrassait ses enfants et sa femme. Et lorsqu'ils eurent bien pleuré, après que le cachot eut retenti des cris de leur désespoir, la porte s'ouvrit, un homme entra, c'était le geôlier. Après le geôlier ce fut le bourreau qui d'un coup de guillotine décapita toute la vieille monarchie. Et le peuple hurlait de joie autour de la sanglante estrade et vengeait par une tête tous ces supplices passés. Cet homme c'était Louis XVI.

Non loin de là un autre roi tomba encore. Mais comme celle d'un colosse sa chute fit trembler la terre.

Pauvre grand homme – tué à coup d'épingles, comme un lion par les mouches – Ah que cette haute figure était belle quoique posée sur ses genoux. Ah que ce géant était grand à son lit de mort, qu'il était grand dans sa tombe, qu'il était grand sur son trône, qu'il est grand chez le peuple.

Et qu'est-ce que tout cela, un lit de mort, une tombe, un trône, un peuple.

Quelque chose qui fait rire Satan.

Rien. Rien toujours le Néant.

Et pourtant c'était Napoléon, le plus malheureux des rois, le plus grand des hommes.

Eh bien, oui. C'est cela, que l'habit aille à la taille de chacun.

La misère aux peuples, le malheur aux Rois.

2.21

Qu'est-ce que l'homme ? Ah ! qu'est-ce que l'homme ? qu'en sais-je moi ? Allez demander à un fantôme ce qu'il est, il vous répondra, s'il vous répond : Je suis l'ombre d'un tel. – Eh bien l'homme c'est l'image du Dieu. Duquel ? C'est de celui qui gouverne. Est-il fils du Bien, du Mal ou du Néant, choisissez des trois c'est une trinité. –

2.22

Et dans le temps que j'étais jeune et pur, que je croyais à Dieu, à l'amour, au bonheur, à l'avenir, à la patrie, dans le temps que mon coeur bondissait au mot liberté – alors, oh que Dieu soit maudit par ses créatures, alors Satan m'apparut et me dit :

— Viens, viens à moi, tu as de l'ambition au coeur et de la poésie dans l'âme, viens je te montrerai mon monde, mon royaume à moi.

Et il m'emmena avec lui et je planais dans les airs. Comme l'aigle qui se berce dans les nuages.

Et voilà que nous arrivâmes en Europe.

Là il me montra des savants, des hommes de lettres, des femmes, des fats, des bourreaux, des rois, des prêtres, des peuples et des sages. Ceux-là étaient les plus fous.

Et je vis un frère qui tuait son frère, une mère qui prostituait sa fille, des écrivains qui trompaient le peuple, des prêtres qui trahissaient les fidèles, la peste qui mange les nations et la guerre qui moissonne les hommes. Là c'était un intrigant qui rampait dans la boue, arrivait jusqu'aux pieds des grands, leur mordait le talon – ils tombaient. Et alors il tressaillait de joie de la chute qu'avait faite cette tête en tombant dans la boue.

Là un roi savourait ses sales débauches dans la couche d'infamie où de père en fils ils reçoivent des leçons d'adultère.

q

Deuxième partie Mémoires d'un fou

À toi, mon cher Alfred,

ces pages sont dédiées et données

Elles renferment une âme tout entière. – Est-ce la mienne ? Est-ce celle d'un autre ? J'avais d'abord voulu faire un roman intime où le scepticisme serait poussé jusqu'aux dernières bornes du désespoir, mais, peu à peu, en écrivant, l'impression personnelle perça à travers la fable, l'âme remua la plume et l'écrasa.

J'aime donc mieux laisser cela dans le mystère des conjectures. Pour toi, tu n'en feras pas.

Seulement, tu croiras peut-être en bien des endroits que l'expression est forcée et le tableau assombri à plaisir. Rappelle-toi que c'est un fou qui a écrit ces pages, et, si le mot paraît souvent surpasser le sentiment qu'il exprime, c'est que, ailleurs, il a fléchi sous le poids du coeur.

Adieu, pense à moi et pour moi.

Mémoires d'un fou

Chapitre 1

Pourquoi écrire ces pages ? – À quoi sont-elles bonnes ? – Qu'en sais-je moi-même ? Cela est assez sot à mon gré d'aller demander aux hommes le motif de leurs actions et de leurs écrits. – Savez-vous vous-même pourquoi vous avez ouvert les misérables feuilles que la main d'un fou va tracer ?

Un fou, cela fait horreur. Qu'êtes-vous, vous, lecteur ? Dans quelle catégorie te ranges-tu ? dans celle des sots ou celle des fous ? – Si l'on te donnait à choisir ta vanité préférerait encore la dernière condition. Oui, encore une fois, à quoi est-il bon, je le demande en vérité, un livre qui n'est ni instructif, ni amusant, ni chimique, ni philosophique, ni agricultural, ni élégiaque, un livre qui ne donne aucune recette ni pour les moutons ni pour les puces, qui ne parle ni des chemins de fer, ni de la Bourse, ni des replis intimes du coeur humain, ni des habits moyen âge, ni de Dieu, ni du diable, mais qui parle d'un fou, c'est-à-dire le monde, ce grand idiot, qui tourne depuis tant de siècles dans l'espace

sans faire un pas, et qui hurle, et qui bave, et qui se déchire lui-même ?

Je ne sais pas plus que vous ce que vous allez lire – car ce n'est point un roman ni un drame avec un plan fixe, ou une seule idée préméditée, avec des jalons pour faire serpenter la pensée dans des allées tirées au cordeau.

Seulement, je vais mettre sur le papier tout ce qui me viendra à la tête, mes idées avec mes souvenirs, mes impressions, mes rêves, mes caprices, tout ce qui passe dans la pensée et dans l'âme, – du rire et des pleurs, du blanc et du noir, des sanglots partis d'abord du coeur et étalés comme de la pâte dans des périodes sonores, – et des larmes délayées dans des métaphores romantiques. Il me pèse cependant à penser que je vais écraser le bec à un paquet de plumes, que je vais user une bouteille d'encre, que je vais ennuyer le lecteur et m'ennuyer moi-même ; j'ai tellement pris l'habitude du rire et du scepticisme qu'on y trouvera, depuis le commencement jusqu'à la fin, une plaisanterie perpétuelle, et les gens qui aiment à rire pourront à la fin rire de l'auteur et d'eux-mêmes.

On y verra comment il y faut croire au plan de l'univers, aux devoirs moraux de l'homme, à la vertu et à la philanthropie, mot que j'ai envie de faire inscrire sur mes bottes, quand j'en aurai, afin que tout le monde le lise et l'apprenne par coeur, même les vues les plus basses, les corps les plus petits, les plus rampants, les plus près du ruisseau.

On aurait tort de voir dans ceci autre chose que les récréations d'un pauvre fou. Un fou !

Et vous, lecteur, vous venez peut-être de vous marier ou de payer vos dettes ?

q

Chapitre 2

Je vais donc écrire l'histoire de ma vie. – Quelle vie ! Mais ai-je vécu ? Je suis jeune, j'ai le visage sans ride et le coeur sans passion. – Oh ! comme elle fut calme, comme elle paraît douce et heureuse, tranquille et pure. Oh ! oui, paisible et silencieuse comme un tombeau dont l'âme serait le cadavre.

À peine ai-je vécu : je n'ai point connu le monde, – c'est-à-dire je n'ai point de maîtresses, de flatteurs, de domestiques, d'équipages, – je ne suis pas entré (comme on dit) dans la société, car elle m'a paru toujours fausse et sonore, et couverte de clinquant, ennuyeuse et guindée.

Or, ma vie, ce ne sont pas des faits ; ma vie, c'est ma pensée.

Quelle est donc cette pensée qui m'amène maintenant, à l'âge où tout le monde sourit, se trouve heureux, où l'on se marie, où l'on aime ; à l'âge où tant d'autres s'enivrent de toutes les amours et de toutes les gloires, alors que tant de lumières brillent et que les verres sont remplis au festin, à me trouver seul et nu, froid à toute inspiration, à toute poésie, me sentant mourir et riant cruellement de ma lente agonie, comme cet épicurien qui se fit ouvrir les veines, se baigna dans un bain parfumé et mourut en riant, comme un homme qui sort ivre d'une orgie qui l'a fatigué ?

Ô comme elle fut longue cette pensée ; comme une hydre, elle me dévora sous toutes ses faces. Pensée de deuil et d'amertume, pensée de bouffon qui pleure, pensée de philosophe qui médite…

Oh ! oui ! combien d'heures se sont écoulées dans ma vie, longues et monotones, à penser, à douter ! Combien de journées d'hiver, la tête baissée devant mes tisons blanchis aux pâles reflets du soleil couchant ; combien de soirées d'été, par les champs, au crépuscule, à regarder les nuages s'enfuir et se déployer, les blés se plier sous la brise, entendre les bois frémir et écouter la nature qui soupire dans les nuits !

Ô comme mon enfance fut rêveuse ! Comme j'étais un pauvre fou sans idées fixes, sans opinions positives ! Je regardais l'eau couler entre les massifs d'arbres qui penchent leur chevelure de feuilles et laissent tomber des fleurs ; je contemplais de dedans mon berceau la lune sur son fond d'azur qui éclairait ma chambre et dessinait des formes étranges sur les murailles ; j'avais des extases devant un beau soleil ou une matinée de printemps avec son brouillard blanc, ses arbres fleuris, ses marguerites en fleurs.

J'aimais aussi, et c'est un de mes plus tendres et délicieux souvenirs, à regarder la mer, les vagues mousser l'une sur l'autre, la lame se briser en écume, s'étendre sur la plage et crier en se retirant sur les cailloux et les coquilles.

Je courais sur les rochers, je prenais le sable de l'Océan que je laissais s'écouler au vent entre mes doigts, je mouillais des varechs, et j'aspirais à pleine poitrine cet air salé et frais de l'Océan qui vous pénètre l'âme de tant d'énergie, de poétiques et larges

pensées ; je regardais l'immensité, l'espace, l'infini, et mon âme s'abîmait devant cet horizon sans bornes.

Oh ! mais ce n'est pas (là) qu'est l'horizon sans bornes, le gouffre immense. Oh ! non, un plus large et plus profond abîme s'ouvrit devant moi. Ce gouffre-là n'a point de tempête : s'il y avait une tempête, il serait plein – et il est vide !

J'étais gai et riant, aimant la vie et ma mère, pauvre mère !

Je me rappelle encore mes petites joies à voir les chevaux courir sur la route, à voir la fumée de leur haleine et la sueur inonder leurs harnais, j'aimais le trot monotone et cadencé qui fait osciller les soupentes – et puis, quand on s'arrêtait, tout se taisait dans les champs. On voyait la fumée sortir de leurs naseaux, la voiture ébranlée se raffermissait sur ses ressorts, le vent sifflait sur les vitres, et c'était tout…

Oh ! comme j'ouvrais aussi de grands yeux sur la foule en habits de fête, joyeuse, tumultueuse, avec des cris ; mer d'hommes orageuse, plus colère encore que la tempête et plus sotte que sa furie.

J'aimais les chars, les chevaux, les armées, les costumes de guerre, les tambours battants, le bruit, la poudre et les canons roulant sur le pavé des villes.

Enfant, j'aimais ce qui (se) voit ; adolescent, ce qui se sent ; homme, je n'aime plus rien.

Et cependant, combien de choses j'ai dans l'âme, combien de forces intimes et combien d'océans de colère et d'amours se heurtent, se brisent dans ce coeur si faible, si débile, si lassé, si épuisé !

On me dit de reprendre à la vie, de me mêler à la foule !… Et comment la branche cassée peut-elle porter des fruits ? Comment la feuille arrachée par les vents et traînée dans la poussière peut-elle reverdir ? Et pourquoi, si jeune, tant d'amertume ? Que sais-je ! il était peut-être dans ma destinée de vivre ainsi, lassé avant d'avoir porté le fardeau, haletant avant d'avoir couru…

J'ai lu, j'ai travaillé dans l'ardeur de l'enthousiasme… j'ai écrit… Ô comme j'étais heureux alors ! – comme ma pensée, dans son délire, s'envolait haut dans ces régions inconnues aux hommes, où il n'y a ni monde, ni planètes, ni soleils ; j'avais un infini plus immense, s'il est possible, que l'infini de Dieu, où la poésie se berçait et déployait ses ailes dans une atmosphère d'amour et d'extase, et puis il fallait redescendre de ces régions sublimes vers les mots, et comment rendre par la parole cette harmonie qui s'élève dans le coeur du poète et les pensées de géant qui font ployer les phrases comme une main forte et gonflée fait crever le gant qui la couvre ?

Là encore, la déception ; car nous touchons à la terre, à cette terre de glace où tout feu meurt, où toute énergie faiblit. Par quels échelons descendre de l'infini au positif ? Par quelle gradation la pensée s'abaisse-t-elle sans se briser ? Comment rapetisser ce géant qui embrasse l'infini ?

Alors j'avais des moments de tristesse et de désespoir, je sentais ma force qui me brisait et cette faiblesse dont j'avais honte – car la parole n'est qu'un écho lointain et affaibli de la pensée ; je maudissais mes rêves les plus chers et mes heures silencieuses passées sur la limite de la création. Je sentais quelque chose de vide et d'insatiable qui me dévorait.

Lassé de la poésie, je me lançai dans le champ de la méditation.

Je fus épris d'abord de cette étude imposante qui se propose l'homme pour but et qui veut se l'expliquer, qui va jusqu'à disséquer des hypothèses et à discuter sur les suppositions les plus abstraites et à peser géométriquement les mots les plus vides.

L'homme, grain de sable jeté dans l'infini par une main inconnue, pauvre insecte aux faibles pattes qui veut se retenir sur le bord du gouffre à toutes les branches, qui se rattache à la vertu, à l'amour, à l'ambition et qui fait des vertus de tout cela pour mieux s'y tenir, qui se cramponne à Dieu, et qui faiblit toujours, lâche les mains et tombe…

Homme qui veut comprendre ce qui n'est pas, et faire une science du néant ; homme, âme faite à l'image de Dieu et dont le génie sublime s'arrête à un brin d'herbe et ne peut franchir le problème d'un grain de poussière ! Et la lassitude me prit ; je vins à douter de tout. Jeune, j'étais vieux ; mon coeur avait des rides, et en voyant des vieillards encore vifs, pleins d'enthousiasme et de croyances, je riais amèrement sur moi-même, si jeune, si désabusé de la vie, de l'amour, de la gloire, de Dieu, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être. J'eus cependant une horreur naturelle avant d'embrasser cette foi au néant ; au bord du gouffre, je fermai les yeux, – j'y tombai.

Je fus content : je n'avais plus de chute à faire, j'étais froid et calme comme la pierre d'un tombeau. – Je croyais trouver le bonheur dans le doute, insensé que j'étais. – On y roule dans un vide incommensurable.

Ce vide-là est immense et fait dresser les cheveux d'horreur quand on s'approche du bord.

Du doute de Dieu, j'en vins au doute de la vertu, fragile idée que chaque siècle a dressée comme il a pu sur l'échafaudage des lois, plus vacillant encore.

Je vous conterai plus tard toutes les phases de cette vie morne et méditative passée au coin du feu, les bras croisés, avec un éternel bâillement d'ennui – seul pendant tout un jour – et tournant de temps (en temps) mes regards sur la neige des toits voisins, sur le soleil couchant avec ses jets de pâle lumière, sur le pavé de ma chambre, ou sur une tête de mort jaune, édentée et grimaçant sans cesse sur ma cheminée, symbole de la vie et, comme elle, froide et railleuse.

Plus tard, vous lirez peut-être toutes les angoisses de ce coeur si battu, si navré d'amertume. Vous saurez les aventures de cette vie si paisible et si banale, si remplie de sentiments, si vide de faits.

Et vous me direz ensuite si tout n'est pas une dérision et une moquerie, si tout ce qu'on chante dans les écoles, tout ce qu'on délaie dans les livres, tout ce qui se voit, se sent, se parle, si tout ce qui existe...

. . . . . .

.

Je n'achève pas tant j'ai d'amertume à le dire. Eh bien ! si tout cela enfin n'est pas de la pitié, de la fumée, du néant !

q

Chapitre 3

Je fus au collège dès l'âge de dix ans et j'y contractai de bonne heure une profonde aversion pour les hommes, – cette société d'enfants est aussi cruelle pour ses victimes que l'autre petite société, celle des hommes.

Même injustice de la foule, même tyrannie des préjugés et de la force, même égoïsme quoi qu'on en ait dit sur le désintéressement et la fidélité de la jeunesse. Jeunesse – âge de folie et de rêves, de poésie et de bêtise, synonymes dans la bouche des gens qui jugent le monde sainement.J'y fus froissé dans tous mes goûts : dans la classe, pour mes idées ; aux récréations, pour mes penchants de sauvagerie solitaire. Dès lors, j'étais un fou.

J'y vécus donc seul et ennuyé, tracassé par mes maîtres et raillé par mes camarades. J'avais l'humeur railleuse et indépendante, et ma mordante et cynique ironie n'épargnait pas plus le caprice d'un seul que le despotisme de tous.

Je me vois encore, assis sur les bancs de la classe, absorbé dans mes rêves d'avenir, pensant à ce que l'imagination d'un enfant peut rêver de plus sublime, tandis que le pédagogue se moquait de mes vers latins, que mes camarades me regardaient en ricanant. Les imbéciles ! eux, rire de moi ! eux, si faibles, si communs, au cerveau si étroit ; moi, dont l'esprit se noyait sur les limites de la création, qui étais perdu dans tous les mondes de la poésie, qui me sentais plus grand qu'eux tous, qui recevais des jouissances infinies et qui avais des extases célestes devant toutes les révélations intimes de mon âme !

Moi qui me sentais grand comme le monde et qu'une seule de mes pensées, si elle eût été de feu comme la foudre, eût pu réduire en poussière ! pauvre fou !

Je me voyais jeune, à vingt ans, entouré de gloire ; je rêvais de lointains voyages dans les contrées du sud ; je voyais l'Orient et ses sables immenses, ses palais que foulent les chameaux et leurs clochettes d'airain ; je voyais les cavales bondir vers l'horizon rougi par le soleil ; je voyais des vagues bleues, un ciel pur, un sable d'argent ; je sentais le parfum de ces Océans tièdes du Midi ; et puis, près de moi, sous une tente, à l'ombre d'un aloès aux larges feuilles, quelque femme à la peau brune, au regard ardent, qui m'entourait de ses deux bras et me parlait la langue des houris.

Le soleil s'abaissait dans le sable, les chamelles et les juments dormaient, l'insecte bourdonnait à leurs mamelles, le vent du soir passait près de nous.

Et, la nuit venue, quand cette lune d'argent jetait ses regards pâles sur le désert, que les étoiles brillaient sur le ciel d'azur, alors, dans le silence de cette nuit chaude et embaumée, je rêvais des joies infinies, des voluptés qui sont du ciel.

Et c'était encore la gloire, avec ses bruits de mains, ses fanfares vers le ciel, ses lauriers, sa poussière d'or jetée aux vents, – c'était un brillant théâtre avec des femmes parées, des diamants aux lumières, un air lourd, des poitrines haletantes, – puis un recueillement religieux, des paroles dévorantes comme l'incendie, des pleurs, du rire, des sanglots, l'enivrement de la gloire, – des cris d'enthousiasme, le trépignement de la foule, quoi ! – de la vanité, du bruit, du néant.

Enfant, j'ai rêvé l'amour ; – jeune homme, la gloire ; – homme, la tombe, ce dernier amour de ceux qui n'en ont plus.

Je percevais aussi l'antique époque des siècles qui ne sont plus et des races couchées sous l'herbe ; je voyais la bande de pèlerins et de guerriers marcher vers le Calvaire, s'arrêter dans le désert, mourant de faim, implorant ce Dieu qu'ils allaient chercher, et, lassée de ses blasphèmes, marcher toujours vers cet horizon sans bornes, – puis, lasse, haletante, arriver enfin au but de son voyage, désespérée et vieille, pour embrasser quelques pierres arides, hommage du monde entier. – Je voyais les chevaliers courir sur les chevaux couverts de fer comme eux ; et les coups de lance dans les tournois ; et le pont de bois s'abaisser pour recevoir le seigneur suzerain qui revient avec son épée rougie et des captifs sur la croupe de ses chevaux ; la nuit encore, dans la sombre cathédrale, toute la nef ornée d'une guirlande de peuples qui montent vers la voûte, dans les galeries, avec des chants ; des lumières qui resplendissent sur les vitraux ; et, dans la nuit de Noël, toute la vieille ville avec ses toits aigus couverts de neige, s'illuminer et chanter.

Mais c'était Rome que j'aimais – la Rome impériale, cette belle reine se roulant dans l'orgie, salissant ses nobles vêtements du vin de la débauche, plus fière de ses vices qu'elle ne l'était de ses vertus. – Néron ! – Néron, avec ses chars de diamant volant dans l'arène, ses mille voitures, ses amours de tigre et ses festins de géant. – Loin des classiques leçons, je me reportais vers tes immenses voluptés, tes illuminations sanglantes, tes divertissements qui brûlent, Rome.

Et, bercé dans ces vagues rêveries, ces songes sur l'avenir, emporté par cette pensée aventureuse échappée comme une cavale

sans frein qui franchit les torrents, escalade les monts et vole dans l'espace, – je restais des heures entières la tête dans mes mains à regarder le plancher de mon étude, ou une araignée jeter sa toile sur la chaire de notre maître. – Et quand je me réveillais avec un grand oeil béant, on riait de moi, – le plus paresseux de tous, – qui jamais n'aurais une idée positive, qui ne montrais aucun penchant pour aucune profession, qui serais inutile dans ce monde où il faut que chacun aille prendre sa part du gâteau, et qui, enfin, ne serais jamais bon à rien, tout au plus à faire un bouffon, un montreur d'animaux ou un faiseur de livres.

(Quoique d'une excellente santé, mon genre d'esprit perpétuellement froissé par l'existence que je menais et par le contact des autres, avait occasionné en moi une irritation nerveuse qui me rendait véhément et emporté comme le taureau malade de la piqûre des insectes. – J'avais des rêves, des cauchemars affreux.)

Ô la triste et maussade époque ! Je me vois encore errant, seul, dans les longs corridors blanchis de mon collège, à regarder les hiboux et les corneilles s'envoler des combles de la chapelle, ou bien, couché dans ces mornes dortoirs éclairés par la lampe dont l'huile se gelait, dans les nuits, j'écoutais longtemps le vent qui soufflait lugubrement dans les longs appartements vides et qui sifflait dans les serrures en faisant trembler les vitres dans leurs châssis ; j'entendais les pas de l'homme de ronde qui marchait lentement avec sa lanterne, et, quand il venait près de moi, je faisais semblant d'être endormi et je m'endormais, en effet, moitié dans les rêves, moitié dans les pleurs.

q

Chapitre 4

C'étaient d'effroyables visions à rendre fou de terreur.
J'étais couché dans la maison de mon père ; tous les meubles étaient conservés, mais tout ce qui m'entourait cependant avait une teinte noire. – C'était une nuit d'hiver et la neige jetait une clarté blanche dans ma chambre ; tout à coup la neige se fondit et les herbes et les arbres prirent une teinte rousse et brûlée comme si un incendie eût éclairé mes fenêtres ; j'entendis des bruits de pas – on montait l'escalier – un air chaud, une vapeur fétide monta jusqu'à moi – ma porte s'ouvrit d'elle-même. On entra, ils étaient beaucoup – peut-être (sept à huit), je n'eus pas le temps de les compter. Ils étaient petits ou grands, couverts de barbes noires et rudes – sans armes, mais tous avaient une lame d'acier entre les dents, et, comme ils s'approchèrent en cercle autour de mon berceau, leurs dents vinrent à claquer et ce fut horrible. – Ils écartèrent mes rideaux blancs et chaque doigt laissait une trace de sang ; ils me regardèrent avec de grands yeux fixes et sans paupières ; je les regardai aussi, je ne pouvais faire aucun mouvement – je voulus crier.

Il me sembla alors que la maison se levait de ses fondements, comme si un levier l'eût soulevée.

Ils me regardèrent ainsi longtemps, puis ils s'écartèrent et je vis que tous avaient un côté du visage sans peau et qui saignait lentement. – Ils soulevèrent tous mes vêtements et tous avaient du sang. – Ils se mirent à manger et le pain qu'ils rompirent laissait échapper du sang, qui tombait goutte à goutte, et ils se mirent à rire, comme le râle d'un mourant.

Puis, quand ils n'y furent plus, tout ce qu'ils avaient touché, les lambris, l'escalier, le plancher, tout cela était rougi par eux.

J'avais un goût d'amertume dans le coeur, il me sembla que j'avais mangé de la chair, et j'entendis un cri prolongé, rauque, aigu et les fenêtres et les portes s'ouvrirent lentement, et le vent les faisait battre et crier, comme une chanson bizarre dont chaque sifflement me déchirait la poitrine avec un stylet.

Ailleurs, c'était dans une campagne verte et émaillée de fleurs, le long d'un fleuve : – j'étais avec ma mère qui marchait du côté de la rive ; – elle tomba. Je vis l'eau écumer, des cercles s'agrandir et disparaître tout à coup. – L'eau reprit son cours, et puis je n'entendis plus que le bruit de l'eau qui passait entre les joncs et faisait ployer les roseaux.

Tout à coup, ma mère m'appela : Au secours ! Au secours ! ô mon pauvre enfant, au secours ! à moi !

Je me penchai à plat ventre sur l'herbe pour regarder : je ne vis rien ; les cris continuaient.

Une force invincible m'attachait sur la terre – et j'entendais les cris : Je me noie ! je me noie ! À mon secours !

L'eau coulait, coulait limpide, et cette voix que j'entendais du fond du fleuve m'abîmait de désespoir et de rage…

q

Chapitre 5

Voilà donc comme j'étais : rêveur – insouciant, avec l'humeur indépendante et railleuse, me bâtissant une destinée et rêvant à toute la poésie d'une existence pleine d'amour, vivant aussi sur mes souvenirs, autant qu'à seize ans on peut en avoir.

Le collège m'était antipathique. Ce serait une curieuse étude que ce profond dégoût des âmes nobles et élevées manifesté de suite par le contact et le froissement des hommes. Je n'ai jamais aimé une vie réglée, des heures fixes, une existence d'horloge où il faut que la pensée s'arrête avec la cloche, où tout est remonté d'avance pour des siècles et des générations. Cette régularité sans doute peut convenir au plus grand nombre, mais pour le pauvre enfant qui se nourrit de poésie, de rêves et de chimères, qui pense à l'amour et à toutes les balivernes, c'est l'éveiller sans cesse de ce songe sublime, c'est ne pas lui laisser un moment de repos, c'est l'étouffer en le ramenant dans notre atmosphère de matérialisme et de bon sens dont il a horreur et dégoût.

J'allais à l'écart avec un livre de vers, un roman, de la poésie, quelque chose qui fasse tressaillir ce coeur de jeune homme vierge de sensations et si désireux d'en avoir.

Je me rappelle avec quelle volupté je dévorais alors les pages de Byron et de Werther ;avec quels transports je lus Hamlet, Roméo et les ouvrages les plus brûlants de notre époque, toutes ces oeuvres enfin qui fondent l'âme en délices ou la brûlent d'enthousiasme.

Je me nourris donc de cette poésie âpre du Nord qui retentit si bien, comme les vagues de la mer, dans les oeuvres de Byron. –

Souvent j'en retenais à la première lecture des fragments entiers, et je me les répétais à moi-même, comme une chanson qui vous a charmé et dont la mélodie vous poursuit toujours. Combien de fois n'ai-je pas dit le commencement du Giaour : Pas un souffle d'air...ou bien dans Childe-Harold : Jadis dans l'antique Albion,et : Ô mer, je t'ai toujours aimée.La platitude de la traduction française disparaissait devant les pensées seules, comme si elles eussent eu un style à elles sans les mots eux-mêmes.

Ce caractère de passion brûlante, joint à une si profonde ironie, devait agir fortement sur une nature ardente et vierge. Tous ces échos inconnus à la somptueuse dignité des littératures classiques avaient pour moi un parfum de nouveauté, un attrait qui m'attirait sans cesse vers cette poésie géante qui vous donne le vertige et nous fait tomber dans le gouffre sans fond de l'infini.

Je m'étais donc faussé le goût et le coeur, comme disaient mes professeurs, et, parmi tant d'êtres aux penchants si ignobles, mon indépendance d'esprit m'avait fait estimer le plus dépravé de tous ; j'étais ravalé au plus bas rang par la supériorité même. À peine si on me cédait l'imagination, c'est-à-dire, selon eux, une exaltation de cerveau voisine de la folie.

Voilà quelle fut mon entrée dans la société, et l'estime que je m'y attirai.

q

Chapitre 6

Si l'on calomniait mon esprit et mes principes, on n'attaquait pas mon coeur, car j'étais bon alors et les misères d'autrui m'arrachaient des larmes.
Je me souviens que, tout enfant, j'aimais à vider mes poches dans celles du pauvre ; de quel sourire ils accueillaient mon passage et quel plaisir aussi j'avais à leur faire du bien. C'est une volupté qui m'est depuis longtemps inconnue – car maintenant j'ai le coeur sec, les larmes se sont séchées. Mais malheur aux hommes qui m'ont rendu corrompu et méchant, de bon et de pur que j'étais ! Malheur à cette aridité de la civilisation qui dessèche et étiole tout ce qui s'élève au soleil de la poésie et du coeur ! Cette vieille société corrompue qui a tout séduit et tout usé. Ce vieux juif cupide mourra de marasme et d'épuisement sur ces tas de fumier qu'il appelle ses trésors, sans poète pour chanter sa mort, sans prêtre pour lui fermer les yeux, sans or pour son mausolée, car il aura tout usé pour ses vices.

q

Chapitre 7

Quand donc finira cette société abâtardie par toutes les débauches, débauches d'esprit, de corps et d'âme ?
Alors, il y aura sans doute une joie sur la terre, quand ce vampire menteur et hypocrite qu'on appelle civilisation viendra à mourir. On quittera le manteau royal, le sceptre, les diamants, le palais qui s'écroule, la ville qui tombe, pour aller rejoindre la cavale et

la louve. Après avoir passé sa vie dans les palais et usé ses pieds sur les dalles des grandes villes, l'homme ira mourir dans les bois.

La terre sera séchée par les incendies qui l'ont brûlée et toute pleine de la poussière des combats ; le souffle de désolation qui a passé sur les hommes aura passé sur elle, et elle ne donnera plus que des fruits amers et des roses d'épines, et les races s'éteindront au berceau, comme les plantes battues par les vents qui meurent avant d'avoir fleuri.

Car il faudra bien que tout finisse et que la terre s'use à force d'être foulée. Car l'immensité doit être lasse enfin de ce grain de poussière qui fait tant de bruit et trouble la majesté du néant. Il faudra que l'or s'épuise à force de passer dans les mains et de corrompre. Il faudra bien que cette vapeur de sang s'apaise, que le palais s'écroule sous le poids des richesses qu'il recèle, que l'orgie finisse et qu'on se réveille.

Alors il y aura un rire immense de désespoir quand les hommes verront ce vide, quand il faudra quitter la vie pour la mort – pour la mort qui mange, qui a faim toujours. Et tout craquera pour s'écrouler dans le néant – et l'homme vertueux maudira sa vertu et le vice battra des mains.

Quelques hommes encore errants dans une terre aride s'appelleront mutuellement ; ils iront les uns vers les autres, et ils reculeront d'horreur, effrayés d'eux-mêmes et ils mourront. Que sera l'homme alors, lui qui est déjà plus féroce que les bêtes fauves et plus vil que les reptiles ? Adieu pour jamais, chars éclatants, fanfares et renommées, adieu au monde, à ces palais, à ces mausolées, aux voluptés du crime et aux joies de la corruption, –

la pierre tombera tout à coup, écrasée par elle-même, et l'herbe poussera dessus ! – Et les palais, les temples, les pyramides, les colonnes, mausolées du roi, cercueil du pauvre, charogne du chien, tout cela sera à la même hauteur sous le gazon de la terre.

Alors, la mer sans digues battra en repos les rivages, et ira baigner ses flots sur la cendre encore fumante des cités ; les arbres pousseront, verdiront, sans une main pour les casser et les briser ; les fleuves couleront dans des prairies émaillées ; la nature sera libre sans homme pour la contraindre, et cette race sera éteinte, car elle était maudite dès son enfance.

. . . . . .

..

Triste et bizarre époque que la nôtre ! Vers quel océan ce torrent d'iniquités coule-t-il ? Où allons-nous dans une nuit si profonde ? Ceux qui veulent palper ce monde malade se retirent vite, effrayés de la corruption qui s'agite dans ses entrailles.

Quand Rome se sentit à son agonie, elle avait au moins un espoir : elle entrevoyait derrière le linceul la croix radieuse, brillant sur l'éternité. Cette religion a duré deux mille ans et voilà qu'elle s'épuise, qu'elle ne suffit plus, et qu'on s'en moque, – voilà ses églises qui tombent, ses cimetières tassés de morts et qui regorgent.

Et nous, quelle religion aurons-nous ?

Être si vieux que nous le sommes et marcher encore dans le désert comme les Hébreux qui fuyaient d'Égypte.

Où sera la Terre Promise ?

Nous avons essayé de tout et nous renions tout sans espoir – et puis une étrange cupidité nous a pris dans l'âme et l'humanité ; il y a une inquiétude immense qui nous ronge ; il y a un vide dans notre foule – Nous sentons autour de nous un froid de sépulcre.

L'humanité s'est prise à tourner des machines, et, voyant l'or qui en ruisselait, elle s'est écriée : C'est Dieu. Et ce Dieu-là, elle le mange. Il y a – c'est que tout est fini, adieu ! adieu ! – du vin avant de mourir ! Chacun se rue où le pousse son instinct ; le monde fourmille comme les insectes sur un cadavre ; les poètes passent sans avoir le temps de sculpter leurs pensées, à peine s'ils les jettent sur des feuilles et les feuilles volent ; tout brille et tout retentit dans cette mascarade, sous ses royautés d'un jour et ses sceptres de carton ; l'or roule, le vin ruisselle, la débauche froide lève sa robe et remue… horreur ! horreur ! Et puis, il y a sur tout cela un voile dont chacun prend sa part et se cache le plus qu'il peut.

Dérision ! horreur ! horreur !

q

Chapitre 8

Et il y a des jours où j'ai une lassitude immense, et un sombre ennui m'enveloppe comme un linceul partout où je vais : ses plis m'embarrassent et me gênent, la vie me pèse comme un remords. Si jeune et si lassé de tout, quand il y en a qui sont vieux et encore pleins d'enthousiasme ! et moi, je suis si tombé, si désen-

chanté. – Que faire ? La nuit, regarder la lune qui jette sur mes lambris ses clartés tremblantes comme un large feuillage, et, le jour, le soleil dorant les toits voisins ? – Est-ce là vivre ; non, c'est la mort, moins le repos du sépulcre.

Et j'ai des petites joies à moi seul, des réminiscences enfantines qui viennent encore me réchauffer dans mon isolement comme des reflets de soleil couchant par les barreaux d'une prison : un rien, la moindre circonstance, un jour pluvieux, un grand soleil, une fleur, un vieux meuble, me rappellent une série de souvenirs qui passent tous, confus, effacés comme des ombres. – Jeux d'enfants sur l'herbe au milieu des marguerites dans les prés, derrière la haie fleurie, le long de la vigne aux grappes dorées, sur la mousse brune et verte, sous les larges feuilles, les frais ombrages. Souvenirs calmes et riants comme un souvenir du premier âge, vous passez près de moi comme des roses flétries.

La jeunesse, ses bouillants transports, ses instincts confus du monde et du coeur, ses palpitations d'amour, ses larmes, ses cris. – Amours du jeune homme, ironies de l'âge mûr ! Oh ! vous revenez souvent avec vos couleurs sombres ou ternes, fuyant, poussées les unes par les autres, comme les ombres qui passent en courant sur les murs, dans les nuits d'hiver. Et je tombe souvent en extase devant le souvenir de quelque bonne journée passée depuis bien longtemps, journée folle et joyeuse, avec des éclats et des rires qui vibrent encore à mes oreilles et qui palpitent encore de gaieté, et qui me font sourire d'amertume. – C'était quelque course sur un cheval bondissant et couvert d'écume, quelque promenade bien rêveuse sous une large allée couverte d'ombre, à regarder l'eau couler sur les cailloux ; ou une contemplation d'un

beau soleil resplendissant avec ses gerbes de feu et ses auréoles rouges. Et j'entends encore le galop du cheval, ses naseaux qui fument ; j'entends l'eau qui glisse, la feuille qui tremble, le vent qui courbe les blés comme une mer.

D'autres sont mornes et froids comme des journées pluvieuses ; des souvenirs amers et cruels qui reviennent aussi – des heures de calvaire passées à pleurer sans espoir, et puis à rire forcément pour chasser les larmes qui cachent les yeux, les sanglots qui couvrent la voix.

Je suis resté bien des jours, bien des ans, assis à ne penser à rien, ou à tout, abîmé dans l'infini que je voulais embrasser, et qui me dévorait.

J'entendais la pluie tomber dans les gouttières, les cloches sonner en pleurant ; je voyais le soleil se coucher et la nuit venir, la nuit dormeuse qui vous apaise, et puis le jour reparaissait toujours le même avec ses ennuis, son même nombre d'heures à vivre et que je voyais mourir avec joie.

Je rêvais la mer, les lointains voyages, les amours, les triomphes, toutes choses avortées dans mon existence, cadavre avant d'avoir vécu.

Hélas ! tout cela n'était donc pas fait pour moi. Je n'envie pas les autres, car chacun se plaint du fardeau dont la fatalité l'accable ; – les uns le jettent avant l'existence finie, d'autres le portent jusqu'au bout. Et moi, le porterai-je ?

À peine ai-je vu la vie, qu'il y a eu un immense dégoût dans mon âme ; j'ai porté à ma bouche tous les fruits : – ils m'ont semblé amers ; je les ai repoussés, et voilà que je meurs de faim.

Mourir si jeune, sans espoir dans la tombe, sans être sûr d'y dormir, sans savoir si sa paix est inviolable ! Se jeter dans les bras du néant et douter s'il vous recevra !

Oui, je meurs, car est-ce vivre de voir son passé comme l'eau écoulée dans la mer, le présent comme une cage, l'avenir comme un linceul ?

q

Chapitre 9

Il y a des choses insignifiantes qui m'ont frappé fortement et que je garderai toujours comme l'empreinte d'un fer rouge, quoiqu'elles soient banales et niaises.
Je me rappellerai toujours une espèce de château non loin de ma ville, et que nous allions voir souvent. – C'était une de ces vieilles femmes du siècle dernier qui l'habitait. Tout chez elle avait conservé le souvenir pastoral ; – je vois encore les portraits poudrés, les habits bleu ciel des hommes, et les roses et les oeillets jetés sur les lambris avec des bergères et des troupeaux. – Tout avait un aspect vieux et sombre : les meubles, presque tous de soie brodée, étaient spacieux et doux ; – la maison était vieille ; d'anciens fossés, alors plantés de pommiers, l'entouraient, et les pierres qui se détachaient de temps en temps des créneaux allaient rouler jusqu'au fond.

Non loin était le parc planté de grands arbres, avec des allées sombres, des bancs de pierre couverts de mousse, à demi brisés,

entre les branchages et les ronces. – Une chèvre paissait et, quand on ouvrait la grille de fer, elle se sauvait dans le feuillage.

Dans les beaux jours, il y avait des rayons de soleil qui passaient entre les branches et doraient la mousse çà et là.

C'était triste, le vent s'engouffrait dans ces larges cheminées de briques et me faisait peur, – quand le soir surtout les hiboux poussaient leurs cris dans les vastes greniers.

Nous prolongions souvent nos visites assez tard le soir, réunis autour de la vieille maîtresse, dans une grande salle couverte de dalles blanches, devant une vaste cheminée en marbre. Je vois encore sa tabatière d'or pleine du meilleur tabac d'Espagne, son carlin aux longs poils blancs, et son petit pied mignon enveloppé dans un joli soulier à haut talon orné d'une rose noire.

Qu'il y a longtemps de tout cela ! La maîtresse est morte, ses carlins aussi, sa tabatière est dans la poche du notaire ; – le château sert de fabrique, et le pauvre soulier a été jeté à la rivière.

. . . . . .

..

Après trois semaines d'arrêt

... Je suis si lassé que j'ai un profond dégoût à continuer, ayant relu ce qui précède.

Les oeuvres d'un homme ennuyé peuvent-elles amuser le public ?

Je vais cependant m'efforcer de divertir davantage l'un et l'autre.

Ici commencent vraiment les Mémoires…

q

Chapitre 10

Ici sont mes souvenirs les plus tendres et les plus pénibles à la fois, et je les aborde avec une émotion toute religieuse. Ils sont vivants à ma mémoire et presque chauds encore pour mon âme, tant cette passion l'a fait saigner. C'est une large cicatrice au coeur qui durera toujours ; mais, au moment de retracer cette page de ma vie, mon coeur bat comme si j'allais remuer des ruines chéries.

Elles sont déjà vieilles ces ruines : en marchant dans la vie, l'horizon s'est écarté par derrière, et que de choses depuis lors ! car les jours semblent longs, un à un, depuis le matin jusqu'au soir. Mais le passé paraît rapide, tant l'oubli rétrécit le cadre qui l'a contenu. Pour moi tout semble vivre encore ; j'entends et je vois le frémissement des feuilles, je vois jusqu'au moindre pli de sa robe. J'entends le timbre de sa voix, comme si un ange chantait près de moi.

Voix douce et pure – qui vous enivre et qui vous fait mourir d'amour, voix qui a un corps, tant elle est belle, et qui séduit, comme s'il y avait un charme à ses mots.

. . . . . .

.

Vous dire l'année précise me serait impossible ; mais alors j'étais fort jeune, – j'avais, je crois, quinze ans ; nous allâmes cette année aux bains de mer de..., village de Picardie, charmant avec ses maisons entassées les unes sur les autres, noires, grises, rouges, blanches, tournées de tous côtés, sans alignement et sans symétrie, comme un tas de coquilles et de cailloux que la vague a poussés sur la côte.

Il y a quelques années personne n'y venait, malgré sa plage d'une demi-lieue de grandeur et sa charmante position ; mais, depuis peu, la vogue s'y est tournée. La dernière fois que j'y fus, je vis quantité de gants jaunes et de livrées ; on proposait même d'y construire une salle de spectacle.

Alors, tout était simple et sauvage : il n'y avait guère que des artistes et des gens du pays. Le rivage était désert et à marée basse on voyait une plage immense avec un sable gris et argenté qui scintillait au soleil, tout humide encore de la vague. À gauche, des rochers où la mer battait paresseusement, dans ses jours de sommeil, les parois noircies de varech ; puis au loin l'océan bleu sous un soleil ardent et mugissant sourdement comme un géant qui pleure.

Et, quand on rentrait dans le village, c'était le plus pittoresque et le plus chaud spectacle. Des filets noirs et rongés par l'eau étendus aux portes, partout les enfants à moitié nus marchant sur un galet gris, seul pavage du lieu, des marins avec leurs vêtements rouges et bleus ; et tout cela simple dans sa grâce, naïf et robuste, – tout cela empreint d'un caractère de vigueur et d'énergie.

J'allais souvent seul me promener sur la grève ; un jour, le hasard me fit aller vers l'endroit où l'on se baignait. C'était une place, non loin des dernières maisons du village, fréquentée plus spécialement pour cet usage. – Hommes et femmes nageaient ensemble : on se déshabillait sur le rivage ou dans sa maison et on laissait son manteau sur le sable.

Ce jour-là, une charmante pelisse rouge avec des raies noires était restée sur le rivage. La marée montait, le rivage était festonné d'écume, déjà un flot plus fort avait mouillé les franges de soie de ce manteau. Je l'ôtai pour le placer au loin ; l'étoffe en était moelleuse et légère ; c'était un manteau de femme.

Apparemment on m'avait vu, car le jour même, au repas de midi, et comme tout le monde mangeait dans une salle commune à l'auberge où nous étions logés, j'entendis quelqu'un qui me disait :

— Monsieur, je vous remercie bien de votre galanterie.

Je me retournai.

C'était une jeune femme assise avec son mari à la table voisine.

— Quoi donc ? lui demandai-je, préoccupé.

— D'avoir ramassé mon manteau : n'est-ce pas vous ?

— Oui, madame, repris-je, embarrassé.

Elle me regarda.

Je baissai les yeux et rougis. Quel regard, en effet ! Comme elle était belle, cette femme ! je vois encore cette prunelle ardente

sous un sourcil noir se fixer sur moi comme un soleil.

Elle était grande, brune, avec de magnifiques cheveux noirs qui lui tombaient en tresses sur les épaules ; son nez était grec, ses yeux brûlants, ses sourcils hauts et admirablement arqués, – sa peau était ardente et comme veloutée avec de l'or ; elle était mince et fine, on voyait des veines d'azur serpenter sur cette gorge brune et pourprée. Joignez à cela un duvet fin qui brunissait sa lèvre supérieure et donnait à sa figure une expression mâle et énergique à faire pâlir les beautés blondes. On aurait pu lui reprocher trop d'embonpoint ou plutôt un négligé artistique – aussi les femmes en général la trouvaient-elles de mauvais ton. Elle parlait lentement : c'était une voix modulée, musicale et douce. – Elle avait une robe fine de mousseline blanche qui laissait voir les contours moelleux de son bras.

Quand elle se leva pour partir, elle mit une capote blanche avec un seul noeud rose. Elle le noua d'une main fine et potelée, une de ces mains dont on rêve longtemps et qu'on brûlerait de baisers.

Chaque matin j'allais la voir se baigner ; je la contemplais de loin sous l'eau, j'enviais la vague molle et paisible qui battait sur ses flancs et couvrait d'écume cette poitrine haletante, je voyais le contour de ses membres sous les vêtements mouillés qui la couvraient, je voyais son coeur battre, sa poitrine se gonfler ; je contemplais machinalement son pied se poser sur le sable, et mon regard restait fixé sur la trace de ses pas, et j'aurais pleuré presque en voyant le flot les effacer lentement.

Et puis, quand elle revenait et qu'elle passait près de moi, que j'entendais l'eau tomber de ses habits et le frôlement de sa

marche, mon coeur battait avec violence ; je baissais les yeux, le sang me montait à la tête. – J'étouffais. Je sentais ce corps de femme à moitié nu passer près de moi avec le parfum de la vague. Sourd et aveugle, j'aurais deviné sa présence, car il y avait en moi quelque chose d'intime et de doux qui se noyait en extase et en gracieuses pensées, quand elle passait ainsi.

Je crois voir encore la place où j'étais fixé sur le rivage ; je vois les vagues accourir de toutes parts, se briser, s'étendre ; je vois la plage festonnée d'écume ; j'entends le bruit des voix confuses des baigneurs parlant entre eux, j'entends le bruit de ses pas, j'entends son haleine quand elle passait près de moi.

J'étais immobile de stupeur comme si la Vénus fût descendue de son piédestal et s'était mise à marcher. C'est que, pour la première fois alors, je sentais mon coeur, je sentais quelque chose de mystique, d'étrange comme un sens nouveau. J'étais baigné de sentiments infinis, tendres ; j'étais bercé d'images vaporeuses, vagues ; j'étais plus grand et plus fier tout à la fois.

J'aimais.

Aimer, se sentir jeune et plein d'amour, sentir la nature et ses harmonies palpiter en vous, avoir besoin de cette rêverie, de cette action du coeur et s'en sentir heureux ! Ô les premiers battements du coeur de l'homme, ses premières palpitations d'amour ! qu'elles sont douces et étranges ! Et plus tard, comme elles paraissent niaises et sottement ridicules ! Chose bizarre, il y a tout ensemble du tourment et de la joie dans cette insomnie. – Est-ce par vanité encore ?

… Ah ! l'amour ne serait-il que de l'orgueil ? Faut-il nier ce que les impies respectent ? Faudrait-il rire du coeur ?

Hélas ! hélas !

La vague a effacé les pas de Maria.

Ce fut d'abord un singulier état de surprise et d'admiration, une sensation toute mystique en quelque sorte, toute idée de volupté à part. Ce ne fut que plus tard que je ressentis cette ardeur frénétique et sombre de la chair et de l'âme et qui dévore l'une et l'autre.

J'étais dans l'étonnement du coeur qui sent sa première pulsation. J'étais comme le premier homme quand il eut connu toutes ses facultés.

À quoi je rêvais serait fort impossible à dire. Je me sentais nouveau et tout étranger à moi-même, une voix m'était venue dans l'âme. – Un rien, un pli de sa robe, un sourire, son pied, le moindre mot insignifiant m'impressionnaient comme des choses surnaturelles, et j'avais pour tout un jour à en rêver. Je suivais sa trace à l'angle d'un long mur et le frôlement de ses vêtements me faisait palpiter d'aise.

Non, je ne saurais vous dire combien il y a de douces sensations, d'enivrement du coeur, de béatitude et de folie dans l'amour.

Et maintenant, si rieur sur tout, si amèrement persuadé du grotesque de l'existence, je sens encore que l'amour, cet amour comme je l'ai rêvé au collège sans l'avoir, et que j'ai ressenti plus tard, qui m'a tant fait pleurer et dont j'ai tant ri, combien je crois encore que ce serait tout à la fois la plus sublime des choses, ou la plus bouffonne des bêtises.

Deux êtres jetés sur la terre par un hasard, quelque chose, et qui se rencontrent, s'aiment, parce que l'un est femme et l'autre homme. Les voilà haletants l'un pour l'autre, se promenant ensemble la nuit et se mouillant à la rosée, regardant le clair de lune et le trouvant diaphane, admirant les étoiles et disant sur tous les tons : Je t'aime, tu m'aimes, il m'aime, nous nous aimons, et répétant cela avec des soupirs, des baisers ; – et puis ils rentrent poussés tous les deux par une ardeur sans pareille, car ces deux âmes ont leurs organes violemment échauffés, et les voilà bientôt grotesquement accouplés avec des rugissements et des soupirs, soucieux l'un et l'autre pour reproduire un imbécile de plus sur la terre, un malheureux qui les imitera. Contemplez-les, plus bêtes en ce moment que les chiens et les mouches, s'évanouissant et cachant soigneusement aux yeux des hommes leur jouissance solitaire, pensant peut-être que le bonheur est un crime et la volupté une honte.

On me pardonnera, je pense, de ne pas parler de l'amour platonique, cet amour exalté comme celui d'une statue ou d'une cathédrale, qui repousse toute idée de jalousie et de possession et qui devrait se trouver entre les hommes mutuellement, mais que j'ai rarement eu l'occasion d'apercevoir. Amour sublime, s'il existait, mais qui n'est qu'un rêve comme tout ce qu'il y a de beau en ce monde.

Je m'arrête ici, car la moquerie du vieillard ne doit pas ternir la virginité des sentiments du jeune homme ; je me serais indigné autant que vous, lecteur, si on m'eût alors tenu un langage aussi cruel. Je croyais qu'une femme était un ange..... Oh ! que Molière a eu raison de la comparer à un potage !

q

Chapitre 11

Maria avait un enfant, c'était une petite fille. – On l'aimait, on l'embrassait, on l'ennuyait de caresses et de baisers. Comme j'aurais recueilli un seul de ces baisers jetés, comme des perles, avec profusion sur la tête de cette enfant au maillot.

Maria l'allaitait elle-même, et un jour je la vis découvrir sa gorge et lui présenter son sein.

C'était une gorge grasse et ronde, avec une peau brune et des veines d'azur qu'on voyait sous cette chair ardente ; jamais je n'avais vu de femme nue alors. – Ô la singulière extase où me plongea la vue de ce sein, – comme je le dévorai des yeux, comme j'aurais voulu seulement toucher cette poitrine ! il me semblait que si j'eusse posé mes lèvres, mes dents l'auraient mordue de rage. Et mon coeur se fondait en délices en pensant aux voluptés que donnerait ce baiser.

Ô comme je l'ai revue longtemps, cette gorge palpitante, ce long cou gracieux et cette tête penchée avec ses cheveux noirs en papillotes vers cette enfant qui tétait, et qu'elle berçait lentement sur ses genoux en fredonnant un air italien.

q

Chapitre 12

Nous fîmes bientôt une connaissance plus intime. Je dis nous,car pour moi personnellement, je me serais bien hasardé de lui adresser une parole en l'état où sa vue m'avait plongé.

Son mari tenait le milieu entre l'artiste et le commis voyageur : il était orné de moustaches, ;* il fumait intrépidement, était vif, bon garçon, amical ; il ne méprisait point la table, et je le vis une fois faire trois lieues à pied pour aller chercher un melon à la ville la plus voisine ; il était venu dans sa chaise de poste avec son chien, sa femme, son enfant et vingt-cinq bouteilles de vin du Rhin.

Aux bains de mer, à la campagne ou en voyage, on se parle plus facilement, on désire se connaître. Un rien suffit pour la conversation : la pluie et le beau temps bien plus qu'ailleurs y tiennent place. On se récrie sur l'incommodité des logements, sur le détestable de la cuisine d'auberge ; ce dernier trait surtout est du meilleur ton possible. Ô le linge, – est-il sale ! C'est trop poivré, c'est trop épicé ! Ah ! l'horreur, ma chère !

Va-t-on ensemble à la promenade, c'est à qui s'extasiera davantage sur la beauté du paysage. – Que c'est beau, que la mer est belle !

Joignez à cela quelques mots poétiques et boursouflés, deux ou trois réflexions philosophiques entrelardées de soupirs et d'aspirations du nez plus ou moins fortes. Si vous savez dessiner, tirez votre album en maroquin – ou, ce qui est mieux, enfoncez votre casquette sur les yeux, croisez-vous les bras et dormez pour faire semblant de penser.

Il y a des femmes que j'ai flairées bel-esprit à un quart de lieue loin, seulement à la manière dont elles regardaient la vague.

Il faudra vous plaindre des hommes, manger peu et vous passionner pour un rocher, admirer un pré et vous mourir d'amour pour la mer. Ah ! vous serez délicieux alors ; on dira : Le char-

mant jeune homme ! – quelle jolie blouse il a ! comme ses bottes sont fines ! quelle grâce ! la belle âme ! C'est ce besoin de parler, cet instinct d'aller en troupeau où les plus hardis marchent en tête qui a fait, dans l'origine, les sociétés et qui, de nos jours, forme les réunions.

Ce fut sans doute un pareil motif qui nous fit causer pour la première fois. C'était l'après-midi, il faisait chaud et le soleil dardait dans la salle malgré les auvents. Nous étions restés, quelques peintres, Maria et son mari et moi, étendus sur des chaises à fumer, en buvant du grog.

Maria fumait, ou du moins, si un reste de sottise féminine l'en empêchait, elle aimait l'odeur du tabac (monstruosité !) ; elle me donna même des cigarettes.

On causa littérature, sujet inépuisable avec les femmes. – J'y pris ma part, – je parlai longuement et avec feu. – Maria et moi étions parfaitement du même sentiment en fait d'art. Je n'ai jamais entendu personne le sentir avec plus de naïveté et avec moins de prétention. Elle avait des mots simples et expressifs qui partaient en relief et surtout avec tant de négligé et de grâce, tant d'abandon, de nonchalance, – vous auriez dit qu'elle chantait.

Un soir, son mari nous proposa une partie de barque. – Il faisait le plus beau temps du monde. Nous acceptâmes.

Chapitre 13

Comment rendre par des mots ces choses pour lesquelles il n'y a pas de langage, ces impressions du coeur, ces mystères de l'âme inconnus à elle-même, comment vous dirai-je tout ce que j'ai ressenti, tout ce que j'ai pensé, toutes les choses dont j'ai joui cette soirée-là ?

C'était une belle nuit d'été. Vers neuf heures, nous montâmes sur la chaloupe, – on rangea les avirons, nous partîmes. Le temps était calme, la lune se reflétait sur la surface unie de l'eau et le sillon de la barque faisait vaciller son image sur les flots. La marée se mit à remonter et nous sentîmes les premières vagues bercer lentement la chaloupe. On se taisait, Maria se mit à parler. – Je ne sais ce qu'elle dit, je me laissais enchanter par le son de ses paroles comme je me laissais bercer par la mer. – Elle était près de moi, je sentais le contour de son épaule et le contact de sa robe ; elle levait son regard vers le ciel, pur, étoilé, resplendissant de diamants et se mirant dans les vagues bleues.

C'était un ange – à la voir ainsi la tête levée avec ce regard céleste.

J'étais enivré d'amour, j'écoutais les deux rames se lever en cadence, les flots battre les flancs de la barque, je me laissais toucher par tout cela, j'écoutais la voix de Maria douce et vibrante.

Est-ce que je pourrai jamais vous dire toutes les mélodies de sa voix, toutes les grâces de son sourire, toutes les beautés de son regard ? Vous dirai-je jamais comme c'était quelque chose à faire mourir d'amour, que cette nuit pleine du parfum de la mer, avec ses vagues transparentes, son sable argenté par la lune, cette

onde belle et calme, ce ciel resplendissant, et puis, près de moi, cette femme – toutes les joies de la terre, toutes ses voluptés, ce qu'il y a de plus doux, de plus enivrant.

C'était tout le charme d'un rêve avec toutes les jouissances du vrai.

Je me laissais entraîner par toutes ces émotions, je m'y avançais plus avant avec une joie insatiable, je m'enivrais à plaisir de ce calme plein de voluptés, de ce regard de femme, de cette voix ; je me plongeais dans mon coeur et j'y trouvais des voluptés infinies.

Comme j'étais heureux, – bonheur du crépuscule qui tombe dans la nuit, bonheur qui passe comme la vague expirée, comme le rivage.....

. . . . . .

..

On revint. – On descendit, je conduisis Maria jusque chez elle, – je ne lui dis pas un mot, j'étais timide ; je la suivais, je rêvais d'elle, du bruit de sa marche – et, quand elle fut entrée, je regardai longtemps le mur de sa maison éclairé par les rayons de la lune ; je vis sa lumière briller à travers les vitres, et je la regardais de temps en temps – en retournant par la grève – puis, quand cette lumière eut disparu : – Elle dort, me dis-je. Et puis tout à coup une pensée vint m'assaillir, pensée de rage et de jalousie : – Oh ! non, elle ne dort pas, – et j'eus dans l'âme toutes les tortures d'un damné.

Je pensai à son mari, à cet homme vulgaire et jovial, et les images les plus hideuses vinrent s'offrir devant moi. J'étais

comme ces gens qu'on fait mourir de faim dans des cages, et entourés des mets les plus exquis.

J'étais seul sur la grève. – Seul. – Elle ne pensait pas à moi. En regardant cette solitude immense devant moi – et cette autre solitude plus terrible encore, je me mis à pleurer comme un enfant, – car près de moi, à quelques pas, elle était là, derrière ces murs que je dévorais du regard, – elle était là, belle et nue, avec toutes les voluptés de la nuit, toutes les grâces de l'amour, toutes les chastetés de l'hymen. – Cet homme n'avait qu'à ouvrir les bras et elle venait sans efforts – sans attendre – elle venait à lui, et ils s'aimaient, ils s'embrassaient. – À lui toutes ses joies, tous ses délices à lui. Mon amour sous ses pieds ; à lui, cette femme tout entière, sa tête, sa gorge, ses seins, son corps, son âme, – ses sourires, ses deux bras qui l'entourent, ses paroles d'amour ; à lui, tout ; à moi, rien.

Je me mis à rire, car la jalousie m'inspira des pensées obscènes et grotesques ; alors je les souillai tous les deux, j'amassai sur eux les ridicules les plus amers, et ces images qui m'avaient fait pleurer d'envie – je m'efforçai d'en rire de pitié.

La marée commençait à redescendre et, de place en place, on voyait de grands trous pleins d'eau argentée par la lune, – des places de sable encore mouillé couvertes de varech, çà et là quelques rochers à fleur d'eau, ou se dressant plus haut, noirs et blancs ; des filets dressés et déchirés par la mer – qui se retirait en grondant.

Il faisait chaud, j'étouffais. – Je rentrai dans la chambre de mon auberge. Je voulus dormir ; j'entendais toujours les flots aux côtés du canot, j'entendais la rame tomber, j'entendais la voix de

Maria qui parlait ; – j'avais du feu dans les veines : tout cela repassait devant moi – et la promenade du soir, – et celle de la nuit sur le rivage, – je voyais Maria couchée – et je m'arrêtais là, car le reste me faisait frémir. J'avais de la lave dans l'âme ; j'étais harassé de tout cela et, couché sur le dos, je regardais ma chandelle brûler et son disque trembler au plafond ; c'était avec un hébétement stupide que je voyais le suif couler autour du flambeau de cuivre et la flammèche noire s'allonger dans la flamme.

Enfin le jour vint à paraître, – je m'endormis.

q

Chapitre 14

Il fallut partir. Nous nous séparâmes sans pouvoir lui dire adieu. Elle quitta les bains le même jour que nous, c'était un dimanche : elle partit le matin, nous le soir.
Elle partit et je ne la revis plus. Adieu pour toujours ! elle partit comme la poussière de la route qui s'envola derrière ses pas. Comme j'y ai pensé depuis ! combien d'heures, confondu devant le souvenir de son regard, ou l'intonation de ses paroles !

Enfoncé dans la voiture, je reportais mon coeur plus avant dans la route que nous avions parcourue, je me replaçais dans le passé qui ne reviendrait plus, je pensais à la mer, à ses vagues, à son rivage, à tout ce que je venais de voir, tout ce que j'avais senti, les paroles dites, les gestes, les actions, la moindre chose, tout cela palpitait et vivait. C'était dans mon coeur un chaos, un bourdonnement immense, une folie.

Tout était passé comme un rêve. Adieu pour toujours à ces belles fleurs de la jeunesse si vite fanées et vers lesquelles plus tard on se reporte de temps en temps avec amertume et plaisir à la fois. Enfin, je vis les maisons de ma ville, je rentrai chez moi ; tout m'y parut désert et lugubre, vide et creux. Je me mis à vivre, à boire, à manger, à dormir.

L'hiver vint et je rentrai au collège.

q

Chapitre 15

Si je vous disais que j'ai aimé d'autres femmes, je mentirais comme un infâme.
Je l'ai cru cependant, je me suis efforcé d'attacher mon coeur à d'autres passions : il (y) a glissé comme sur la glace.

Quand on est enfant, on a tant lu de choses sur l'amour, on trouve ce mot-là si mélodieux, on le rêve tant, on souhaite si fort d'avoir ce sentiment qui vous fait palpiter à la lecture des romans et des drames, qu'à chaque femme qu'on voit on se dit : n'est-ce pas là l'amour ? On s'efforce d'aimer pour se faire homme.

Je n'ai pas été exempt plus qu'aucun autre de cette faiblesse d'enfant, j'ai soupiré comme un poète élégiaque, et, après bien des efforts, j'étais tout étonné de me trouver quelquefois quinze jours sans avoir pensé à celle que j'avais choisie pour rêver. Toute cette vanité d'enfant s'effaça devant Maria.

Mais je dois remonter plus haut : c'est un serment que j'ai fait de tout dire ; le fragment qu'on va lire avait été composé en partie en décembre dernier, avant que j'eusse l'idée de faire les Mémoires d'un fou.

Comme il devait être isolé, je l'avais mis dans le cadre qui suit…

Le voici tel qu'il était :

Parmi tous les rêves du passé, les souvenirs d'autrefois et mes réminiscences de jeunesse, j'en ai conservé un bien petit nombre avec quoi je m'amuse aux heures d'ennui. À l'évocation d'un nom, tous les personnages reviennent avec leurs costumes et leur langage jouer leur rôle comme ils le jouèrent dans ma vie, et je les vois agir devant moi comme un Dieu qui s'amuserait à regarder ses mondes créés. Un surtout, le premier amour, qui ne fut jamais violent ni passionné, effacé depuis par d'autres désirs, mais qui reste encore au fond de mon coeur comme une antique voie romaine qu'on aurait traversée par l'ignoble wagon d'un chemin de fer. C'est le récit de ces premiers battements du coeur, de ces commencements des voluptés indéfinies et vagues, de toutes les vaporeuses choses qui se passent dans l'âme d'un enfant à la vue des seins d'une femme, de ses yeux, à l'audition de ses chants et de ses paroles ; c'est ce salmigondis de sentiment et de rêverie que je devais étaler comme un cadavre devant un cercle d'amis qui vinrent un jour dans l'hiver, en décembre, pour se chauffer et me faire causer paisiblement au coin du feu, tout en fumant une pipe dont on arrose l'âcreté par un liquide quelconque.

Après que tous furent venus, que chacun se fut assis, qu'on eut bourré sa pipe et empli son verre, après que nous fûmes en cercle

autour du feu, l'un avec les pincettes en main, l'autre soufflant, un troisième remuant les cendres avec sa canne, et que chacun eut une occupation, je commençai.

— Mes chers amis, leur dis-je, vous passerez bien quelque chose, quelque mot de vanité qui se glissera dans le récit.

(Une adhésion de toutes les têtes m'engagea à commencer.)

— Je me rappelle que c'était un jeudi, vers le mois de novembre, il y a deux ans. (J'étais, je crois en cinquième.) La première fois que je la vis, elle déjeunait chez ma mère quand j'entrai d'un pas précipité, comme un écolier qui a flairé toute la semaine le repas du jeudi. Elle se détourna ; à peine si je la saluai, car j'étais alors si niais et si enfant que je ne pouvais voir une femme, de celles du moins qui ne m'appelaient pas un enfant comme les dames ou un ami comme les petites filles, sans rougir ou plutôt sans rien faire et sans rien dire.

Mais, grâce à Dieu, j'ai gagné depuis en vanité et en effronterie tout ce que j'ai perdu en innocence et en candeur.

Elles étaient deux jeunes filles, des soeurs, des camarades de la mienne, de pauvres Anglaises qu'on avait fait sortir de leur pension pour les mener au grand air, dans la campagne, pour les promener en voiture, les faire courir dans le jardin, et les amuser enfin sans l'oeil d'une surveillante qui jette de la tiédeur et de la retenue dans les ébats de l'enfance. La plus âgée avait quinze ans ; la seconde, douze à peine : celle-ci était petite et mince, ses yeux étaient plus vifs ; plus grands et plus beaux que ceux de sa soeur aînée, mais celle-ci avait une tête si ronde et si gracieuse, sa peau était si fraîche, si rosée, ses dents courtes si blanches sous ses lèvres rosées, et tout cela était si bien encadré par des

bandeaux de jolis cheveux châtains qu'on ne pouvait s'empêcher de lui donner la préférence. Elle était petite et peut-être un peu grosse : c'était son défaut le plus visible ; mais ce qui me charmait le plus en elle, c'était une grâce enfantine sans prétention, un parfum de jeunesse qui embaumait autour d'elle. Il y avait tant de naïveté et de candeur que les plus impies même ne pouvaient s'empêcher d'admirer.

Il me semble la voir encore, à travers les vitres de ma chambre, qui courait dans le jardin avec d'autres camarades. Je vois encore leur robe de soie onduler brusquement sur leurs talons en bruissant, et leurs pieds se relever pour courir sur les allées sablées du jardin ; puis s'arrêter haletantes, se prendre réciproquement par la taille et se promener gravement, en causant, sans doute, de fêtes, de danses, de plaisirs et d'amours, les pauvres filles !

L'intimité exista bientôt entre nous tous ; au bout de quatre mois je l'embrassais comme ma soeur ; nous nous tutoyions tous. J'aimais tant à causer avec elle ; son accent étranger avait quelque chose de fin et de délicat qui rendait sa voix fraîche comme ses joues.

D'ailleurs, il y a dans les moeurs anglaises un négligé naturel et un abandon de toutes nos convenances qu'on pourrait prendre pour une coquetterie raffinée, mais qui n'est qu'un charme qui attire, comme ces feux follets qui fuient sans cesse.

Souvent nous faisions des promenades en famille, et je me souviens qu'un jour, dans l'hiver, nous allâmes voir une vieille dame qui demeurait sur une côte qui domine la ville. Pour arriver chez elle, il fallait traverser des vergers plantés de pommiers où

l'herbe était haute et mouillée ; un brouillard ensevelissait la ville et, du haut de notre colline, nous voyions les toits entassés et rapprochés couverts de neige ; et puis le silence de la campagne, et au loin le bruit éloigné des pas d'une vache ou d'un cheval dont le pied s'enfonce dans les ornières.

En passant par une barrière peinte en blanc, son manteau s'accrocha aux épines de la haie ; j'allai le détacher, elle me dit : Merci,avec tant de grâce et de laisser-aller que j'en rêvai tout le jour.

Puis elles se mirent à courir et leurs manteaux, que le vent levait derrière elles, flottaient en ondulant comme un flot qui descend ; elles s'arrêtèrent essoufflées. Je me rappelle encore leurs haleines qui bruissaient à mes oreilles et qui partaient d'entre leurs dents blanches en vaporeuse fumée.

Pauvre fille ! Elle était si bonne et m'embrassait avec tant de naïveté.

Les vacances de Pâques arrivèrent. Nous allâmes les passer à la campagne.

Je me rappelle un jour… – il faisait chaud sa ceinture était égarée, sa robe était sans taille.

Nous nous promenâmes ensemble, foulant la rosée des herbes et des fleurs d'avril, elle avait un livre à la main… C'était des vers, je crois. Elle le laissa tomber. Notre promenade continua.

Elle avait couru, je l'embrassai sur le cou ; mes lèvres y restèrent collées sur cette peau satinée et mouillée d'une sueur embaumante.

Je ne sais de quoi nous parlâmes… des premières choses venues.

— Voilà que tu vas devenir bête, dit un des auditeurs en m'interrompant.

— D'accord, mon cher, le coeur est stupide.

L'après-midi, j'avais le coeur rempli d'une joie douce et vague. Je rêvais délicieusement en pensant à ses cheveux papillotés qui encadraient ses yeux vifs, et à sa gorge déjà formée que j'embrassais toujours aussi bas qu'un fichu rigoristeme le permettait. Je montai dans les champs, j'allai dans les bois, je m'assis dans un fossé et je pensai à elle.

J'étais couché à plat ventre, j'arrachais les brins d'herbe, les marguerites d'avril, et, quand je levais la tête, le ciel blanc et mat formait sur moi un dôme d'azur qui s'enfonçait à l'horizon derrière les prés verdoyants ; par hasard, j'avais du papier et un crayon, je fis des vers…

(Tout le monde se mit à rire.)

… les seuls que j'aie jamais faits de ma vie ; il y en avait peut-être trente ; à peine fus-je une demi-heure, car j'eus toujours une admirable facilité d'improvisation pour les bêtises de toute sorte ; mais ces vers, pour la plupart, étaient faux comme des protestations d'amour, boiteux comme le bien.

Je me rappelle qu'il y avait :

…….quand le soir

Fatiguée du jeu et de la balançoir…

Je me battais les flancs pour peindre une chaleur que je n'avais vue que dans les livres ; puis, à propos de rien, je passais à une mélancolie sombre et digne d'Antony, quoique réellement j'eusse l'âme imbibée de candeur et d'un tendre sentiment mêlé de niaiserie, de réminiscences suaves et de parfums du coeur, et je disais à propos de rien :

Ma douleur est amère, ma tristesse profonde,

Etj'y suis enseveli, comme un homme en la tombe.

Les vers n'étaient même pas des vers, mais j'eus le sens de les brûler, manie qui devrait tenailler la plupart des poètes.

Je rentrai à la maison et la retrouvai qui jouait sur le rond de gazon. La chambre où elles couchèrent était voisine de la mienne, je les entendis rire et causer longtemps… tandis que moi… je m'endormis bientôt comme elles… malgré tous les efforts que je fis pour veiller le plus possible. Car vous avez fait sans doute comme moi à quinze ans, vous avez cru une fois aimer de cet amour brûlant et frénétique, comme vous en avez vu dans les livres, tandis que vous n'aviez sur l'épiderme du coeur qu'une légère égratignure de cette griffe de fer qu'on nomme la passion, et vous souffliez de toutes les forces de votre imagination sur ce modeste feu qui brûlait à peine.

Il y a tant d'amours dans la vie pour l'homme ! À quatre ans, amour des chevaux, du soleil, des fleurs, des armes qui brillent, des livrées de soldat ; à dix, amour de la petite fille qui joue avec vous ; à treize, amour d'une grande femme à la gorge replète, car je me rappelle que ce que les adolescents adorent à la folie, c'est une poitrine de femme, blanche et mate, et, comme dit Marot :

Tetin refaict plus blanc qu'un oeuf,

Tetin de satin blanc tout neuf.

Je faillis me trouver mal la première fois que je vis tout nus les deux seins d'une femme. Enfin, à quatorze ou quinze , amour d'une jeune fille qui vient chez vous : un peu plus qu'une soeur, moins qu'une amante ; puis à seize, amour d'une autre femme jusqu'à vingt-cinq ; puis on aime peut-être la femme avec qui on se mariera.

Cinq ans plus tard, on aime la danseuse qui fait sauter sa robe de gaze sur ses cuisses charnues ; enfin, à trente-six, amour de la députation, de la spéculation, des honneurs ; à cinquante, amour du dîner du ministre ou de celui du maire ; à soixante, amour de la fille de joie qui vous appelle à travers les vitres et vers laquelle on jette un regard d'impuissance, un regret vers le passé.

Tout cela n'est-il pas vrai ? car moi j'ai subi tous ces amours, pas tous cependant, car je n'ai pas vécu toutes mes années et chaque année dans la vie de bien des hommes est marquée par une passion nouvelle – celle des femmes, celle du jeu, des chevaux, des bottes fines, des cannes, des lunettes, des voitures, des places.

Que de folies dans un homme ! Oh ! sans contredit, l'habit d'un arlequin n'est pas plus varié dans ses nuances que l'esprit humain ne l'est dans ses folies, et tous deux arrivent au même résultat, celui de se râper l'un et l'autre et de faire rire quelque temps : le public pour son argent, le philosophe pour sa science…

(– Au récit ! demanda un des auditeurs impassible jusque-là et qui ne quitta sa pipe que pour jeter, sur ma digression qui

montait en fumée, la salive de son reproche.)

… Je ne sais guère que dire ensuite, car il y a une lacune dans l'histoire, un vers de moins dans l'élégie ; plusieurs temps passèrent donc de la sorte. Au mois de mai, la mère de ces jeunes filles vint en France conduire leur frère. C'était un charmant garçon, blond comme elle<s> et pétillant de gaminerieet d'orgueil britannique.

Leur mère était une femme pâle, maigre et nonchalante. Elle était vêtue de noir ; ses manières et ses paroles, sa tenue avaient un air nonchalant, un peu mollasse, il est vrai, mais qui ressemblait au farnienteitalien. Tout cela, cependant, était parfumé de bon goût, reluisant d'un vernis aristocratique. Elle resta un mois en France.

… Puis elle repartit et nous vécûmes ainsi comme si tous étaient de la famille, allant toujours ensemble dans nos promenades, nos vacances, nos congés.

Nous étions tous frères et soeurs.

Il y avait dans nos rapports de chaque jour tant de grâce et d'effusion, d'intimité et de laisser aller, que cela peut-être dégénéra en amour, de sa part du moins, et j'en eus des preuves évidentes.

Pour moi, je peux me donner le rôle d'un homme moral, car je n'avais point de passion. – Je l'aurais bien voulu.

Souvent, elle venait vers moi, me prenait autour de la taille ; elle me regardait, elle causait – la charmante petite fille ; – elle me demandait des livres, des pièces de théâtre dont elle ne m'a rendu qu'un fort petit nombre. – Elle montait dans ma chambre.

J'étais assez embarrassé. Pouvais-je supposer tant d'audace dans une femme ou tant de naïveté ? Un jour, elle se coucha sur mon canapé dans une position très équivoque ; j'étais assis près d'elle sans rien dire.

Certes, le moment était critique : je n'en profitai pas.

Je la laissai partir.

D'autres fois, elle m'embrassait en pleurant. Je ne pouvais croire qu'elle m'aimait réellement. Ernest en était persuadé, il me le faisait remarquer, me traitait d'imbécile.

Tandis que vraiment j'étais tout à la fois timide et nonchalant.

C'était quelque chose de doux, d'enfantin, qu'aucune idée de possession ne ternissait, mais qui par cela même manquait d'énergie. C'était trop niais cependant pour être du platonisme.

Au bout d'un an, leur mère vint , en France, puis, au bout d'un mois, elle repartit pour l'Angleterre.

Ses filles avaient été tirées de pension et logeaient avec leur mère dans une rue déserte au second étage.

Pendant son voyage je les voyais souvent aux fenêtres. Un jour que je passais, Caroline m'appela : je montai.

Elle était seule, elle se jeta dans mes bras et m'embrassa avec effusion. Ce fut la dernière fois, car depuis elle se maria.

Son maître de dessin lui avait fait des visites fréquentes. On projeta un mariage ; il fut noué et dénoué cent fois. Sa mère revint d'Angleterre sans son mari, dont on n'a jamais entendu parler.

Caroline se maria au mois de janvier. Un jour je la rencontrai avec son mari ; à peine si elle me salua.

Sa mère a changé de logement et de manières. Elle reçoit maintenant chez elle des garçons tailleurs et des étudiants, elle va aux bals masqués et y mène sa jeune fille.

Il y a dix-huit mois que nous ne les avons vus.

Voilà comment finit cette liaison qui promettait peut-être une passion avec l'âge, mais qui se dénoua d'elle-même.

Est-il besoin de dire que cela avait été à l'amour ce que le crépuscule est au grand jour et que le regard de Maria fit évanouir le souvenir de cette pâle enfant !

C'est un petit feu qui n'est plus que de la cendre froide.

q

Chapitre 16

Cette page est courte, je voudrais qu'elle le fût davantage. Voici le fait.
La vanité me poussa à l'amour, non, à la volupté – pas même à cela – à la chair.

On me raillait de ma chasteté – j'en rougissais – elle me faisait honte, elle me pesait comme si elle eût été de la corruption.

Une femme se présenta à moi, je la pris – et je sortis de ses bras plein de dégoût et d'amertume. Mais, alors, je pouvais faire le Lovelace d'estaminet, dire autant d'obscénités qu'un autre au-

tour d'un bol de punch – j'étais un homme alors, j'avais été comme un devoir – faire du vice et puis je m'en étais vanté. – J'avais quinze ans –, je parlais de femmes et de maîtresses.

Cette femme-là, – je la pris en haine ; elle venait à moi – je la laissais ; elle faisait des frais de sourire qui me dégoûtaient comme une grimace hideuse.

J'eus des remords – comme si l'amour de Maria eût été une religion que j'eusse profanée.

q

Chapitre 17

Je me demandais si c'était bien là les délices que j'avais rêvées, ces transports de feu que je m'étais imaginés dans la virginité de ce coeur tendre et enfant. – Est-ce là tout ? est-ce qu'après cette froide jouissance, il ne doit pas y en avoir une autre, plus sublime, plus large, quelque chose de divin et qui fasse tomber en extase ? Oh ! non, tout était fini ; j'avais été éteindre dans la boue ce feu sacré de mon âme. – Ô Maria, j'avais été traîner dans la fange l'amour que ton regard avait créé, je l'avais gaspillé à plaisir, à la première femme venue, sans amour, sans désir, poussé par une vanité d'enfant – par un calcul d'orgueil, pour ne plus rougir à la licence, pour faire une bonne contenance dans une orgie ! pauvre Maria…

J'étais lassé, un dégoût profond me prit à l'âme. – Et j'eus en pitié ces joies d'un moment, et ces convulsions de la chair.

Il fallait que je fusse bien misérable. – Moi qui étais si fier de cet amour si haut, de cette passion sublime, et qui regardais mon coeur comme plus large et plus beau que ceux des autres hommes ; moi – aller comme eux… Oh ! non, pas un d'eux peut-être ne l'a fait pour les mêmes motifs ; presque tous y ont été poussés par les sens, ils ont obéi comme le chien à l'instinct de la nature, mais il y avait bien plus de dégradation à en faire un calcul, à s'exciter à la corruption, à aller se jeter dans les bras d'une femme, à manier sa chair, à se vautrer dans le ruisseau, pour se relever et montrer ses souillures.

Et puis j'en eus honte comme d'une lâche profanation ; j'aurais voulu cacher à mes propres yeux l'ignominie dont je m'étais vanté.

Je me reportais vers ces temps où la chair pour moi n'avait rien d'ignoble et où la perspective du désir me montrait des formes vagues et des voluptés que mon coeur me créait.

Non, jamais on ne pourra dire tous les mystères de l'âme vierge, toutes les choses qu'elle sent, tous les mondes qu'elle enfante, comme ses rêves sont délicieux ! comme ses pensées sont vaporeuses et tendres ! comme sa déception est amère et cruelle !

Avoir aimé, avoir rêvé le ciel, avoir vu tout ce que l'âme a de plus pur, de plus sublime, et s'enchaîner ensuite dans toutes les lourdeurs de la chair, toute la langueur du corps. Avoir rêvé le ciel et tomber dans la boue !

Qui me rendra maintenant toutes les choses que j'ai perdues : ma virginité, mes rêves, mes illusions, toutes choses fanées, pauvres fleurs que la gelée a tuées avant d'être épanouies.

Chapitre 18

Si j'ai éprouvé des moments d'enthousiasme, c'est à l'art que je les dois. Et cependant quelle vanité que l'art ! vouloir peindre l'homme dans un bloc de pierre, ou l'âme dans des mots, les sentiments par des sons et la nature sur une toile vernie…

Je ne sais quelle puissance magique possède la musique ; j'ai rêvé des semaines entières au rythme cadencé d'un air ou aux larges contours d'un choeur majestueux ; il y a des sons qui m'entrent dans l'âme et des voix qui me fondent en délices.

J'aimais l'orchestre grondant avec ses flots d'harmonie, ses vibrations sonores et cette vigueur immense qui semble avoir des muscles et qui meurt au bout de l'archet. Mon âme suivait la mélodie déployant ses ailes vers l'infini et montant en spirales, pure et lente, comme un parfum vers le ciel.

J'aimais le bruit, les diamants qui brillent aux lumières, toutes ces mains de femmes gantées et applaudissant avec des fleurs ; je regardais le ballet sautillant, les robes roses ondoyantes, j'écoutais les pas tomber en cadence, je regardais les genoux se détacher mollement avec les tailles penchées.

D'autres fois, recueilli devant les oeuvres du génie, saisi par les chaînes avec lesquelles il vous attache, alors, au murmure de ces voix, au glapissement flatteur, à ce bourdonnement plein de charmes, j'ambitionnais la destinée de ces hommes forts qui manient la foule comme du plomb, qui la font pleurer, gémir, trépi-

gner d'enthousiasme. Comme leur coeur doit être large à ceux-là qui y font entrer le monde, et comme tout est avorté dans ma nature ? Convaincu de mon impuissance et de ma stérilité, je me suis pris d'une haine jalouse ; je me disais que cela n'était rien, que le hasard seul avait dicté ces mots. Je jetais de la boue sur les choses les plus hautes que j'enviais.

Je m'étais moqué de Dieu ; je pouvais bien rire des hommes.

Cependant cette sombre humeur n'était que passagère et j'éprouvais un vrai plaisir à contempler le génie resplendissant au foyer de l'art comme une large fleur qui ouvre une rosace de parfum à un soleil d'été.

L'art ! l'art ! quelle belle chose que cette vanité !

S'il y a sur la terre et parmi tous les néants une croyance qu'on adore, s'il est quelque chose de saint, de pur, de sublime, quelque chose qui aille à ce désir immodéré de l'infini et du vague que nous appelons âme, c'est l'art.

Et quelle petitesse ! une pierre, un mot, un son, la disposition de tout cela que nous appelons le sublime.

Je voudrais quelque chose qui n'eût pas besoin d'expression ni de forme, quelque chose de pur comme un parfum, de fort comme la pierre, d'insaisissable comme un chant, que ce fût à la fois tout cela et rien d'aucune de ces choses.

Tout me semble borné, rétréci, avorté dans la nature.

L'homme avec son génie et son art n'est qu'un misérable singe de quelque chose de plus élevé.

Je voudrais le beau dans l'infini et je n'y trouve que le doute.

q

Chapitre 19

O l'infini, l'infini, gouffre immense, spirale qui monte des abîmes aux plus hautes régions de l'inconnu, – vieille idée dans laquelle nous tournons tous, pris par le vertige, – abîme que chacun a dans le coeur, abîme incommensurable, abîme sans fond !

Nous aurons beau pendant bien des jours, bien des nuits, nous demander dans notre angoisse : Qu'est-ce que ces mots : Dieu – éternité – infini ? Nous tournons là-dedans, emportés par un vent de la mort, comme la feuille roulée par l'ouragan. On dirait que l'infini prend alors plaisir à nous bercer nous-mêmes dans cette immensité du doute.

— Nous nous disons toujours cependant : après bien des siècles, des milliers d'ans, quand tout sera usé, il faudra bien qu'une borne soit là.

Hélas ! l'éternité se dresse devant nous et nous en avons peur, – peur de cette chose qui doit durer si longtemps, nous qui durons si peu… Si longtemps !

Sans doute, quand le monde ne sera plus (que je voudrais vivre alors, – vivre sans nature, sans hommes, – quelle grandeur que ce vide-là !), sans doute alors il y aura des ténèbres, un peu de cendre brûlée qui aura été la terre, et peut-être quelques gouttes d'eau, la mer.

Ciel ! plus rien, du vide, que le néant étalé dans l'immensité comme un linceul ! Éternité ? éternité ! cela durera-t-il toujours ? – toujours… sans fin !

Mais cependant ce qui restera, la moindre parcelle des débris du monde, le dernier souffle d'une création mourante, le vide lui-même, devra être las d'exister. – Tout appellera une destruction totale.

Cette idée de quelque chose sans fin nous fait pâlir. – Hélas ! et nous serons là-dedans, nous autres qui vivons maintenant – et cette immensité nous roulera tous. Que serons-nous ? Un rien, – pas même un souffle.

J'ai longtemps pensé aux morts dans les cercueils, aux longs siècles qu'ils passent ainsi sous la terre, pleine de bruits, de rumeurs et de cris, eux si calmes, dans leurs planches pourries et dont le morne silence est interrompu, parfois, par un cheveu qui tombe ou par un ver qui glisse sur un peu de chair. Comme ils dorment là, couchés sans bruit, – sous la terre, sous le gazon fleuri !

Cependant, l'hiver ils doivent avoir froid sous la neige.

Oh ! s'ils se réveillaient alors, – s'ils venaient à revivre et qu'ils vissent toutes les larmes dont on a paré leur drap de mort taries, tous ces sanglots étouffés, – toutes les grimaces finies. – Ils auraient horreur de cette vie qu'ils ont pleurée en la quittant – et ils retourneraient vite dans le néant si calme et si vrai.

Certes, on peut vivre, et mourir même, sans s'être demandé une seule fois ce que c'est que la vie et que la mort.

Mais pour celui qui regarde les feuilles trembler au souffle du vent, les rivières serpenter dans les prés, la vie se tourmenter et tourbillonner dans les choses, les hommes vivre, faire le bien et le mal, la mer rouler ses flots et le ciel dérouler ses lumières, et qui se demande : pourquoi ces feuilles ? pourquoi l'eau coule-t-elle ? pourquoi la vie elle-même est-elle un torrent si terrible et qui va se perdre dans l'océan sans bornes de la mort ? pourquoi les hommes marchent-ils, travaillent-ils comme des fourmis ? pourquoi la tempête ? pourquoi le ciel si pur et la terre si infâme ? Ces questions mènent à des ténèbres d'où l'on ne sort pas.

Et le doute vient après : c'est quelque chose qui ne se dit pas, mais qui se sent. – L'homme alors est comme ce voyageur perdu dans les sables qui cherche partout une route pour le conduire à l'oasis, et qui ne voit que le désert.

Le doute, c'est la vie ! – L'action, la parole, la nature, la mort ! Doute dans tout cela.

Le doute, c'est la mort pour les âmes, c'est une lèpre qui prend les races usées, c'est une maladie qui vient de la science et qui conduit à la folie. La folie est le doute de la raison. C'est peut-être la raison elle-même.

Qui le prouve ?

q

Chapitre 20

Il est des poètes qui ont l'âme toute pleine de parfums et de fleurs, qui regardent la vie comme l'aurore du ciel ; d'autres qui n'ont rien que de sombre, rien que de l'amertume et de la colère ; il y a des peintres qui voient tout en bleu, d'autres tout en jaune et tout en noir. Chacun de nous a un prisme à travers lequel il aperçoit le monde ; heureux celui qui y distingue des couleurs riantes et des choses gaies.

Il y a des hommes qui ne voient dans le monde qu'un titre, que des femmes, que la banque, qu'un nom, qu'une destinée… folies. J'en connais qui n'y voient que chemins de fer, marchés ou bestiaux ; les uns y découvrent un plan sublime, les autres une farce obscène.

Et ceux-là vous demanderaient bien ce que c'est que l'obscène ? Question embarrassante à résoudre comme les questions. J'aimerais autant donner la définition géométrique d'une belle paire de bottes ou d'une belle femme, deux choses importantes.

Les gens qui voient notre globe, comme un gros ou un petit tas de boue sont de singulières gens ou difficiles à prendre.

Vous venez de parler avec un de ces gens infâmes, gens qui ne s'intitulent pas philanthropes, et qui, sans craindre qu'on les appelle carlistes, ne votent pas pour la démolition des cathédrales. Mais bientôt vous vous arrêtez tout court ou vous vous avouez vaincu, car ceux-là sont des gens sans principes qui regardent la vertu comme un mot, le monde comme une bouffonnerie. De là, ils partent pour tout considérer sous un point de vue ignoble, ils

sourient aux plus belles choses et, quand vous leur parlez de philanthropie, ils haussent les épaules et vous disent que la philanthropie s'exerce par une souscription pour les pauvres.

La belle chose qu'une liste de noms dans un journal !

Chose étrange que cette diversité d'opinions, de systèmes, de croyances et de folies !

Quand vous parlez à certaines gens, ils s'arrêtent tout à coup effrayés, et vous demandent : Comment ! vous nieriez cela ? vous douteriez de cela ? Peut-on révoquer le plan de l'univers et les devoirs de l'homme ? Et si, malheureusement, votre regard a laissé deviner un rêve de l'âme, ils s'arrêtent tout à coup et finissent là leur victoire logique, comme ces enfants effrayés d'un fantôme imaginaire, et qui se ferment les yeux sans oser regarder.

Ouvre-les, homme faible et plein d'orgueil, pauvre fourmi qui rampes avec peine sur ton grain de poussière ; tu te dis libre et grand, tu te respectes toi-même, si vil pendant ta vie, et, par dérision sans doute, tu salues ton corps pourri qui passe. Et puis tu penses qu'une si belle vie, agitée ainsi entre un peu d'orgueil que tu appelles grandeur et cet intérêt bas qui est l'essence de ta Société, sera couronnée par une immortalité. De l'immortalité pour toi, plus lascif qu'un singe, et plus méchant qu'un tigre, et plus rampant qu'un serpent ? Allons donc ! faites-moi un paradis pour le singe, le tigre et le serpent, pour la luxure, la cruauté, la bassesse, un paradis pour l'égoïsme, une éternité pour cette poussière, de l'immortalité pour ce néant. Tu te vantes d'être libre, de pouvoir faire ce que tu appelles le bien et le mal, sans doute pour qu'on te condamne plus vite, car que saurais-tu faire de bon ? Y

a-t-il un seul de tes gestes qui ne soit stimulé par l'orgueil ou calculé par l'intérêt ?

Toi, libre ! Dès ta naissance, tu es soumis à toutes les infirmités paternelles, tu reçois avec le jour la semence de tous tes vices, de ta stupidité même, de tout ce qui te fera juger le monde, toi-même, tout ce qui t'entoure, d'après ce terme de comparaison, cette mesure que tu as en toi. Tu es né avec un esprit étroit, avec des idées faites ou qu'on te fera sur le bien ou sur le mal. On te dira qu'on doit aimer son père et le soigner dans sa vieillesse : tu feras l'un et l'autre, et tu n'avais pas besoin qu'on te l'apprît, n'est-ce pas ? Cela est une vertu innée comme le besoin de manger ; tandis que, derrière la montagne où tu es né, on enseignera à ton frère à tuer son père devenu vieux, et il le tuera, car cela, pense-t-il, est naturel, et il n'était pas nécessaire qu'on le lui apprît. On t'élèvera en te disant qu'il faut te garder d'aimer d'un amour charnel ta soeur ou ta mère ; tandis que tu descends comme tous les hommes d'un inceste, car le premier homme et la première femme, eux et leurs enfants, étaient frères et soeurs ; tandis que le soleil se couche sur d'autres peuples qui regardent l'inceste comme une vertu et le fratricide comme un devoir. Es-tu déjà libre des principes d'après lesquels tu gouverneras ta conduite ? Est-ce toi qui présides à ton éducation ? Est-ce toi qui as voulu naître avec un caractère heureux ou triste, phtisique ou robuste, doux ou méchant, moral ou vicieux ?

tu es venu au monde, presque sans vie, pleurant, criant et fermant les yeux, comme par haine pour ce soleil que tu as appelé tant de fois. On te donne à manger : tu grandis, tu pousses comme la feuille, c'est bien hasard si le vent ne t'emporte (pas) de bonne heure, car à combien de choses es-tu soumis ? à l'air, au

feu, à la lumière, au jour, à la nuit, au froid, au chaud, à tout ce qui t'entoure, tout ce qui est ; tout cela te maîtrise, te passionne ; tu aimes la verdure, les fleurs et tu es triste quand elles se fanent ; tu aimes ton chien, tu pleures quand il meurt ; une araignée arrive vers toi, tu recules de frayeur ; tu frissonnes quelquefois en regardant ton ombre, et lorsque ta pensée <elle-même> s'enfonce dans les mystères du néant, tu es effrayé et tu as peur du doute.

Tu te dis libre, et chaque jour tu agis poussé par mille choses, tu vois une femme et tu l'aimes, tu en meurs d'amour. Es-tu libre d'apaiser ce sang qui bat, de calmer cette tête brûlante, de comprimer ce coeur, d'apaiser ces ardeurs qui te dévorent ? Es-tu libre de ta pensée ? mille chaînes te retiennent, mille aiguillons te poussent, mille entraves t'arrêtent. Tu vois un homme pour la première fois, un de ses traits te choque, et durant ta vie tu as de l'aversion pour cet homme, que tu aurais peut-être chéri s'il avait eu le nez moins gros. Tu as un mauvais estomac et tu es brutal envers celui que tu aurais accueilli avec bienveillance. Et de tous ces faits découlent ou s'enchaînent aussi fatalement d'autres séries de faits, d'où d'autres dérivent à leur tour.

Es-tu le créateur de ta constitution physique et morale ? Non, tu ne pourrais la diriger entièrement que si tu l'avais faite et modelée à ta guise.

Tu te dis libre parce que tu as une âme. D'abord c'est toi qui as fait cette découverte que tu ne saurais définir ; une voix intime te dit que oui. D'abord tu mens, une voix te dit que tu es faible et tu sens en toi un immense vide que tu voudrais combler par toutes les choses que tu y jettes. Quand même tu croirais que oui, en es-tu sûr ? Qui te l'a dit ? Quand, longtemps combattu par deux sen-

timents opposés, après avoir bien hésité, bien douté, tu penches vers un sentiment, tu crois avoir été le maître de ta décision. Mais, pour être maître, il faudrait n'avoir aucun penchant. Es-tu maître de faire le bien, si tu as le goût du mal enraciné dans le coeur, si tu es né avec de mauvais penchants développés par ton éducation ; et si tu es vertueux, si tu as horreur du crime, pourras-tu le faire ? Es-tu libre de faire le bien ou le mal ? Puisque c'est le sentiment du bien qui te dirige toujours, tu ne peux faire le mal.

Ce combat est la lutte de ces deux penchants et si tu fais le mal, c'est que tu es plus vicieux que vertueux et que la fièvre la plus forte a eu le dessus.

Quand deux hommes se battent, il est certain que le plus faible, le moins adroit, le moins souple, sera vaincu par le plus fort, le plus adroit, le plus souple. Quelque longtemps que puisse durer la lutte, il y en aura toujours un de vaincu. Il en est de même de ta nature intérieure. Quand même ce que tu sens être bon l'emporte, la victoire est-elle toujours la justice ? Ce que tu juges le bien est-il le bien absolu, immuable, éternel ?

Tout n'est donc que ténèbres autour de l'homme, tout est vide, et il voudrait quelque chose de fixe ; il roule lui-même dans cette immensité du vague où il voudrait s'arrêter, il se cramponne à tout et tout lui manque : patrie, liberté, croyance, Dieu, vertu ; il a pris tout cela et tout cela lui est tombé des mains ; il est comme un fou qui laisse tomber un verre de cristal et qui rit de tous les morceaux qu'il a faits.

Mais l'homme a une âme immortelle et faite à l'image de Dieu ; deux idées pour lesquelles il a versé son sang, deux idées

qu'il ne comprend pas, – une âme, un Dieu, – mais dont il est convaincu.

Cette âme est une essence autour de laquelle notre être physique tourne comme la terre autour du soleil. Cette âme est noble, car étant un principe spirituel, n'étant point terrestre, elle ne saurait rien avoir de bas, de vil. Cependant, n'est-ce pas la pensée qui dirige notre corps ? N'est-ce pas elle qui fait lever notre bras quand nous voulons tuer ? N'est-ce pas elle qui anime notre chair ? L'esprit serait-il le principe du mal et le corps l'agent ?

Voyons comme cette âme, comme cette conscience est élastique, flexible, comme elle est molle et maniable, comme elle se ploie facilement sous le corps qui pèse sur elle , comme cette âme est vénale et basse, comme elle rampe, comme elle flatte, comme elle ment, comme elle trompe ! C'est elle qui vend le corps, la main, la tête et la langue ; c'est elle qui veut du sang et qui demande de l'or, toujours insatiable et cupide de tout dans son infini ; elle est au milieu de nous comme une soif, une ardeur quelconque, un feu qui nous dévore, un pivot qui nous fait tourner sur lui.

Tu es grand, homme ! non par le corps sans doute, mais par cet esprit qui t'a fait, dis-tu, le roi de la nature ; tu es grand, maître et fort.

Chaque jour, en effet, tu bouleverses la terre, tu creuses des canaux, tu bâtis des palais, tu enfermes les fleuves entre des pierres, tu cueilles l'herbe, tu la pétris et tu la manges ; tu remues l'Océan avec la quille de tes vaisseaux, et tu crois tout cela beau ; tu te crois meilleur que la bête fauve que tu manges, plus libre

que la feuille emportée par les vents, plus grand que l'aigle qui plane sur les tours, plus fort que la terre dont tu tires ton pain et tes diamants et que l'Océan sur lequel tu cours. Mais, hélas ! la terre que tu remues <,revient,> renaît d'elle-même, tes canaux se détruisent, les fleuves envahissent tes champs et tes villes, les pierres de tes palais se disjoignent et tombent d'elles-mêmes, les fourmis courent sur tes couronnes et sur tes trônes, toutes tes flottes ne sauraient marquer plus de traces de leur passage sur la surface de l'Océan qu'une goutte de pluie et que le battement d'aile de l'oiseau. Et, toi-même, tu passes sur cet océan des âges sans laisser plus de traces de toi-même que ton navire n'en laisse sur les flots. Tu te crois grand parce que tu travailles sans relâche, mais ce travail est une preuve de ta faiblesse. Tu étais donc condamné à apprendre toutes ces choses inutiles au prix de tes sueurs, tu étais esclave avant d'être né, et malheureux avant de vivre ! Tu regardes les astres avec un sourire d'orgueil parce que tu leur as donnés des noms, que tu as calculé leur distance, comme si tu voulais mesurer l'infini et enfermer l'espace dans les bornes de ton esprit. Mais tu te trompes ! Qui te dit que derrière ces mondes de lumières, il n'y en a pas d'autres infinis encore, et toujours ainsi ? Peut-être que tes calculs s'arrêtent à quelques pieds de hauteur, et que là commence une échelle nouvelle de faits… Comprends-tu toi-même la valeur des mots dont tu te sers… étendue, espace ? Ils sont plus vastes que toi et <tout> ton globe.

Tu es grand et tu meurs, comme le chien et la fourmi, avec plus de regret qu'eux, et puis tu pourris, et je te le demande, quand les vers t'ont mangé, quand ton corps s'est dissous dans l'humidité de la tombe, et que ta poussière n'est plus, où es-tu, homme ? Où est même ton âme ? cette âme qui était le moteur de

tes actions, qui livrait ton coeur à la haine, à l'envie, à toutes les passions, cette âme qui te vendait et qui te faisait faire tant de bassesses, où est-elle ? Est-il un lieu assez saint pour la recevoir ? Tu te respectes et tu t'honores comme un Dieu, tu as inventé l'idée de dignité de l'homme, idée que rien dans la nature ne pourrait avoir en te voyant ; tu veux qu'on t'honore et tu t'honores toi-même, tu veux même que ce corps, si vil pendant sa vie, soit honoré quand il n'est plus. Tu veux qu'on se découvre devant ta charogne humaine, qui se pourrit de corruption, quoique plus pure encore que toi quand tu vivais. C'est là ta grandeur.

Grandeur de poussière, majesté de néant !

q

Chapitre 21

J'y revins deux ans plus tard ; vous pensez où : elle n'y était pas. Son mari était seul, venu avec une autre femme, et il en était parti deux jours avant mon arrivée.

Je retournai sur le rivage. Comme il était vide ! De là, je pouvais voir le mur gris de la maison de Maria. Quel isolement !

Je revins donc dans cette même salle dont je vous ai parlé ; elle était pleine, mais aucun des visages n'y était plus, les tables étaient prises par des gens que je n'avais jamais vus ; celle de Maria était occupée par une vieille femme qui s'appuyait à cette même place où si souvent son coude s'était posé. Je restai ainsi quinze jours ; il fit quelques jours de mauvais temps et de pluie que je passai dans ma chambre où j'entendais la pluie tomber sur

les ardoises, le bruit lointain de la mer, et, de temps en temps, quelque cri de marins sur le quai. – Je repensai à toutes ces vieilles choses que le spectacle des mêmes lieux faisait revivre.

Je revoyais le même océan avec ses mêmes vagues, toujours immense, triste et mugissant sur ses rochers ; ce même village avec ses tas de boue, ses coquilles qu'on foule et ses maisons en étage. – Mais tout ce que j'avais aimé, tout ce qui entourait Maria, ce beau soleil qui passait à travers les auvents et qui dorait sa peau, l'air qui l'entourait, le monde qui passait près d'elle, tout cela était parti sans retour.

Quoi ! rien de tout cela ne reviendra ? Je sens comme mon coeur est vide, car tous ces hommes qui m'entourent me font un désert où je meurs.

Je me rappelai ces longues et chaudes après-midi d'été où je lui parlais sans qu'elle se doutât que je l'aimais, et où son regard indifférent entrait comme un rayon d'amour jusqu'au fond de mon coeur. Comment aurait-elle pu, en effet, voir que je l'aimais, car je ne l'aimais pas alors, et, en tout ce que je vous ai dit, j'ai menti ; c'était maintenant que je l'aimais, que je la désirais, que, seul sur le rivage, dans les bois ou dans les champs, je me la créais là, marchant à côté de moi, me parlant, me regardant. Quand je me couchais sur l'herbe, et que je regardais les herbes ployer sous le vent et la vague battre le sable, je pensais à elle, et je reconstruisais dans mon coeur toutes les scènes où elle avait agi, parlé. Ces souvenirs étaient une passion.

Si je me rappelais l'avoir vue marcher sur un endroit, j'y marchais ; j'ai voulu retrouver le timbre de sa voix pour m'enchanter

moi-même ; cela était impossible. Que de fois j'ai passé devant sa maison et j'ai regardé à sa fenêtre !

Je passai donc ces quinze jours dans une contemplation amoureuse, rêvant à elle. Je me rappelle des choses navrantes ; un jour, je revenais, vers le crépuscule, je marchais à travers les pâturages couverts de boeufs, je marchais vite, je n'entendais que le bruit de ma marche qui froissait l'herbe, j'avais la tête baissée et je regardais la terre. Ce mouvement régulier m'endormit pour ainsi dire : je crus entendre Maria marcher près de moi, elle me tenait le bras et tournait la tête pour me voir ; c'était elle qui marchait dans les herbes. Je savais bien que c'était une hallucination que j'animais moi-même, mais je ne pouvais me défendre d'en sourire et je me sentais heureux. Je levai la tête : le temps était sombre, devant moi, à l'horizon, un magnifique soleil se couchait sous les vagues ; on voyait une gerbe de feu s'élever en réseaux, disparaître sous de gros nuages noirs qui roulaient péniblement sur eux, et puis un reflet de ce soleil couchant reparaître plus loin derrière moi dans un coin du ciel limpide et bleu.

Quand je découvris la mer, il avait presque disparu ; son disque était à moitié enfoncé sous l'eau et une légère teinte de rose allait s'élargissant et s'affaiblissant vers le ciel.

Une autre fois, je revenais à cheval en longeant la grève. Je regardais machinalement les vagues dont la mousse mouillait les pieds de ma jument, je regardais les cailloux qu'elle faisait jaillir en marchant, et ses pieds s'enfoncer dans le sable. Le soleil venait de disparaître tout à coup et il y avait sur les vagues une couleur sombre comme si quelque chose de noir eût plané sur elles. À ma droite, étaient des rochers entre lesquels l'écume s'agitait au souffle du vent comme une mer de neige, les mouettes pas-

saient sur ma tête et je voyais leurs ailes blanches s'approcher tout près de cette eau sombre et terne. Rien ne pourra dire tout ce que cela avait de beau, cette mer, ce rivage avec son sable parsemé de coquilles, avec ses rochers couverts de varechs humides et l'écume <blanche> qui se balançait sur eux au souffle de la brise.

Je vous dirais bien d'autres choses, bien plus belles et plus douces, si je pouvais dire tout ce que je ressentis d'amour, d'extase, de regrets. Pouvez-vous dire par des mots le battement du coeur, pouvez-vous dire une larme et peindre son cristal humide qui baigne l'oeil d'une amoureuse langueur ? Pouvez-vous dire tout ce que vous ressentez en un jour ? Pauvre faiblesse humaine, avec tes mots, tes langues, tes sons, tu parles et tu balbuties, tu définis Dieu, le ciel et la terre, la chimie et la philosophie, et tu ne peux exprimer, avec ta langue, toute la joie que te cause une femme nue – ou un plum-pudding.

q

Chapitre 22

O Maria ! Maria, cher ange de ma jeunesse, toi que j'ai vue dans la fraîcheur de mes sentiments, toi que j'ai aimée d'un amour si doux, si plein de parfum, de tendres rêveries, adieu !
Adieu ! D'autres passions viendront, je t'oublierai peut-être, mais tu resteras toujours au fond de mon coeur, car le coeur est une terre où chaque passion bouleverse, remue et laboure sur les ruines des autres. Adieu !

Adieu ! et cependant comme je t'aurais aimée, comme je t'aurais embrassée, serrée dans mes bras ! Ah ! mon âme se fond en délices à toutes les folies que mon amour invente. Adieu !

Adieu ! et cependant je penserai toujours à toi, je vais être jeté dans le tourbillon du monde, j'y mourrai peut-être écrasé sous les pieds de la foule, déchiré en lambeaux. Où vais-je ? Que serai-je ? Je voudrais être vieux, avoir les cheveux blancs. Non, je voudrais être beau comme les anges, avoir de la gloire, du génie, et tout déposer à tes pieds pour que tu marches sur tout cela ; et je n'ai rien de tout cela, et tu m'as regardé aussi froidement qu'un laquais ou qu'un mendiant.

Et moi, sais-tu que je n'ai pas passé une nuit, pas un jour, pas une heure, sans penser à toi, sans te revoir sortant de dessous la vague, avec tes cheveux noirs sur tes épaules, ta peau brune avec ses perles d'eau salée, tes vêtements ruisselants et ton pied blanc aux ongles roses qui s'enfonçait dans le sable, et que cette vision est toujours présente, et que cela murmure toujours à mon coeur ? Oh ! non, tout est vide.

Adieu ! et pourtant, quand je te vis, si j'avais été plus âgé de quatre à cinq ans, plus hardi… Peut-être ? Oh ! non, je rougissais à chacun de tes regards. Adieu !

q

Chapitre 23

Quand j'entends les cloches sonner et le glas frapper en gémissant, j'ai dans l'âme une vague tristesse, quelque chose d'indéfi-

nissable et de rêveur comme des vibrations mourantes.
Une série de pensées s'ouvre au tintement lugubre de la cloche des morts. Il me semble voir le monde dans ses plus beaux jours de fête, avec des cris de triomphe, des chars et des couronnes, et, par-dessus tout cela, un éternel silence et une éternelle majesté !

Mon âme s'envole vers l'éternité et l'infini et plane dans l'océan du doute au son de cette voix qui annonce la mort.

Voix régulière et froide comme les tombeaux et qui cependant sonne à toutes les fêtes, pleure à tous les deuils, j'aime à me laisser étourdir par ton harmonie, qui étouffe le bruit des villes. J'aime, dans les champs, sur les collines dorées de blés mûrs, à entendre les sons frêles de la cloche du village qui chante au milieu de la campagne, tandis que l'insecte siffle sous l'herbe et que l'oiseau murmure sous le feuillage.

Je suis longtemps resté, dans l'hiver, dans ces jours sans soleil, éclairés d'une lumière morne et blafarde, à écouter toutes les cloches sonner les offices. De toutes parts sortaient les voix qui montaient vers le ciel en réseau d'harmonie, et je condensais ma pensée sur ce gigantesque instrument. Elle était grande, infinie, je ressentais en moi des sons, des mélodies, des échos d'un autre monde, des choses immenses qui mouraient aussi.

Ô cloches ! vous sonnerez donc aussi sur ma mort, et une minute après pour un baptême. Vous êtes donc une dérision comme le reste et un mensonge comme la vie dont vous annoncez toutes les phases : le baptême, le mariage, la mort. Pauvre airain, perdu et caché au milieu des airs et qui servirais si bien en lave ardente sur un champ de bataille ou à ferrer les chevaux…

q

Troisième partie Les funérailles du Docteur Mathurin

août 1839

Pourquoi ne t'offrirais-je pas encore ces nouvelles pages, cher Alfred ?

De tels cadeaux sont plus chers à celui qui les fait qu'à celui qui les reçoit, quoique ton amitié leur donne un prix qu'ils n'ont pas. Prends-les donc comme venant de deux choses qui sont à toi, et l'esprit qui les a conçues et la main qui les a écrites.

Les funérailles du Docteur Mathurin

Se sentant vieux Mathurin voulut mourir, pensant bien que la grappe trop mûre n'a plus de saveur ! Mais pourquoi et comment cela ?
Il avait bien 70 ans environ et solide encore malgré ses cheveux blancs, son dos voûté et son nez rouge, en somme c'était une belle tête de vieillard. Son oeil bleu était singulièrement pur et limpide et des dents blanches et fines sous de petites lèvres minces et bien ciselées annonçaient une vigueur gastronomique rare à cet âge où l'on pense plus souvent à dire des prières et à avoir peur qu'à bien vivre.

Le vrai motif de sa résolution c'est qu'il était malade et que tôt ou tard il fallait sortir d'ici-bas. Il aima mieux prévenir la mort que de se sentir arraché par elle.

Ayant bien connu sa position, il n'en fut ni étonné ni effrayé, il ne pleura pas, il ne cria pas, il ne fit ni humbles prières ni exclamations ampoulées. – Il ne se montra ni stoïcien, ni catholique, ni psychologue, c'est-à-dire qu'il n'eut ni orgueil, ni crédulité, ni bêtise. Il fut grand dans sa mort et son héroïsme surpassa celui d'Epaminondas, d'Annibal, de Caton, de tous les Capitaines de l'antiquité et de tous les martyrs chrétiens, celui du chevalier d'Assas, celui de Louis XVI, celui de saint Louis, celui de M. de Talleyrand mourant dans sa robe de chambre verte, et même celui de Fieschi qui disait des pointes encore quand on lui coupa le cou, tous ceux enfin qui moururent par une conviction quelconque, par un dévouement quel qu'il soit et ceux qui se fardèrent à leur dernière heure encore pour être plus beaux, se drapant dans leur linceul comme dans un manteau de théâtre, capitaines sublimes ! républicains stupides ! martyrs héroïques et entêtés ! rois détrônés, héros du bagne, oui tous ces courages-là furent surpassés par un seul courage, ces morts-là furent éclipsés par un seul mort, par le docteur Mathurin qui ne mourut ni par conviction, ni par orgueil, ni pour jouer un rôle, ni par religion, ni par patriotisme mais qui mourut d'une pleurésie qu'il avait depuis huit jours et d'une indigestion qu'il se donna la veille, – la première de sa vie, car il savait manger.

Il se résigna donc, comme un héros, à franchir de plain-pied le seuil de la vie, à entrer dans le cercueil la tête haute. Je me trompe car il fut enterré dans un baril. Il ne dit pas comme Caton : Vertu, tu n'es qu'un nom, ni comme Grégoire VII : J'ai fait le bien et fui l'iniquité, voilà pourquoi je meurs en exil, ni comme Jésus-Christ : Mon père, pourquoi m'avez-vous délaissé. Il mourut en disant tout bonnement : Adieu amusez-vous bien.

Un poète romantique aurait acheté un banneau de charbon de terre et serait mort au bout d'une heure en faisant de mauvais vers et en avalant de la fumée, un autre se serait donné l'onglée en se noyant dans la Seine au mois de janvier, les uns auraient bu une détestable liqueur qui les aurait fait vomir avant de se rendormir – pleurant déjà sur cette bêtise. – Un martyr se serait amusé à se faire couler du plomb dans la bouche et à gâter ainsi son palais, un républicain aurait tenté d'assassiner le roi, l'aurait manqué et se serait fait couper la tête. Voilà de singulières gens. Mathurin ne mourut pas ainsi. Sa philosophie lui défendait de se faire souffrir.

Vous me demanderez pourquoi on l'appelait Docteur. – Vous le saurez un jour car je peux bien vous le faire connaître plus au long, ceci n'étant que le dernier chapitre d'une longue oeuvre qui doit me rendre immortel comme toutes celles qui sont inédites. Je vous raconterai ses voyages, j'analyserai tous les livres qu'il a faits, je ferai un volume de notes sur ses commentaires et un appendice de papier blanc et de points d'exclamation à ses ouvrages de science. Car c'était un savant des plus savants, en toutes les sciences possibles, sa modestie surpassait encore toutes ses connaissances. On ne croyait même pas qu'il sût lire, il faisait des fautes de français il est vrai, mais il savait l'hébreu… et bien d'autres choses.

Il connaissait la vie surtout, il savait à fond le coeur des hommes, et il n'y avait pas moyen d'échapper au critérium de son oeil pénétrant et sagace, quand il levait la tête, abaissait sa paupière, et vous regardait de côté en souriant, vous sentiez qu'une sonde magnétique entrait dans votre âme et en fouillait tous les recoins.

Cette lunette des contes arabes avec laquelle l'oeil perçait les murailles, je crois qu'il l'avait dans sa tête, c'est-à-dire qu'il vous dépouillait de vos vêtements et de vos grimaces, de tout le fard de vertu qu'on met sur ses rides, de toutes les béquilles qui vous soutiennent, de tous les talons qui vous haussent, il arrachait aux hommes leur présomption, aux femmes leur pudeur, aux héros leur grandeur, au poète son enflure, aux mains sales leurs gants blancs. Quand un homme avait passé devant lui, avait dit deux mots, avancé deux pas, fait un moindre geste, il vous le rendait nu, déshabillé, et grelottant au vent.

Avez-vous quelquefois dans un spectacle à la lueur du lustre aux mille feux, quand le public s'agite tout palpitant, que les femmes parées battent des mains et qu'on voit partout sourires sur des lèvres rouges, diamants qui brillent, vêtements blancs, richesses, joie, éclat, vous êtes-vous figuré toute cette lumière changée en ombre, ce bruit devenu silence et toute cette vie rentrée au néant et à la place de tous ces êtres décolletés, aux poitrines palpitantes, aux cheveux noirs nattés sur des peaux blanches, mis de suite, des squelettes creux, jaunis, des squelettes qui seront longtemps sous la terre où ils ont marché et réunis ainsi tous dans un spectacle pour s'admirer encore, pour voir une comédie qui n'a pas de nom, qu'ils jouent eux-mêmes, dont ils sont les acteurs éternels et immobiles.

Mathurin faisait à peu près de même, car à travers le vêtement il voyait la peau, la chair sous l'épiderme, la moelle sous l'os et il exhumait de tout cela lambeaux sanglants, pourriture du coeur, et souvent sur des corps sains vous découvrait une horrible gangrène.

Cette perspicacité qui a fait les grands politiques, les grands moralistes, les grands poètes, n'avait servi qu'à le rendre heureux, c'est quelque chose quand on sait que Richelieu, Molière et Shakespeare ne le furent pas. – Il avait vécu poussé mollement par ses sens, sans malheur ni bonheur, sans effort, sans passion et sans vertu, ces deux meules qui usent la lame des tranchants. Son coeur était une cuve où rien de trop ardent n'avait fermenté et dès qu'il l'avait crue assez plein, il l'avait vite fermée laissant encore de la place pour du vide, pour la paix. Il n'était donc ni poète ni prêtre, il ne s'était pas marié, il avait le bonheur d'être bâtard, – ses amis étaient en petit nombre, et sa cave était bien garnie. Il n'avait ni maîtresses qui lui cherchaient querelle ni chien qui le mordît. Il avait une excellente santé et un palais extrêmement délicat. Mais je dois vous parler de sa mort.

Il fit donc venir ses disciples (il en avait 2) et il leur dit qu'il allait mourir, qu'il était las d'être malade et d'avoir été tout un jour à la diète.

C'était la saison dorée, où les blés sont mûrs, le jasmin déjà blanc embaume le feuillage de la tonnelle, on commence à courber la vigne, les raisins pendent en grappes sur les échalas, le rossignol chante sur la haie, on entend des rires d'enfants dans les bois, les foins sont enlevés. Oh jadis les nymphes venaient danser sur la prairie et se formaient des guirlandes avec les fleurs des prés, la fontaine murmurait un roucoulement frais et amoureux, les colombes allaient voler sur les tilleuls, le matin encore quand le soleil se lève l'horizon est toujours d'un bleu vaporeux et la vallée répand sur les coteaux un frais parfum humide des baisers de la nuit et de la rosée des fleurs.

Mathurin couché depuis plusieurs jours dormait sur sa couche. Quels étaient ses songes ? Sans doute comme sa vie, calmes et purs. La fenêtre ouverte laissait entrer à travers sa jalousie des rayons de soleil. La treille grimpant le long de la muraille grise nouait ses fruits mûrs aux branches mêlées de la clématite. Le coq chantait dans la basse-cour, les faneurs reposaient à l'ombre sous les grands noyers aux troncs tapissés de mousses.

Non loin et sous les ormeaux il y avait un rond de gazon où ils allaient souvent faire la méridienne et dont la verdure touffue n'était seulement tachée que d'iris et de coquelicots. C'est là que couchés sur le ventre ou assis et causant ils buvaient ensemble pendant que la cigale chantait, que les insectes bourdonnaient dans les rayons du soleil. Les feuilles remuaient sous le souffle chaud des nuits d'été.

Tout était paix, calme et joie tranquille. C'est là que dans un oubli complet du monde, dans un égoïsme divin ils vivaient – inactifs, inutiles, heureux – Ainsi pendant que les hommes travaillaient, que la société vivait avec ses lois, avec son organisation multiple, tandis que les soldats se faisaient tuer, et que les intrigants s'agitaient, eux ils buvaient, ils dormaient. Accusez-les d'égoïsme, parlez de devoir, de morale, de dévouement. Dites encore une fois qu'on se doit au pays, à la société, rabâchez bien l'idée d'une oeuvre commune, chantez toujours cette magnifique trouvaille du plan de l'univers, vous n'empêcherez pas qu'il y ait des gens sages et des égoïstes qui ont plus de bon sens avec leur ignoble vice que vous autres avec vos sublimes vertus.

Ô hommes, vous qui marchez dans les villes, faites les révolutions, abattez les trônes, remuez le monde, et qui pour faire regarder vos petits fronts, faites bien de la poussière sur la route

battue du genre humain, je vous demande un peu si votre bruit, vos chars de triomphe et vos fers, si vos machines et votre charlatanisme et vos vertus, si tout cela vaut une vie calme et tranquille où l'on ne casse rien que des bouteilles vides, où il n'y a d'autre fumée que celle d'une pipe, d'autre dégoût que celui d'avoir trop mangé.

Ainsi vivaient-ils et pendant que le sang coulait dans les guerres civiles, que le gouvernail de l'état était disputé entre des pirates et des ineptes et qu'il se brisait dans la tempête, pendant que les empires s'écroulaient, qu'on s'assassinait et qu'on vivait, qu'on faisait des livres sur la vertu et que l'État ne vivait que de vices splendides, qu'on donnait des prix de morale et qu'il n'y avait de beau que les grands crimes, le soleil pour eux faisait toujours mûrir leurs raisins, les arbres avaient tout autant de feuilles vertes, ils dormaient toujours sur la mousse des bois, et faisaient rafraîchir leur vin dans l'eau des lacs.

Le monde vivait loin d'eux et le bruit même de ses cris n'arrivait pas jusqu'à leurs pieds, une parole rapportée des villes aurait troublé le calme de leurs coeurs. Aucune bouche profane ne venait boire à cette coupe de bonheur exceptionnel. Ils ne recevaient ni livres, ni journaux, ni lettres, la bibliothèque commune se composait d'Horace, de Rabelais. Ai-je besoin de dire qu'il y avait toutes les éditions de Brillat-Savarin et du Cuisinier ?Pas un bout de politique, pas un fragment de controverse, de philosophie ou d'histoire. Aucun des hochets sérieux dont s'amusent les hommes, n'avaient-ils pas toujours devant eux la nature et le vin, que fallait-il de plus ? Indiquez-moi donc quelque chose qui surpasse la beauté d'une belle campagne illuminée de soleil et la volupté d'une amphore pleine d'un vin limpide et pétillant, et

d'abord, quelle qu'elle soit, la réponse que vous allez faire les aurait fait rire de pitié, je vous en préviens.

Cependant Mathurin se réveilla, ils étaient là au bout de son lit, il leur dit :

— À boire pour vous et pour moi, trois verres et plusieurs bouteilles. – Je suis malade, il n'y a plus de remède – Je veux mourir mais avant j'ai soif et très soif. Je n'ai aucune soif des secours de la religion ni aucune faim d'hostie. Buvons donc pour nous dire adieu.

†

On apporta des bouteilles, de toutes les espèces et des meilleures, le vin ruissela à flots pendant vingt heures et avant l'aurore ils étaient gris.

D'abord ce fut une ivresse calme et logique, une ivresse douce et prolongée à loisir. Mathurin sentait sa vie s'en aller et comme Sénèque qui se fit ouvrir les veines et mettre dans un bain il se plongea avant de mourir dans un bain d'excellent vin, baigna son coeur dans une béatitude qui n'a pas de nom et son âme s'en alla droit au Seigneur comme une outre pleine de bonheur et de liqueur.

Quand le soleil se fut baissé ils avaient déjà bu à trois, 15 bouteilles de Beaune (1re qualité 1834) et fait tout un cours de théodicée et de métaphysique.

Car il résuma toute sa science dans ce dernier entretien.

Il vit l'astre s'abaisser pour toujours et fuir derrière les collines. Alors se levant et tournant les yeux vers le couchant il re-

garda la campagne s'endormir au crépuscule, les troupeaux descendaient, et les clochettes des vaches sonnaient dans les clairières, les fleurs allaient fermer leur corolle, et des rayons du soleil couchant dessinaient sur la terre des cercles lumineux et mobiles. La brise des nuits s'éleva et les feuilles des vignes à son souffle battirent sur leur treillage, elle pénétra jusqu'à eux et rafraîchit leurs joues enflammées.

— Adieu, dit Mathurin, adieu, demain je ne verrai plus ce soleil, dont les rayons éclaireront mon tombeau, éclaireront ses ruines, et sans jamais venir à moi.

Les ondes couleront toujours et je n'entendrai pas leur murmure. Après tout j'ai vécu pourquoi ne pas mourir ? La vie est un fleuve, – la mienne a coulé entre des prairies pleines de fleurs sous un ciel pur, loin des tempêtes et des nuages, je suis à l'embouchure ! je me jette dans l'océan, dans l'infini, tout à l'heure mêlé à tout, immense et sans borne, je n'aurai plus la conscience de mon néant. Est-ce que l'homme est quelque chose de plus qu'une simple goutte d'eau de l'océan ou qu'une bulle de mousse sur le tonneau de l'électeur ?

Adieu donc vents du soir qui soufflez sur les roses penchées, sur les feuilles palpitantes des bois endormis, quand les ténèbres viennent, elles palpiteront longtemps encore, les feuilles des orties qui (croîtront) sur les débris cassés de ma tombe. Naguère, quand je passais riant près des cimetières et qu'on entendait ma voix chanter le long du mur, quand le hibou battait de l'aile sur les clochers, que les cyprès murmuraient les soupirs des morts, je jetais un oeil calme sur ces pierres qui recélaient l'éternité tout entière avec leurs débris de cadavres, c'était pour moi un autre

monde, où ma pensée même pouvait à peine m'y transporter dans l'infini d'une vague rêverie.

Maintenant mes doigts tremblants y touchent aux portes de cet autre monde et elles vont s'ouvrir car j'en remue le marteau d'un bras de colère, d'un bras désespéré.

Que la mort vienne, qu'elle vienne, elle me prendra tout endormi dans son linceul et j'irai continuer le songe éternel sous l'herbe douce du printemps ou sous la neige des hivers qu'importe, qu'elle vienne et mon dernier sourire sera pour elle, je lui donnerai des baisers pleins de vin, un coeur plein de la vie et qui n'en veut plus. – Un coeur ivre et qui ne bat pas.

La souveraine beauté, le souverain bonheur, n'est-ce pas le sommeil, et je vais dormir – dormir sans réveil, longtemps, toujours. Les morts, à cette belle phrase graduée il s'interrompit pour boire et continua :

La vie est un festin. Il y en a qui meurent gorgés de suite et qui tombent sous la table. D'autres rougissent la nappe de sang et de souillures sans nombre. Heureux ceux qui n'y versent que des taches de vin et pas de larmes. D'autres sont étourdis des lumières, du bruit, dégoûtés du fumet des mets, gênés par la cohue, qui baissent la tête et se mettent à pleurer – heureux les sages qui mangent longuement, écartent leurs convives avides, les valets impudents qui les tiraillent et qui peuvent le dernier jour, au dessert quand les uns dorment, que les autres sont ivres dès le premier service, qu'un grand nombre malades sont partis boire enfin les vins (les) plus exquis, savourer les fruits les plus mûrs, succulents, jouir lentement des dernières fins de l'orgie, vider le reste d'un grand coup, éteindre les flambeaux et mourir.

Comme l'eau limpide que la nymphe de marbre laisse tomber murmurante de sa conque d'albâtre il continua ainsi longtemps à parler d'une voix grave et voluptueuse à la fois, pleine de cette mélancolie gaie qu'on a dans les suprêmes moments et son âme s'épanchait de ses lèvres comme l'eau limpide.

La nuit était venue, pure, amoureuse, une nuit bleue éclairée d'étoiles, – pas un bruit que celui de la voix de Mathurin qui parla longtemps à ses amis. Ils l'écoutaient en le contemplant. Assis sur sa couche, son oeil commençait à se fermer. La flamme blanche des bougies remuait au vent, l'ombre qu'elle rayait tremblait sur le lambris, le vin pétillait dans les verres et l'ivresse sur leurs figures. Assis sur le bord de la tombe Mathurin y avait posé sa gourde, elle ne se fermera que quand il l'aura bue.

Vienne donc cette molle langueur des sens qui enivre jusqu'à l'âme, qu'elle le balance dans une mollesse infinie, qu'il s'endorme en rêvant de joies sans nombre, en disant aussi nunc pulsanda tenus, que les nymphes antiques jettent leurs roses embaumées sur les draps rougis dont il fait son linceul, viennent danser devant lui dans une ronde gracieuse et pour adieu toutes (les) beautés que le coeur rêve, et le charme des premières amours, la volupté des plus longs baisers et des plus suaves regards, que le ciel se fasse plus étoilé et ait une nuit plus limpide, que les clartés d'azur viennent éclairer les joies de cette agonie, fassent le vent plus frais, plus embaumant, que des voix s'élèvent de dessous l'herbe et chantent pendant qu'il boit les dernières gouttes de la vie, les yeux fermés tressaillent comme sous le plus tendre embrass(ement), que tout soit pour cet homme bonheur jusqu'à la mort, paix jusqu'au néant, que l'éternité ne soit qu'un lit pour le bercer dans les siècles.

Mais regardez-les. Jacques s'est levé et a fermé la fenêtre. Le vent venait sur Mathurin, il commençait à claquer des dents. – Ils ont rapproché de plus près la table ronde du lit, la fumée de leurs pipes monte au plafond et se répand en nuages bleus qui montent, on entend leurs verres s'entrechoquer et leurs paroles, le vin tombe par terre, – ils jurent – ils ricanent, cela va devenir horrible, ils vont se mordre.

Ne craignez rien, ils mordent une poularde grasse et les truffes qui s'échappent de leurs lèvres rouges roulent sur le plancher.

Mathurin parle politique.

— La démocratie est une bonne chose pour gens pauvres et de mauvaise compagnie. On parviendra peut-être un jour hélas à ce que tous les hommes puissent boire de la piquette, de ce jour-là on ne boira plus de constance. Si les nobles dont la tyrannie (ils avaient de si bons cuisiniers), j'en étais donc à la Révolution, pauvres moines, ils cultivaient si bien la vigne. Ainsi Robespierre. Oh le drôle de corps qui mangeait de la vache chez un menuisier et qui est resté pur au pouvoir et qui a la plus exécrable réputation bien méritée. S'il avait eu un peu plus d'esprit, qu'il eût ruiné l'état, entretenu dix maîtresses sur les fonds publics, bu du vin au lieu de répandre du sang, ce serait un homme justement, dignement vertueux, je disais donc que Fourier… un bien beau morceau sur l'art culinaire… Ce qui n'empêche que Washington ne fût un grand homme et Montyon quelque chose de surhumain, de divin, presque de sur-stupide. Il s'agirait de définir la vertu avant d'en décerner les prix. Celui qui en aurait donné une bonne classification, qui auparavant l'aurait bien établie avec des caractères tranchés, nettement exprimés, positifs en un mot, celui-(là) aurait mérité un prix extraordinaire, j'en conviens, il lui aurait

fallu déterminer jusqu'à quel point l'orgueil entre dans la grandeur, la niaiserie dans la bienfaisance, marquer la limite précise de l'intérêt et de la vanité. Il aurait fallu citer des exemples et faire comprendre trois mots incompréhensibles : moralité, liberté, devoir – et montrer, ç'aurait été le sublime de la proposition et on aurait pu enfermer ça dans une période savante, comme les hommes sont libres tout en ayant des devoirs, comment ils peuvent avoir des devoirs puisqu'ils sont libres, s'étendre longuement aussi, par manière de hors-d'oeuvre et de digression favorable sur la vertu récompensée et le vice puni, on soutiendrait historiquement que Nabuchodonosor, Alexandre, Sésostris, César, Tibère, Louis XI, Rabelais, Byron, Napoléon et le marquis de Sade étaient des imbéciles, et que Mardochée, Caton, Brutus, Vespasien, Edouard le Confesseur, Louis XII, Lafayette, Montyon l'homme au manteau bleu, et Parmentier, et Poivre, étaient des grands hommes, des grands génies, des dieux, des êtres… Mathurin se mit à rire en éternuant, sa face se dilatait, tous ses traits étaient plissés par un sourire diabolique, l'éclair jaillissait de ses yeux, le spasme saccadait ses épaules, il continua :

— Vive la philanthropie, un verre de frappé. L'histoire est une science morale par-dessus tout à peu près comme la vue d'une maison de filles, et celle d'un échafaud plein de sang, les faits prouvent pourtant que tout est pour le mieux. Ainsi les Hébreux assassinés par leurs vainqueurs chantaient des psaumes que nous admirons comme poésie lyrique, les chrétiens qu'on égorgeait ne se doutaient pas qu'ils fondaient une poésie aussi, une société pure et sans tache. Jésus-Christ mort et descendant de sa croix fournit au bout de 16 siècles le sujet d'un beau tableau, les Croisades, la Réforme, 93, la philosophie, la philanthropie qui nourrit les hommes avec des pommes de terre, et les vaches avec

des betteraves, tout cela a été de mieux en mieux, la poudre à canon, la guillotine, les bateaux à vapeur et les tartes à la crème sont des inventions utiles vous l'avouerez à peu près comme le tonnerre, il y a des hommes réduits à l'état de terreneuviens et qui sont chargés de donner la vie à ceux qui veulent la perdre. Ils vous coupent la plante des pieds pour vous faire ouvrir les yeux et vous abîment de coups de poing pour vous rendre heureux. Ne pouvant plus marcher on vous conduit à l'hôpital, où vous mourez de faim et votre cadavre sert encore après vous à faire dire des bêtises sur chaque fibre de votre corps et à nourrir de jeunes chiens qu'on élève pour des expériences. Ayez la ferme conviction d'une providence éternelle, et du sens commun des nations. Combien y a-t-il d'hommes qui en aient ? Le bordeaux se chauffe toujours, l'ordre des comestibles est des plus substantiels aux plus légers, celui des boissons des plus tempérées aux plus fumeuses et aux plus parfumées. Si vous voulez qu'une alouette soit bonne, coupez par le milieu.

— Et la Providence maître ?

— Oui je crois que le soleil fait mûrir le raisin et qu'un gigot de chevreuil mariné est une bonne chose. Tout n'est pas fini et il y a deux sciences éternelles, la philosophie et la gastronomie. Il s'agit de savoir si l'âme va se réunir à l'essence universelle ou si elle reste à part comme individu et où elle va, dans quel pays et comment on peut conserver longtemps du Bourgogne. Je crois qu'il y a encore une meilleure manière d'arranger le homard et un plan nouveau d'éducation, mais l'éducation ne perfectionne guère que les chiens quant au côté moral. J'ai cru longtemps à l'eau de Seltz et à la perfectibilité humaine, je suis convaincu

maintenant de l'absinthe. Elle est comme la vie, ceux qui ne savent pas la prendre, font la grimace.

— Nierez-vous donc l'immortalité de l'âme ?

— Un verre de vin.

— La récompense et le châtiment ?

— Quelle saveur, dit Mathurin après avoir bu et contractant ses lèvres sur ses dents.

— Le plan de l'univers ? Qu'en pensez-vous ?

— Et toi que penses-tu de l'étoile de Sirius ? penses-tu mieux connaître les hommes que les habitants de la lune ? l'histoire même est un mensonge réel.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que les faits mentent, qu'ils sont et qu'ils ne sont plus, que les hommes vivent et meurent, que l'être et le néant sont deux faussetés qui n'en font qu'une, qui est le toujours

— Je (ne) comprends pas maître.

— Et moi encore moins, répondit Mathurin.

— Cela est bien profond, dit Jacques aux trois quarts ivre, et il y a sous ce dernier mot une grande finesse.

— N'y a-t-il pas entre moi et vous deux, entre un homme et un grain de sable, entre aujourd'hui et hier, cette heure-ci et celle qui va venir, des espaces que la pensée ne peut mesurer et des mondes, des néants entiers qui les remplissent ? La pensée même peut-elle se résumer ? Te sens-tu dormir et lorsque ton esprit

s'élève et s'en va de son enveloppe – ne crois-tu pas quelquefois, que tu n'es plus, que ton corps est tombé, que tu marches dans l'infini comme le soleil, que tu roules dans un gouffre comme l'Océan sur son lit de sable et ton corps n'est pas ton corps, que cette chose tourmentée qui est sur toi n'est qu'un voile rempli d'une tempête qui bat ? t'es-tu pris à douter de la matière, de la sensation elle-même ? Prends un grain de sable, il y a là un abîme à creuser pendant des siècles, palpe-toi bien pour voir si tu existes – et quand tu sauras que tu existes, il y là un infini que tu ne sonderas pas.

Ils étaient gris, ils ne comprenaient guère une tartine métaphysique aussi plate.

— Cela veut dire que l'homme voit aussi clair en lui et autour de lui que si tu étais tombé ivre mort au fond d'une barrique de vin plus grande que l'Atlantique.

Soutenir ensuite qu'il y a quelque chose de beau dans la création, vouloir faire un concert de louanges avec tous les cris de malédiction qui retentissent, de sanglots qui éclatent, de ruines qui croulent, c'est là la philosophie de l'histoire, disent-ils, quelle philosophie ! Élevez-moi une pyramide de têtes de morts et vantez la vie, chantez la beauté des fleurs assis sur un fumier, le calme et le murmure des ondes quand l'eau salée entre par les sabords et que le navire sombre et que les nations – ce que l'oeil peut saisir c'est un horrible fracas d'une agonie éternelle. Regardez un peu la cataracte qui tombe de la montagne, comme son onde bouillonnante entraîne avec elle les débris de la prairie, le feuillage encore vert de la forêt cassé par les vents, la boue des ruisseaux, le sang répandu, les chars qui allaient, – cela est beau et superbe. Approchez, écoutez donc l'horrible râle de cette ago-

nie sans nom, levez les yeux – quelle beauté, quelle horreur, quel abîme.

Allez encore, fouillez, déblayez les ruines sans nom, sous ces ruines-là d'autres encore et toujours, passez vingt générations de morts entassés les uns sur les autres, cherchez des empires perdus sous le sable du désert et des palais d'avant le déluge sous l'Océan, vous trouverez peut-être encore des temps inconnus, une autre histoire, un autre monde, d'autres siècles titaniques, d'autres calamités, d'autres désastres, des ruines fumantes, du sang figé sur la terre, des ossements broyés sous les pas.

Il s'arrêta essoufflé – et ôta son bonnet de coton, ses cheveux mouillés de sueur étaient collés en longues mèches sur son front pâle. Il se lève et regarde autour de lui. Son oeil bleu est terne comme le plomb, aucun sentiment humain ne scintille de sa prunelle, c'est déjà quelque chose de l'impassibilité du tombeau. Ainsi placé sur son lit de mort et dans l'orgie jusqu'au cou, calme entre le tombeau et la débauche il semblait être la statue de la dérision, ayant pour piédestal une cuve et regardant la mort face à face.

Tout s'agite maintenant, tout tourne et vacille dans cette ivresse dernière – le monde danse au chevet de mort de Mathurin. Au calme heureux des premières libations succèdent la fièvre et ses chauds battements, elle va augmentant toujours, on la voit qui palpite sous leur peau, dans leurs veines bleues gonflées, leurs coeurs battent, – ils soufflent eux-mêmes – on entend le bruit de leur haleine et les craquements du lit qui ploie sous les soubresauts du mourant.

Il y a dans leur coeur une force qui vit, une colère qu'ils sentent monter graduellement du coeur à la tête, leurs mouvements sont saccadés, leur voix est stridente, leurs dents claquent sur les verres, ils boivent – ils boivent toujours, dissertant, philosophant, cherchant la vérité au fond du verre, le bonheur dans l'ivresse et l'éternité dans la mort. Mathurin seul trouva la dernière.

Cette dernière nuit-là – entre ces trois hommes, il se passa quelque chose de monstrueux et de magnifique. Si vous les aviez vus ainsi épuiser tout, tarir tout, exprimer les saveurs des plus pures voluptés, les parfums de la vertu et l'enivrement de toutes les chimères du coeur, et la politique, et la morale, la religion, tout passa devant eux et fut salué d'un rire grotesque et d'une grimace qui leur fit peur. La métaphysique fut traitée à fond dans l'intervalle d'un quart d'heure et la morale en se soûlant d'un douzième petit verre.

Et pourquoi pas ? si cela vous scandalise n'allez pas plus loin. Je rapporte les faits, je continue, je vais aller vite, dans le dénombrement épique de toutes les bouteilles bues.

C'est le punch maintenant qui flamboie et qui bout. Comme la main qui le remue est tremblante, les flammes qui s'échappent de la cuillère tombent sur les draps, sur la table, par terre, et font autant de feux follets qui s'éteignent et qui se rallument. Il n'y eut pas de sang avec le punch comme il arrive dans les romans de dernier ordre et dans les cabarets où l'on ne vend que de mauvais vin et où le bon peuple va s'enivrer avec de l'eau-de-vie de cidre.

Elle fut bruyante – car ils vocifèrent horriblement, ils ne chantent pas, ils causent –, ils parlent haut, ils crient fort, ils

rient sans savoir pourquoi, le vin les fait rire et leur âme cède à l'excitation des nerfs excités. Voilà le tourbillon qui l'enlève, l'orgie écume, les flambeaux sont éteints, le punch brûle partout. Mathurin bondit haletant sur sa couche tachée de vin.

— Allons, poussons toujours, encore oui encore cela, du kirsch, du rhum, de l'eau et du kirsch encore – Faites brûler, que cela flambe et que cela soit chaud, bouillant. Casse la bouteille, buvons à même.

Etquand il eut fini, il releva la tête tout fier et regarda les deux autres, les yeux fixes, le cou (tendu), la bouche souriante. Sa chemise était trempée d'eau-de-vie. Il suait à grosses gouttes, l'agonie venait, une fumée lourde montait sur le plafond, une heure sonna, – le temps était beau, la lune luisait au ciel entre le brouillard, la colline verte, argentée par ses clartés, était calme et dormeuse, tout dormait – Ils se remirent à boire et ce futpis encore, c'était de la frénésie, c'était une fureur de démons ivres.

Plus de verres – ni de coupes larges – à même, maintenant – leurs doigts pressent la bouteille à la casser sous leurs efforts – étendus sur leurs chaises, les jambes raides et dans une raideur convulsive, la tête arrière, le cou penché, les yeux au ciel, le goulot sur la (bouche), le (vin) coule toujours et passe sur leur palais, l'ivresse vient à plein courant, ils y boivent à même, elle les emplit, le vin entre dans leur sang et le fait battre à pleine veine. Ils en sont immobiles, ils se regardent avec des yeux ouverts et ne se voient pas. Mathurin veut se retourner et soupire, les draps ployés sous lui lui entrent dans la chair, il a les jambes lourdes et les reins fatigués – il se meurt, il boit encore – il ne perd pas un instant, pas une minute. Entré dans le cynisme il ymarche de

toute sa force il s'y plonge – et il ymeurt dans le dernier spasme de son orgie (deux mots ill.) sublime.

Sa tête est penchée de côté – son corps alangui – il remue les lèvres machinalement et vivement sans articuler aucune parole. S'il avait les yeux fermés on le croirait mort. Il ne distingue rien, on entend le râle de sa poitrine et il se met (à) frapper dessus avec les deux poings – et prend encore un carafon et veut le boire.

Le prêtre entre, il le lui jette à la tête, salit le surplis blanc, renverse le calice, effraie l'enfant de choeur, en prend un autre et se le verse dans la bouche en poussant un hurlement de bête fauve, il tord son corps comme un serpent, il se remue, il crie, il mord ses draps, ses ongles s'accrochent sur le bois de son lit, puis tout s'apaise, il s'étend encore, parle bas à l'oreille de ses disciples et il meurt doucement heureux après leur avoir fait connaître ses suprêmes volontés et ses caprices de par delà le tombeau.

Ils obéirent. Dès le lendemain soir ils le prennent à eux. Ils le retirent de son lit, le roulent dans ses draps rouges, le prennent à eux deux, à Jacques la tête, à André les deux pieds et ils s'en vont.

Ils descendent l'escalier, traversent la cour, la masure plantée de pommiers et les voilà sur la grande route portant leur ami à un cimetière désigné. C'était un dimanche soir, un jour de fête, une belle soirée, tout le monde était sorti, les femmes en rubans roses et bleus, les hommes en pantalon blanc, il fallut se garer aux approches de la ville des charrettes qui allaient, des voitures, des chevaux, de la foule, de la cohue de canailles et d'honnêtes gens qui formaient le convoi de Mathurin – car aucun roi n'eut

jamais tant de monde à ses funérailles. On se pressait sur les pieds, on se coudoyait et on jurait, on voulait voir, voir à toutes forces… bien peu savaient quoi. – Les uns par curiosité, d'autres poussés par leurs voisins – les uns étaient scandalisés, rouges de colère, furieux, il y en avait aussi qui riaient.

Un moment – et on ne sut pourquoi, la foule s'arrêta. – Comme vous la voyez dans les processions lorsque le prêtre stationne à un reposoir. Ils venaient d'entrer dans un cabaret. Est-ce que le mort par hasard venait de ressusciter et qu'on lui faisait prendre un verre d'eau sucrée ? Les philosophes buvaient un petit verre, et un troisième fut répandu sur la tête de Mathurin. Il sembla alors ouvrir les yeux, – non il était mort. Ce fut pis une fois entré dans le faubourg. À tous les bouchons, cabarets, cafés, ils entrent. La foule s'ameute. Les voitures ne peuvent plus circuler, on marche sur les pieds des chiens qui mordent et sur les cors des citoyens qui font la moue. On se porte, on se soulève vous dis-je, on court de cabaret en cabaret, on fait place à Mathurin porté par ses deux disciples, on l'admire, pourquoi pas ? On les voit ouvrir ses lèvres et passer du liquide dans sa bouche. Sa mâchoire se referme, les dents tombent les unes sur les autres et claquent à vide, le gosier avale et ils continuent.

Avait-il été écrasé ? s'était-il suicidé ? était-ce un martyr du gouvernement ? la victime d'un assassinat ? s'était-il noyé ? asphyxié ? était-il mort d'amour ou d'indigestion ? Un homme tendre ouvrit de suite une souscription, et garda l'argent. Un mora(liste) fit une dissertation sur les funérailles et prouva qu'on devait s'enterrer puisque les taupes elles-mêmes s'enterraient. Il parla au nom de la morale outragée, on l'avait d'abord écouté car son discours commençait par des injures, on lui tourna bientôt le

dos, un seul homme le regardait attentivement, c'était un sourd. Même un républicain proposa d'ameuter le peuple contre le roi, parce que le pain était trop cher et que cet homme venait de mourir de faim, il le proposa si bas que personne ne l'entendit.

Dans la ville ce fut pis et la cohue fut telle qu'ils entrèrent dans un café pour se dérober à l'enthousiasme populaire. Grand fut l'étonnement des amateurs de voir arriver un mort au milieu d'eux. On le coucha sur une table de marbre, avec des dominos. Jacques et André s'assirent à une autre et remplirent les intentions du bon docteur. On se presse autour d'eux et on les interroge : d'où viennent-ils ? qu'est-ce donc ? pourquoi ? point de réponse.

Alors c'est un pari – Ce sont des prêtres indiens et c'est comme cela qu'ils enterrent leurs gens. – Vous vous trompez ce sont des Turcs. Mais ils boivent du vin. – Quel est donc ce rite-là ? dit un historien.

— Mais c'est abominable, c'est horrible, cria-t-on, hurla-t-on, quelle profanation, quelle horreur, dit un athée. – Un valet de bourreau trouva que c'était dégoûtant et un voleur soutint que c'était immoral.

Le jeu de billard fut interrompu et la politique de café en fut interrompue. Un cordonnier interrompit sa dissertation sur l'éducation et un poète élégiaque abîmé de vin blanc et plein d'huîtres osa hasarder le mot ignoble.

Ce fut un brouhaha – un oh d'indignation, beaucoup furent furieux car les garçons tardaient à apporter leurs plateaux, les hommes de lettres qui lisaient leurs oeuvres dans les revues levèrent la tête et jurèrent sans même parler français. Et les jour-

nalistes, quelle colère, quelle sainte indignation que celle de ces paillasses littéraires. Vingt journaux s'en emparèrent et chacun fit là-dessus quinze articles à 8 colonnes avec des suppléments. On en placarda sur les murs, ils les applaudissaient, ils les critiquaient, faisaient la critique de leur critique et des louanges de leur louange. On en revint à l'Évangile, à la morale et à la religion, sans voir lu le premier, pratiqué la seconde ni cru à la dernière. Ce fut pour eux une bonne fortune car ils avaient eu le courage de dire à douze des sottises à deux et un d'eux même alla jusqu'à donner un soufflet à un mort. Quel dithyrambe sur la littérature, sur la corruption des romans, la décadence du goût, l'immoralité des pauvres poètes qui ont du succès. Quel bonheur pour tout le monde qu'une aventure pareille, puisqu'on en tira tant de belles choses, et de plus un vaudeville et un mélodrame, un conte moral et un roman fantastique.

Cependant ils étaient sortis et avaient bientôt traversé la ville au milieu de la foule scandalisée et réjouie. À la nuit venue, ils étaient hors barrière. Ils s'endormirent tous les trois au pied d'un mulon de foin dans la campagne.

Les nuits sont courtes en été. Le jour vint et ses premières blancheurs saillirent à l'horizon de place en place. La lune devint toute pâle et disparut dans le brouillard gris. Cette fraîcheur du matin pleine de rosée et du parfum des foins les réveilla. Ils se remirent en route, car ils avaient bien encore une bonne lieue à faire le long de la rivière, dans les herbes par un sentier serpentant comme l'eau. À gauche il y avait le bois, dont les feuilles toutes mouillées brillaient sous les rayons du soleil qui passaient entre les pieds des arbres, sur la mousse, dans les bouleaux. Le tremble agitait son feuillage d'argent, les peupliers remuaient

lentement leur tête droite. Les oiseaux gazouillaient déjà, chantaient, laissaient s'envoler leurs notes perlées. Le fleuve (coulait) de l'autre côté au pied des masures de chaume, le long des murailles, et on voyait les arbres laisser tomber les massifs de leurs feuilles et leurs fruits mûrs de celui-ci.

C'était la prairie et le bois. On entendait un vague bruit de chariot dans les chemins creux, et celui que les pas faisaient faire aux herbes foulées.

Et çà et là comme des corbeilles de verdure, des îles jetées dans le courant, leurs bords tapissés de vignobles descendaient jusqu'au rivage que les flots verts venaient baiser avec cette lenteur harmonieuse des ondes qui coulent !

Ah c'est bien là que Mathurin voulut dormir entre la forêt et le courant, dans la prairie. Ils l'y portèrent et lui creusèrent là son lit sous l'herbe non loin de la treille qui jaunissait au soleil et de l'onde qui murmurait sur le sable caillouteux de la rive.

Des pêcheurs s'en allaient avec leurs filets et penchés sur leurs rames ils tiraient la barque qui glissait vite. Ils chantaient et leur voix allait portée le long de l'eau et l'écho en frappait les coteaux boisés. Eux aussi quand tout fut prêt ils se mirent à chanter un hymne aux sons harmonieux et lents qui s'en alla comme le chant des pêcheurs, comme le courant de la rivière se perdre à l'horizon, un hymne au vin, à la nature, au bonheur, à la mort. Le vent emportait leurs paroles, les feuilles venaient tomber sur le cadavre de Mathurin, ou sur les cheveux de ses amis.

La fosse ne fut pas creuse et le gazon le recouvrit sans pierre ciselée, sans marbre doré. Quelques planches d'une barrique cas-

sée qui se trouvaient là par hasard furent mises sur son corps afin que les pas ne l'écrasent pas. –

Et alors ils tirèrent chacun deux bouteilles, en burent deux et cassèrent les deux autres, le vin tomba en bouillons rouges sur la terre, la terre le but vite et alla porter jusqu'à Mathurin le souvenir des dernières saveurs de son existence et réchauffer sa tête couchée sur la terre !

On ne vit plus que les restes de deux bouteilles – ruines comme les autres ! elles rappelaient des joies et montraient un vide !

Gve Flaubert

Vendredi 30 août 1839.

q

Quatrième partie Novembre

Novembre

Fragments de style quelconque

« Pour… niaiser et fantastiquer. »

Montaigne.

J'aime l'automne, cette triste saison va bien aux souvenirs. Quand les arbres n'ont plus de feuilles, quand le ciel conserve encore au crépuscule la teinte rousse qui dore l'herbe fanée, il est

doux de regarder s'éteindre tout ce qui naguère encore brûlait en vous.

Je viens de rentrer de ma promenade dans les prairies vides, au bord des fossés froids où les saules se mirent ; le vent faisait siffler leurs branches dépouillées, quelquefois il se taisait, et puis recommençait tout à coup ; alors les petites feuilles qui restent attachées aux broussailles tremblaient de nouveau, l'herbe frissonnait en se penchant sur terre, tout semblait devenir plus pâle et plus glacé ; à l'horizon le disque du soleil se perdait dans la couleur blanche du ciel, et le pénétrait alentour d'un peu de vie expirante. J'avais froid et presque peur.

Je me suis mis à l'abri derrière un monticule de gazon, le vent avait cessé. Je ne sais pourquoi, comme j'étais là, assis par terre, ne pensant à rien et regardant au loin la fumée qui sortait des chaumes, ma vie entière s'est placée devant moi comme un fantôme, et l'amer parfum des jours qui ne sont plus m'est revenu avec l'odeur de l'herbe séchée et des bois morts ; mes pauvres années ont repassé devant moi, comme emportées par l'hiver dans une tourmente lamentable ; quelque chose de terrible les roulait dans mon souvenir, avec plus de furie que la brise ne faisait courir les feuilles dans les sentiers paisibles ; une ironie étrange les frôlait et les retournait pour mon spectacle, et puis toutes s'envolaient ensemble et se perdaient dans un ciel morne.

Elle est triste, la saison où nous sommes : on dirait que la vie va s'en aller avec le soleil, le frisson vous court dans le coeur comme sur la peau, tous les bruits s'éteignent, les horizons pâlissent, tout va dormir ou mourir. Je voyais tantôt les vaches rentrer, elles beuglaient en se tournant vers le couchant, le petit garçon qui les chassait devant lui avec une ronce grelottait sous ses

habits de toile, elles glissaient sur la boue en descendant la côte, et écrasaient quelques pommes restées dans l'herbe. Le soleil jetait un dernier adieu derrière les collines confondues, les lumières des maisons s'allumaient dans la vallée, et la lune, l'astre de la rosée, l'astre des pleurs, commençait à se découvrir d'entre les nuages et à montrer sa pâle figure.

J'ai savouré longuement ma vie perdue ; je me suis dit avec joie que ma jeunesse était passée, car c'est une joie de sentir le froid vous venir au coeur, et de pouvoir dire, le tâtant de la main comme un foyer qui fume encore : il ne brûle plus. J'ai repassé lentement dans toutes les choses de ma vie, idées, passions, jours d'emportements, jours de deuil, battements d'espoir, déchirements d'angoisse. J'ai tout revu, comme un homme qui visite les catacombes et qui regarde lentement, des deux côtés, des morts rangés après des morts. À compter les années cependant, il n'y a pas longtemps que je suis né, mais j'ai à moi des souvenirs nombreux dont je me sens accablé, comme le sont les vieillards de tous les jours qu'ils ont vécus ; il me semble quelquefois que j'ai duré pendant des siècles et que mon être renferme les débris de mille existences passées. Pourquoi cela ? Ai-je aimé ? ai-je haï ? ai-je cherché quelque chose ? j'en doute encore ; j'ai vécu en dehors de tout mouvement, de toute action, sans me remuer, ni pour la gloire, ni pour le plaisir, ni pour la science, ni pour l'argent.

De tout ce qui va suivre personne n'a rien su, et ceux qui me voyaient chaque jour, pas plus que les autres ; ils étaient, par rapport à moi, comme le lit sur lequel je dors et qui ne sait rien de mes songes. Et d'ailleurs, le coeur de l'homme n'est-il pas une énorme solitude où nul ne pénètre ? les passions qui y viennent

sont comme les voyageurs dans le désert du Sahara, elles y meurent étouffées, et leurs cris ne sont point entendus au-delà.

Dès le collège j'étais triste, je m'y ennuyais, je m'y cuisais de désirs, j'avais d'ardentes aspirations vers une existence insensée et agitée, je rêvais les passions, j'aurais voulu toutes les avoir. Derrière la vingtième année, il y avait pour moi tout un monde de lumières, de parfums ; la vie m'apparaissait de loin avec des splendeurs et des bruits triomphaux ; c'étaient, comme dans les contes de fées, des galeries les unes après les autres, où les diamants ruissellent sous le feu des lustres d'or ; un nom magique fait rouler sur leurs gonds les portes enchantées, et, à mesure qu'on avance, l'oeil plonge dans des perspectives magnifiques dont l'éblouissement fait sourire et fermer les yeux.

Vaguement je convoitais quelque chose de splendide que je n'aurais su formuler par aucun mot, ni préciser dans ma pensée sous aucune forme, mais dont j'avais néanmoins le désir positif, incessant. J'ai toujours aimé les choses brillantes. Enfant, je me poussais dans la foule, à la portière des charlatans, pour voir les galons rouges de leurs domestiques et les rubans de la bride de leurs chevaux ; je restais longtemps devant la tente des bateleurs, à regarder leurs pantalons bouffants et leurs collerettes brodées. Oh ! comme j'aimais surtout la danseuse de corde, avec ses longs pendants d'oreilles qui allaient et venaient autour de sa tête, son gros collier de pierres qui battait sur sa poitrine ! avec quelle avidité inquiète je la contemplais, quand elle s'élançait jusqu'à la hauteur des lampes suspendues entre les arbres, et que sa robe, bordée de paillettes d'or, claquait en sautant et se bouffait dans l'air ! ce sont là les premières femmes que j'ai aimées. Mon esprit se tourmentait en songeant à ces cuisses de formes étranges, si

bien serrées dans des pantalons roses, à ces bras souples, entourés d'anneaux qu'elles faisaient craquer sur leur dos en se renversant en arrière, quand elles touchaient jusqu'à terre avec les plumes de leur turban. La femme, que je tâchais déjà de deviner (il n'est pas d'âge où l'on n'y songe : enfant, nous palpons avec une sensualité naïve la gorge des grandes filles qui nous embrassent et qui nous tiennent dans leurs bras ; à dix ans, on rêve l'amour ; à quinze, il vous arrive ; à soixante, on le garde encore, et si les morts songent à quelque chose dans leur tombeau, c'est à gagner sous terre la tombe qui est proche, pour soulever le suaire de la trépassée et se mêler à son sommeil) ; la femme était donc pour moi un mystère attrayant, qui troublait ma pauvre tête d'enfant. À ce que j'éprouvais, lorsqu'une de celles-ci venait à fixer ses yeux sur moi, je sentais déjà qu'il y avait quelque chose de fatal dans ce regard émouvant, qui fait fondre les volontés humaines, et j'en étais à la fois charmé et épouvanté.

À quoi rêvais-je durant les longues soirées d'études, quand je restais, le coude appuyé sur mon pupitre, à regarder la mèche du quinquet s'allonger dans la flamme et chaque goutte d'huile tomber dans le godet, pendant que mes camarades faisaient crier leurs plumes sur le papier et qu'on entendait, de temps à autre, le bruit d'un livre qu'on feuilletait ou qu'on refermait ? Je me dépêchais bien vite de faire mes devoirs, pour pouvoir me livrer à l'aise à ces pensées chéries. En effet, je me le promettais d'avance avec tout l'attrait d'un plaisir réel, je commençais par me forcer à y songer, comme un poète qui veut créer quelque chose et provoquer l'inspiration ; j'entrais le plus avant possible dans ma pensée, je la retournais sous toutes ses faces, j'allais jusqu'au fond, je revenais et je recommençais ; bientôt c'était une course effrénée de l'imagination, un élan prodigieux hors du réel, je me faisais

des aventures, je m'arrangeais des histoires, je me bâtissais des palais, je m'y logeais comme un empereur, je creusais toutes les mines de diamant et je me les jetais à seaux sur le chemin que je devais parcourir.

Et quand le soir était venu, que nous étions tous couchés dans nos lits blancs, avec nos rideaux blancs, et que le maître d'étude seul se promenait de long en large dans le dortoir, comme je me renfermais encore bien plus en moi-même, cachant avec délices dans mon sein cet oiseau qui battait des ailes et dont je sentais la chaleur ! J'étais toujours longtemps à m'endormir, j'écoutais les heures sonner, plus elles étaient longues plus j'étais heureux ; il me semblait qu'elles me poussaient dans le monde en chantant, et saluaient chaque moment de ma vie en me disant : Aux autres ! aux autres ! à venir ! adieu ! adieu ! Et quand la dernière vibration s'était éteinte, quand mon oreille ne bourdonnait plus à l'entendre, je me disais : « À demain, la même heure sonnera, mais demain ce sera un jour de moins, un jour de plus vers là-bas, vers ce but qui brille, vers mon avenir, vers ce soleil dont les rayons m'inondent et que je toucherai alors des mains », et je me disais que c'était bien long à venir, et je m'endormais presque en pleurant.

Certains mots me bouleversaient, celui de femme,de maîtres-sesurtout ; je cherchais l'explication du premier dans les livres, dans les gravures, dans les tableaux, dont j'aurais voulu pouvoir arracher les draperies pour y découvrir quelque chose. Le jour enfin que je devinai tout, cela m'étourdit d'abord avec délices, comme une harmonie suprême, mais bientôt je devins calme et vécus dès lors avec plus de joie, je sentis un mouvement d'orgueil à me dire que j'étais un homme, un être organisé pour avoir un

jour une femme à moi ; le mot de la vie m'était connu, c'était presque y entrer et déjà en goûter quelque chose, mon désir n'alla pas plus loin, et je demeurai satisfait de savoir ce que je savais. Quant à une maîtresse,c'était pour moi un être satanique, dont la magie du nom seul me jetait en de longues extases : c'était pour leurs maîtresses que les rois ruinaient et gagnaient des provinces ; pour elles on tissait les tapis de l'Inde, on tournait l'or, on ciselait le marbre, on remuait le monde ; une maîtresse a des esclaves, avec des éventails de plumes pour chasser les moucherons, quand elle dort sur des sofas de satin ; des éléphants chargés de présents attendent qu'elle s'éveille, des palanquins le portent mollement au bord des fontaines, elle siège sur des trônes, dans une atmosphère rayonnante et embaumée, bien loin de la foule, dont elle est l'exécration et l'idole.

Ce mystère de la femme en dehors du mariage, et plus femme encore à cause de cela même, m'irritait et me tentait du double appât de l'amour et de la richesse. Je n'aimais rien tant que le théâtre, j'en aimais jusqu'au bourdonnement des entr'actes, jusqu'aux couloirs, que je parcourais le coeur ému pour trouver une place. Quand la représentation était déjà commencée, je montais l'escalier en courant, j'entendais le bruit des instruments, des voix, des bravos, et quand j'entrais, que je m'asseyais, tout l'air était embaumé d'une chaude odeur de femme bien habillée, quelque chose qui sentait le bouquet de violettes, les gants blancs, le mouchoir brodé ; les galeries couvertes de monde, comme autant de couronnes de fleurs et de diamants, semblaient se tenir suspendues à entendre chanter ; l'actrice seule était sur le devant de la scène, et sa poitrine, d'où sortaient des notes précipitées, se baissait et montait en palpitant, le rythme poussait sa voix au galop et l'emportait dans un tourbillon mélodieux, les

roulades faisaient onduler son cou gonflé, comme celui d'un cygne, sous le poids de baisers aériens ; elle tendait les bras, criait, pleurait, lançait des éclairs, appelait quelque chose avec un inconcevable amour, et, quand elle reprenait le motif, il me semblait qu'elle arrachait mon coeur avec le son de sa voix pour le mêler à elle dans une vibration amoureuse.

On l'applaudissait, on lui jetait des fleurs, et, dans mon transport, je savourais sur sa tête les adorations de la foule, l'amour de tous ces hommes et le désir de chacun d'eux. C'est de celle-là que j'aurais voulu être aimé, aimé d'un amour dévorant et qui fait peur, un amour de princesse ou d'actrice, qui nous remplit d'orgueil et vous fait de suite l'égal des riches et des puissants ! Qu'elle est belle la femme que tous applaudissent et que tous envient, celle qui donne à la foule, pour les rêves de chaque nuit, la fièvre du désir, celle qui n'apparaît jamais qu'aux flambeaux, brillante et chantante, et marchant dans l'idéal d'un poète comme dans une vie faite pour elle ! elle doit avoir pour celui qu'elle aime un autre amour, bien plus beau encore que celui qu'elle verse à flots sur tous les coeurs béants qui s'en abreuvent, des chants bien plus doux, des notes bien plus basses, plus amoureuses, plus tremblantes ! Si j'avais pu être près de ces lèvres d'où elles sortaient si pures, toucher à ces cheveux luisants qui brillaient sous des perles ! Mais la rampe du théâtre me semblait la barrière de l'illusion ; au-delà il y avait pour moi l'univers de l'amour et de la poésie, les passions y étaient plus belles et plus sonores, les forêts et les palais s'y dissipaient comme de la fumée, les sylphides descendaient des cieux, tout chantait, tout aimait.

C'est à tout cela que je songeais seul, le soir, quand le vent sifflait dans les corridors, ou dans les récréations, pendant qu'on

jouait aux barres ou à la balle, et que je me promenais le long du mur, marchant sur les feuilles tombées des tilleuls pour m'amuser à entendre le bruit de mes pieds qui les soulevaient et les poussaient.

Je fus bientôt pris du désir d'aimer, je souhaitai l'amour avec une convoitise infinie, j'en rêvais les tourments, je m'attendais à chaque instant à un déchirement qui m'eût comblé de joie. Plusieurs fois je crus y être, je prenais dans ma pensée la première femme venue qui m'avait semblé belle, et je me disais : « C'est celle-là que j'aime », mais le souvenir que j'aurais voulu en garder s'appâlissait et s'effaçait au lieu de grandir ; je sentais, d'ailleurs, que je me forçais à aimer, que je jouais, vis-à-vis de mon coeur, une comédie qui ne le dupait point, et cette chute me donnait une longue tristesse ; je regrettais presque des amours que je n'avais pas eues, et puis j'en rêvais d'autres dont j'aurais voulu pouvoir me combler l'âme.

C'était surtout le lendemain de bal ou de comédie, à la rentrée d'une vacance de deux ou trois jours, que je rêvais une passion. Je me représentais celle que j'avais choisie, telle que je l'avais vue, en robe blanche, enlevée dans une valse aux bras d'un cavalier qui la soutient et qui lui sourit, ou appuyée sur la rampe de velours d'une loge et montrant tranquillement un profil royal ; le bruit des contredanses, l'éclat des lumières résonnait et m'éblouissait quelque temps encore, puis tout finissait par se fondre dans la monotonie d'une rêverie douloureuse. J'ai eu ainsi mille petits amours, qui ont duré huit jours ou un mois et que j'ai souhaité prolonger des siècles ; je ne sais en quoi je les faisais consister, ni quel était le but où ces vagues désirs convergeaient ; c'était, je crois, le besoin d'un sentiment nouveau et comme une

aspiration vers quelque chose d'élevé dont je ne voyais pas le faîte.

La puberté du coeur précède celle du corps ; or j'avais plus besoin d'aimer que de jouir, plus envie de l'amour que de la volupté. Je n'ai même plus maintenant l'idée de cet amour de la première adolescence, où les sens ne sont rien et que l'infini seul remplit ; placé entre l'enfance et la jeunesse, il en est la transition et passe si vite qu'on l'oublie.

J'avais tant lu chez les poètes le mot amour, et si souvent je me le redisais pour me charmer de sa douceur, qu'à chaque étoile qui brillait dans un ciel bleu par une nuit douce, qu'à chaque murmure du flot sur la rive, qu'à chaque rayon de soleil dans les gouttes de la rosée, je me disais : « J'aime ! oh ! j'aime ! » et j'en étais heureux, j'en étais fier, déjà prêt aux dévouements les plus beaux, et surtout quand une femme m'effleurait en passant ou me regardait en face, j'aurais voulu l'aimer mille fois plus, pâtir encore davantage, et que mon petit battement de coeur pût me casser la poitrine.

Il y a un âge, vous le rappelez-vous, lecteur, où l'on sourit vaguement, comme s'il y avait des baisers dans l'air ; on a le coeur tout gonflé d'une brise odorante, le sang bat chaudement dans les veines, il y pétille, comme le vin bouillonnant dans la coupe de cristal. Vous vous réveillez plus heureux et plus riche que la veille, plus palpitant, plus ému ; de doux fluides montent et descendent en vous et vous parcourent divinement de leur chaleur enivrante, les arbres tordent leur tête sous le vent en de molles courbures, les feuilles frémissent les unes sur les autres, comme si elles se parlaient, les nuages glissent et ouvrent le ciel, où la lune sourit et se mire d'en haut sur la rivière. Quand vous mar-

chez le soir, respirant l'odeur des foins coupés, écoutant le coucou dans les bois, regardant les étoiles qui filent, votre coeur, n'est-ce pas, votre coeur est plus pur, plus pénétré d'air, de lumière et d'azur que l'horizon paisible, où la terre touche le ciel dans un calme baiser. Oh ! comme les cheveux des femmes embaument ! comme la peau de leurs mains est douce, comme leurs regards nous pénètrent !

Mais déjà ce n'étaient plus les premiers éblouissements de l'enfance, souvenirs agitants des rêves de la nuit passée ; j'entrais, au contraire, dans une vie réelle où j'avais ma place, dans une harmonie immense où mon coeur chantait un hymne et vibrait magnifiquement ; je goûtais avec joie cet épanouissement charmant, et mes sens s'éveillant ajoutaient à mon orgueil. Comme le premier homme créé, je me réveillais enfin d'un long sommeil, et je voyais près de moi un être semblable à moi, mais muni des différences qui plaçaient entre nous deux une attraction vertigineuse, et en même temps je sentais pour cette forme nouvelle un sentiment nouveau dont ma tête était fière, tandis que le soleil brillait plus pur, que les fleurs embaumaient mieux que jamais, que l'ombre était plus douce et plus aimante.

Simultanément à cela, je sentais chaque jour le développement de mon intelligence, elle vivait avec mon coeur d'une vie commune. Je ne sais pas si mes idées étaient des sentiments, car elles avaient toute la chaleur des passions, la joie intime que j'avais dans le profond de mon être débordait sur le monde et l'embaumait pour moi du surplus de mon bonheur, j'allais toucher à la connaissance des voluptés suprêmes, et, comme un homme à la porte de sa maîtresse, je restais longtemps à me faire languir exprès, pour savourer un espoir certain et me dire : tout à

l'heure je vais la tenir dans mes bras, elle sera à moi, bien à moi, ce n'est pas un rêve !

Étrange contradiction ! je fuyais la société des femmes, et j'éprouvais devant elles un plaisir délicieux ; je prétendais ne point les aimer, tandis que je vivais dans toutes et que j'aurais voulu pénétrer l'essence de chacune pour me mêler à sa beauté. Leurs lèvres déjà m'invitaient à d'autres baisers que ceux des mères, par la pensée je m'enveloppais de leurs cheveux, et je me plaçais entre leurs seins pour m'y écraser sous un étouffement divin ; j'aurais voulu être le collier qui baisait leur cou, l'agrafe qui mordait leur épaule, le vêtement qui les couvrait de tout le reste du corps. Au-delà du vêtement je ne voyais plus rien, sous lui était un infini d'amour, je m'y perdais à y penser.

Ces passions que j'aurais voulu avoir, je les étudiais dans les livres. La vie humaine roulait, pour moi, sur deux ou trois idées, sur deux ou trois mots, autour desquels tout le reste tournait comme des satellites autour de leur astre. J'avais ainsi peuplé mon infini d'une quantité de soleils d'or, les contes d'amour se plaçaient dans ma tête à côté des belles révolutions, les belles passions face à face des grands crimes ; je songeais à la fois aux nuits étoilées des pays chauds et à l'embrasement des villes incendiées, aux lianes des forêts vierges et à la pompe des monarchies perdues, aux tombeaux et aux berceaux ; murmure du flot dans les joncs, roucoulement des tourterelles sur les colombiers, bois de myrte et senteur d'aloès, cliquetis des épées contre les cuirasses, chevaux qui piaffent, or qui reluit, étincellements de la vie, agonies des désespérés, je contemplais tout du même regard béant, comme une fourmilière qui se fût agitée à mes pieds. Mais, par-dessus cette vie si mouvante à la surface, si résonnante de

tant de cris différents, surgissait une immense amertume qui en était la synthèse et l'ironie.

Le soir, dans l'hiver, je m'arrêtais devant les maisons éclairées où l'on dansait, et je regardais des ombres passer derrière les rideaux rouges, j'entendais des bruits chargés de luxe, des verres qui claquaient sur des plateaux, de l'argenterie qui tintait dans des plats, et je me disais qu'il ne dépendait que de moi de prendre part à cette fête où l'on se ruait, à ce banquet où tous mangeaient ; un orgueil sauvage m'en écartait, car je trouvais que ma solitude me faisait beau, et que mon coeur était plus large à le tenir éloigné de tout ce qui faisait la joie des hommes. Alors je continuais ma route à travers les rues désertes, où les réverbères se balançaient tristement en faisant crier leurs poulies.

Je rêvais la douleur des poètes, je pleurais avec eux leurs larmes les plus belles, je les sentais jusqu'au fond du coeur, j'en étais pénétré, navré, il me semblait parfois que l'enthousiasme qu'ils me donnaient me faisait leur égal et me montait jusqu'à eux ; des pages, où d'autres restaient froids, me transportaient, me donnaient une fureur de pythonisse, je m'en ravageais l'esprit à plaisir, je me les récitais au bord de la mer, ou bien j'allais, la tête baissée, marchant dans l'herbe, me les disant de la voix la plus amoureuse et la plus tendre.

Malheur à qui n'a pas désiré des colères de tragédie, à qui ne sait pas par coeur des strophes amoureuses pour se les répéter au clair de lune ! il est beau de vivre ainsi dans la beauté éternelle, de se draper avec les rois, d'avoir les passions à leur expression la plus haute, d'aimer les amours que le génie a rendus immortels.

Dès lors je ne vécus plus que dans un idéal sans bornes, où, libre et volant à l'aise, j'allais comme une abeille cueillir sur toutes choses de quoi me nourrir et vivre ; je tâchais de découvrir, dans les bruits des forêts et des flots, des mots que les autres hommes n'entendaient point, et j'ouvrais l'oreille pour écouter la révélation de leur harmonie ; je composais avec les nuages et le soleil des tableaux énormes, que nul langage n'eût pu rendre, et, dans les actions humaines également, j'y percevais tout à coup des rapports et des antithèses dont la précision lumineuse m'éblouissait moi-même. Quelquefois l'art et la poésie semblaient ouvrir leurs horizons infinis et s'illuminer l'un l'autre de leur propre éclat, je bâtissais des palais de cuivre rouge, je montais éternellement dans un ciel radieux, sur un escalier de nuages plus mous que des édredons.

L'aigle est un oiseau fier, qui perche sur les hautes cimes ; sous lui il voit les nuages qui roulent dans les vallées, emportant avec eux les hirondelles ; il voit la pluie tomber sur les sapins, les pierres de marbre rouler dans le gave, le pâtre qui siffle ses chèvres, les chamois qui sautent les précipices. En vain la pluie ruisselle, l'orage casse les arbres, les torrents roulent avec des sanglots, la cascade fume et bondit, le tonnerre éclate et brise la cime des monts, paisible il vole au-dessus et bat des ailes ; le bruit de la montagne l'amuse, il pousse des cris de joie, lutte avec les nuées qui courent vite, et monte encore plus haut dans son ciel immense.

Moi aussi, je me suis amusé du bruit des tempêtes et du bourdonnement vague des hommes qui montait jusqu'à moi ; j'ai vécu dans une aire élevée, où mon coeur se gonflait d'air pur, où je

poussais des cris de triomphe pour me désennuyer de ma solitude.

Il me vint bien vite un invincible dégoût pour les choses d'ici-bas. Un matin, je me sentis vieux et plein d'expérience sur mille choses inéprouvées, j'avais de l'indifférence pour les plus tentantes et du dédain pour les plus belles ; tout ce qui faisait l'envie des autres me faisait pitié, je ne voyais rien qui valût même la peine d'un désir, peut-être ma vanité faisait-elle que j'étais au-dessus de la vanité commune et mon désintéressement n'était-il que l'excès d'une cupidité sans bornes. J'étais comme ces édifices neufs, sur lesquels la mousse se met déjà à pousser avant qu'ils ne soient achevés d'être bâtis ; les joies turbulentes de mes camarades m'ennuyaient, et je haussais les épaules à leurs niaiseries sentimentales : les uns gardaient tout un an un vieux gant blanc, ou un camélia fané, pour le couvrir de baisers et de soupirs ; d'autres écrivaient à des modistes, donnaient rendez-vous à des cuisinières ; les premiers me semblaient sots, les seconds grotesques. Et puis la bonne et la mauvaise société m'ennuyaient également, j'étais cynique avec les dévots et mystique avec les libertins, de sorte que tous ne m'aimaient guère.

À cette époque où j'étais vierge, je prenais plaisir à contempler les prostituées, je passais dans les rues qu'elles habitent, je hantais les lieux où elles se promènent ; quelquefois je leur parlais pour me tenter moi-même, je suivais leurs pas, je les touchais, j'entrais dans l'air qu'elles jettent autour d'elles ; et comme j'avais de l'impudence, je croyais être calme ; je me sentais le coeur vide, mais ce vide-là était un gouffre.

J'aimais à me perdre dans le tourbillon des rues ; souvent je prenais des distractions stupides, comme de regarder fixement

chaque passant pour découvrir sur sa figure un vice ou une passion saillante. Toutes ces têtes passaient vite devant moi : les unes souriaient, sifflaient en partant, les cheveux au vent ; d'autres étaient pâles, d'autres rouges, d'autres livides ; elles disparaissaient rapidement à mes côtés, elles glissaient les unes après les autres comme les enseignes lorsqu'on est en voiture. Ou bien je ne regardais seulement que les pieds qui allaient dans tous les sens, et je tâchais de rattacher chaque pied à un corps, un corps à une idée, tous ces mouvements à des buts, et je me demandais où tous ces pas allaient, et pourquoi marchaient tous ces gens. Je regardais les équipages s'enfoncer sous les péristyles sonores et le lourd marchepied se déployer avec fracas ; la foule s'engouffrait à la porte des théâtres, je regardais les lumières briller dans le brouillard et, au-dessus, le ciel tout noir sans étoiles ; au coin d'une rue, un joueur d'orgue jouait, des enfants en guenilles chantaient, un marchand de fruits poussait sa charrette, éclairée d'un falot rouge ; les cafés étaient pleins de bruit, les glaces étincelaient sous le feu des becs de gaz, les couteaux retentissaient sur les tables de marbre ; à la porte les pauvres, en grelottant, se haussaient pour voir les riches manger, je me mêlais à eux et, d'un regard pareil, je contemplais les heureux de la vie ; je jalousais leur joie banale, car il y a des jours où l'on est si triste que l'on voudrait se faire plus triste encore, on s'enfonce à plaisir dans le désespoir comme dans une route facile, on a le coeur tout gonflé de larmes et l'on s'excite à pleurer. J'ai souvent souhaité d'être misérable et de porter des haillons, d'être tourmenté de la faim, de sentir le sang couler d'une blessure, d'avoir une haine et de chercher à me venger.

Quelle est donc cette douleur inquiète, dont on est fier comme du génie et que l'on cache comme un amour ? vous ne la dites à

personne, vous la gardez pour vous seul, vous l'étreignez sur votre poitrine avec des baisers pleins de larmes. De quoi se plaindre pourtant ? et qui vous rend si sombre à l'âge où tout sourit ? n'avez-vous pas des amis tout dévoués ? une famille dont vous faites l'orgueil, des bottes vernies, un paletot ouaté, etc. ? Rhapsodies poétiques, souvenirs de mauvaises lectures, hyperboles de rhétorique, que toutes ces grandes douleurs sans nom, mais le bonheur aussi ne serait-il pas une métaphore inventée un jour d'ennui ? J'en ai longtemps douté, aujourd'hui je n'en doute plus.

Je n'ai rien aimé et j'aurais voulu tant aimer ! il me faudra mourir sans avoir rien goûté de bon. À l'heure qu'il est, même la vie humaine m'offre encore mille aspects que j'ai à peine entrevus : jamais, seulement, au bord d'une source vive et sur un cheval haletant, je n'ai entendu le son du cor au fond des bois ; jamais non plus, par une nuit douce et respirant l'odeur des roses, je n'ai senti une main frémir dans la mienne et la saisir en silence. Ah ! je suis plus vide, plus creux, plus triste qu'un tonneau défoncé dont on a tout bu, et où les araignées jettent leurs toiles dans l'ombre.

Ce n'était point la douleur de René ni l'immensité céleste de ses ennuis, plus beaux et plus argentés que les rayons de la lune ; je n'étais point chaste comme Werther ni débauché comme Don Juan ; je n'étais, pour tout, ni assez pur ni assez fort.

J'étais donc, ce que vous êtes tous, un certain homme, qui vit, qui dort, qui mange, qui boit, qui pleure, qui rit, bien renfermé en lui-même, et retrouvant en lui, partout où il se transporte, les mêmes ruines d'espérances sitôt abattues qu'élevées, la même poussière de choses broyées, les mêmes sentiers mille fois par-

courus, les mêmes profondeurs inexplorées, épouvantables et ennuyeuses. N'êtes-vous pas las comme moi de vous réveiller tous les matins et de revoir le soleil ? las de vivre de la même vie, de souffrir de la même douleur ? las de désirer et las d'être dégoûté ? las d'attendre et las d'avoir ?

À quoi bon écrire ceci ? pourquoi continuer, de la même voix dolente, le même récit funèbre ? Quand je l'ai commencé, je le savais beau, mais à mesure que j'avance, mes larmes me tombent sur le coeur et m'éteignent la voix.

Oh ! le pâle soleil d'hiver ! il est triste comme un souvenir heureux. Nous sommes entourés d'ombre, regardons notre foyer brûler ; les charbons étalés sont couverts de grandes lignes noires entrecroisées, qui semblent battre comme des veines animées d'une autre vie ; attendons la nuit venir.

Rappelons-nous nos beaux jours, les jours où nous étions gais, où nous étions plusieurs, où le soleil brillait, où les oiseaux cachés chantaient après la pluie, les jours où nous nous sommes promenés dans le jardin ; le sable des allées était mouillé, les corolles des roses étaient tombées dans les plates-bandes, l'air embaumait. Pourquoi n'avons-nous pas assez senti notre bonheur quand il nous a passé par les mains ? il eût fallu, ces jours-là, ne penser qu'à le goûter et savourer longuement chaque minute, afin qu'elle s'écoulât plus lente ; il y a même des jours qui ont passé comme d'autres, et dont je me ressouviens délicieusement. Une fois, par exemple, c'était l'hiver, il faisait très froid, nous sommes rentrés de promenade, et comme nous étions peu, on nous a laissés nous mettre autour du poêle ; nous nous sommes chauffés à l'aise, nous faisions rôtir nos morceaux de pain avec nos règles, le tuyau bourdonnait ; nous causions de mille choses :

des pièces que nous avions vues, des femmes que nous aimions, de notre sortie du collège, de ce que nous ferions quand nous serions grands, etc. Une autre fois, j'ai passé tout l'après-midi couché sur le dos, dans un champ où il y avait des petites marguerites qui sortaient de l'herbe ; elles étaient jaunes, rouges, elles disparaissaient dans la verdure du pré, c'était un tapis de nuances infinies ; le ciel pur était couvert de petits nuages blancs qui ondulaient comme des vagues rondes ; j'ai regardé le soleil à travers mes mains appuyées sur ma figure, il dorait le bord de mes doigts et rendait ma chair rose, je fermais exprès les yeux pour voir sous mes paupières de grandes taches vertes avec des franges d'or. Et un soir, je ne sais plus quand, je m'étais endormi au pied d'un mulon ; quand je me suis réveillé, il faisait nuit, les étoiles brillaient, palpitaient, les meules de foin avançaient leur ombre derrière elles, la lune avait une belle figure d'argent.

Comme tout cela est loin ! est-ce que je vivais dans ce temps-là ? était-ce bien moi ? est-ce moi maintenant ? Chaque minute de ma vie se trouve tout à coup séparée de l'autre par un abîme, entre hier et aujourd'hui il y a pour moi une éternité qui m'épouvante, chaque jour il me semble que je n'étais pas si misérable la veille et, sans pouvoir dire ce que j'avais de plus, je sens bien que je m'appauvris et que l'heure qui arrive m'emporte quelque chose, étonné seulement d'avoir encore dans le coeur place pour la souffrance ; mais le coeur de l'homme est inépuisable pour la tristesse : un ou deux bonheurs le remplissent, toutes les misères de l'humanité peuvent s'y donner rendez-vous et y vivre comme des hôtes.

Si vous m'aviez demandé ce qu'il me fallait, je n'aurais su que répondre, mes désirs n'avaient point d'objet, ma tristesse n'avait

pas de cause immédiate ; ou plutôt, il y avait tant de buts et tant de causes que je n'aurais su en dire aucun. Toutes les passions entraient en moi et ne pouvaient en sortir, s'y trouvaient à l'étroit ; elles s'enflammaient les unes les autres, comme par des miroirs concentriques : modeste, j'étais plein d'orgueil ; vivant dans la solitude, je rêvais la gloire ; retiré du monde, je brûlais d'y paraître, d'y briller ; chaste, je m'abandonnais, dans mes rêves du jour et de la nuit, aux luxures les plus effrénées, aux voluptés les plus féroces. La vie que je refoulais en moi-même se contractait au coeur et le serrait à l'étouffer.

Quelquefois, n'en pouvant plus, dévoré de passions sans bornes, plein de la lave ardente qui coulait de mon âme, aimant d'un amour furieux des choses sans nom, regrettant des rêves magnifiques, tenté par toutes les voluptés de la pensée, aspirant à moi toutes les poésies, toutes les harmonies, et écrasé sous le poids de mon coeur et de mon orgueil, je tombais anéanti dans un abîme de douleurs, le sang me fouettait la figure, mes artères m'étourdissaient, ma poitrine semblait rompre, je ne voyais plus rien, je ne sentais plus rien, j'étais ivre, j'étais fou, je m'imaginais être grand, je m'imaginais contenir une incarnation suprême, dont la révélation eût émerveillé le monde, et ses déchirements, c'était la vie même du dieu que je portais dans mes entrailles. À ce dieu magnifique j'ai immolé toutes les heures de ma jeunesse ; j'avais fait de moi-même un temple pour contenir quelque chose de divin, le temple est resté vide, l'ortie a poussé entre les pierres, les piliers s'écroulent, voilà les hiboux qui y font leurs nids. N'usant pas de l'existence, l'existence m'usait, mes rêves me fatiguaient plus que de grands travaux ; une création entière, immobile, irrévélée à elle-même, vivait sourdement sous ma vie ; j'étais un chaos dormant de mille principes féconds qui ne savaient

comment se manifester ni que faire d'eux-mêmes, ils cherchaient leurs formes et attendaient leur moule.

J'étais, dans la variété de mon être, comme une immense forêt de l'Inde, où la vie palpite dans chaque atome et apparaît, monstrueuse ou adorable, sous chaque rayon de soleil ; l'azur est rempli de parfums et de poisons, les tigres bondissent, les éléphants marchent fièrement comme des pagodes vivantes, les dieux, mystérieux et difformes, sont cachés dans le creux des cavernes parmi de grands monceaux d'or ; et au milieu, coule le large fleuve, avec des crocodiles béants qui font claquer leurs écailles dans le lotus du rivage, et ses îles de fleurs que le courant entraîne avec des troncs d'arbres et des cadavres verdis par la peste. J'aimais pourtant la vie, mais la vie expansive, radieuse, rayonnante ; je l'aimais dans le galop furieux des coursiers, dans le scintillement des étoiles, dans le mouvement des vagues qui courent vers le rivage ; je l'aimais dans le battement des belles poitrines nues, dans le tremblement des regards amoureux, dans la vibration des cordes du violon, dans le frémissement des chênes, dans le soleil couchant, qui dore les vitres et fait penser aux balcons de Babylone où les reines se tenaient accoudées et regardant l'Asie.

Et au milieu de tout je restais sans mouvement ; entre tant d'actions que je voyais, que j'excitais même, je restais inactif, aussi inerte qu'une statue entourée d'un essaim de mouches qui bourdonnent à ses oreilles et qui courent sur son marbre.

Oh ! comme j'aurais aimé si j'avais aimé, si j'avais pu concentrer sur un seul point toutes ces forces divergentes qui retombaient sur moi ! Quelquefois, à tout prix je voulais trouver une femme, je voulais l'aimer, elle contenait tout pour moi, j'attendais tout d'elle, c'était mon soleil de poésie, qui devait faire éclore

toute fleur et resplendir toute beauté ; je me promettais un amour divin, je lui donnais d'avance une auréole à m'éblouir, et la première qui venait à ma rencontre, au hasard, dans la foule, je lui vouais mon âme, et je la regardais de manière à ce qu'elle me comprît bien, à ce qu'elle pût lire dans ce seul regard tout ce que j'étais, et m'aimer. Je plaçais ma destinée dans ce hasard, mais elle passait comme les autres, comme les précédentes, comme les suivantes, et ensuite je retombais, plus délabré qu'une voile déchirée trempée par l'orage.

Après de tels accès la vie se rouvrait pour moi dans l'éternelle monotonie de ses heures qui coulent et de ses jours qui reviennent, j'attendais le soir avec impatience, je comptais combien il m'en restait encore pour atteindre à la fin du mois, je souhaitais d'être à la saison prochaine, j'y voyais sourire une existence plus douce. Quelquefois, pour secouer ce manteau de plomb qui me pesait sur les épaules, m'étourdir de sciences et d'idées, je voulais travailler, lire ; j'ouvrais un livre, et puis deux, et puis dix, et, sans avoir lu deux lignes d'un seul, je les rejetais avec dégoût et je me remettais à dormir dans le même ennui.

Que faire ici-bas ? qu'y rêver ? qu'y bâtir ? dites-le-moi donc, vous que la vie amuse, qui marchez vers un but et vous tourmentez pour quelque chose !

Je ne trouvais rien qui fût digne de moi, je ne me trouvais également propre à rien. Travailler, tout sacrifier à une idée, à une ambition, ambition misérable et triviale, avoir une place, un nom ? après ? à quoi bon ? Et puis je n'aimais pas la gloire, la plus retentissante ne m'eût point satisfait parce qu'elle n'eût jamais atteint à l'unisson de mon coeur.

Je suis né avec le désir de mourir. Rien ne me paraissait plus sot que la vie et plus honteux que d'y tenir. Élevé sans religion, comme les hommes de mon âge, je n'avais pas le bonheur sec des athées ni l'insouciance ironique des sceptiques. Par caprice sans doute, si je suis entré quelquefois dans une église, c'était pour écouter l'orgue, pour admirer les statuettes de pierre dans leurs niches ; mais quant au dogme, je n'allais pas jusqu'à lui ; je me sentais bien le fils de Voltaire.

Je voyais les autres gens vivre, mais d'une autre vie que la mienne : les uns croyaient, les autres niaient, d'autres doutaient, d'autres enfin ne s'occupaient pas du tout de tout ça et faisaient leurs affaires, c'est-à-dire vendaient dans leurs boutiques, écrivaient leurs livres ou criaient dans leur chaire ; c'était là ce qu'on appelle l'humanité, surface mouvante de méchants, de lâches, d'idiots et de laids. Et moi j'étais dans la foule, comme une algue arrachée sur l'Océan, perdue au milieu des flots sans nombre qui roulaient, qui m'entouraient et qui bruissaient.

J'aurais voulu être empereur pour la puissance absolue, pour le nombre des esclaves, pour les armées éperdues d'enthousiasme ; j'aurais voulu être femme pour la beauté, pour pouvoir m'admirer moi-même, me mettre nue, laisser retomber ma chevelure sur mes talons et me mirer dans les ruisseaux. Je me perdais à plaisir dans des songeries sans limites, je m'imaginais assister à de belles fêtes antiques, être roi des Indes et aller à la chasse sur un éléphant blanc, voir des danses ioniennes, écouter le flot grec sur les marches d'un temple, entendre les brises des nuits dans les lauriers-roses de mes jardins, fuir avec Cléopâtre sur ma galère antique. Ah ! folies que tout cela ! malheur à la glaneuse qui laisse là sa besogne et lève la tête pour voir les berlines

passer sur la grande route ! En se remettant à l'ouvrage, elle rêvera de cachemires et d'amours de princes, ne trouvera plus d'épi et rentrera sans avoir fait sa gerbe.

Il eût mieux valu faire comme tout le monde, ne prendre la vie ni trop au sérieux ni trop au grotesque, choisir un métier et l'exercer, saisir sa part du gâteau commun et le manger en disant qu'il est bon, que de suivre le triste chemin où j'ai marché tout seul ; je ne serais pas à écrire ceci ou c'eût été une autre histoire. À mesure que j'avance, elle se confond même pour moi, comme les perspectives que l'on voit de trop loin, car tout passe, même le souvenir de nos larmes les plus brûlantes, de nos rires les plus sonores ; bien vite l'oeil se sèche et la bouche reprend son pli ; je n'ai plus maintenant que la réminiscence d'un long ennui qui a duré plusieurs hivers, passés à bâiller, à désirer ne plus vivre.

C'est peut-être pour tout cela que je me suis cru poète ; aucune des misères ne m'a manqué, hélas ! comme vous voyez. Oui, il m'a semblé autrefois que j'avais du génie, je marchais le front rempli de pensées magnifiques, le style coulait sous ma plume comme le sang dans mes veines ; au moindre froissement du beau, une mélodie pure montait en moi, ainsi que ces voix aériennes, sons formés par le vent, qui sortent des montagnes ; les passions humaines auraient vibré merveilleusement si je les avais touchées, j'avais dans la tête des drames tout faits, remplis de scènes furieuses et d'angoisses non révélées ; depuis l'enfant dans son berceau jusqu'au mort dans sa bière, l'humanité résonnait en moi avec tous ses échos ; parfois des idées gigantesques me traversaient tout à coup l'esprit, comme, l'été, ces grands éclairs muets qui illuminent une ville entière, avec tous les détails de ses édifices et les carrefours de ses rues. J'en étais ébranlé,

ébloui ; mais quand je retrouvais chez d'autres les pensées et jusqu'aux formes mêmes que j'avais conçues, je tombais, sans transition, dans un découragement sans fond ; je m'étais cru leur égal et je n'étais plus que leur copiste ! Je passais alors de l'enivrement du génie au sentiment désolant de la médiocrité, avec toute la rage des rois détrônés et tous les supplices de la honte. Dans de certains jours, j'aurais juré être né pour la Muse, d'autres fois je me trouvais presque idiot ; et toujours passant ainsi de tant de grandeur à tant de bassesse, j'ai fini, comme les gens souvent riches et souvent pauvres dans leur vie, par être et par rester misérable.

Dans ce temps-là, chaque matin en m'éveillant, il me semblait qu'il allait s'accomplir, ce jour-là, quelque grand événement ; j'avais le coeur gonflé d'espérance, comme si j'eusse attendu d'un pays lointain une cargaison de bonheur ; mais, la journée avançant, je perdais tout courage ; au crépuscule surtout, je voyais bien qu'il ne viendrait rien. Enfin la nuit arrivait et je me couchais.

De lamentables harmonies s'établissaient entre la nature physique et moi. Comme mon coeur se serrait quand le vent sifflait dans les serrures, quand les réverbères jetaient leur lueur sur la neige, quand j'entendais les chiens aboyer après la lune !

Je ne voyais rien à quoi me raccrocher, ni le monde, ni la solitude, ni la poésie, ni la science, ni l'impiété, ni la religion ; j'errais entre tout cela, comme les âmes dont l'enfer ne veut pas et que le paradis repousse. Alors je me croisais les bras, me regardant comme un homme mort, je n'étais plus qu'une momie embaumée dans ma douleur ; la fatalité, qui m'avait courbé dès ma jeunesse, s'étendait pour moi sur le monde entier, je la regardais se mani-

fester dans toutes les actions des hommes aussi universellement que le soleil sur la surface de la terre, elle me devint une atroce divinité, que j'adorais comme les Indiens adorent le colosse ambulant qui leur passe sur le ventre ; je me complaisais dans mon chagrin, je ne faisais plus d'effort pour en sortir, je le savourais même, avec la joie désespérée du malade qui gratte sa plaie et se met à rire quand il a du sang aux ongles.

Il me prit contre la vie, contre les hommes, contre tout, une rage sans nom. J'avais dans le coeur des trésors de tendresse, et je devins plus féroce que les tigres ; j'aurais voulu anéantir la création et m'endormir avec elle dans l'infini du néant ; que ne me réveillais-je à la lueur des villes incendiées ! J'aurais voulu entendre le frémissement des ossements que la flamme fait pétiller, traverser des fleuves chargés de cadavres, galoper sur des peuples courbés et les écraser des quatre fers de mon cheval, être Gengiskan, Tamerlan, Néron, effrayer le monde au froncement de mes sourcils.

Autant j'avais eu d'exaltations et de rayonnements, autant je me renfermai et me roulai sur moi-même. Depuis longtemps déjà j'ai séché mon coeur, rien de nouveau n'y entre plus, il est vide comme les tombeaux où les morts se sont pourris. J'avais pris le soleil en haine, j'étais excédé du bruit des fleuves, de la vue des bois, rien ne me semblait sot comme la campagne ; tout s'assombrit et se rapetissa, je vécus dans un crépuscule perpétuel.

Quelquefois je me demandais si je ne me trompais pas ; j'alignais ma jeunesse, mon avenir, mais quelle pitoyable jeunesse, quel avenir vide !

Quand je voulais sortir du spectacle de ma misère et regarder le monde, ce que j'en pouvais voir c'étaient des hurlements, des cris, des larmes, des convulsions, la même comédie revenant perpétuellement avec les mêmes acteurs ; et il y a des gens, me disais-je, qui étudient tout cela et se remettent à la tâche tous les matins ! Il n'y avait plus qu'un grand amour qui eût pu me tirer de là, mais je regardais cela comme quelque chose qui n'est pas de ce monde, et je regrettai amèrement tout le bonheur que j'avais rêvé.

Alors la mort m'apparut belle. Je l'ai toujours aimée ; enfant, je la désirais seulement pour la connaître, pour savoir qu'est-ce qu'il y a dans le tombeau et quels songes a ce sommeil ; je me souviens avoir souvent gratté le vert-de-gris de vieux sous pour m'empoisonner, essayé d'avaler des épingles, m'être approché de la lucarne d'un grenier pour me jeter dans la rue… Quand je pense que presque tous les enfants font de même, qu'ils cherchent à se suicider dans leurs jeux, ne dois-je pas conclure que l'homme, quoi qu'il en dise, aime la mort d'un amour dévorant ? il lui donne tout ce qu'il crée, il en sort et il y retourne, il ne fait qu'y songer tant qu'il vit, il en a le germe dans le corps, le désir dans le coeur.

Il est si doux de se figurer qu'on n'est plus ! il fait si calme dans tous les cimetières ! là, tout étendu et roulé dans le linceul et les bras en croix sur la poitrine, les siècles passent sans plus vous éveiller que le vent qui passe sur l'herbe. Que de fois j'ai contemplé, dans les chapelles des cathédrales, ces longues statues de pierre couchées sur les tombeaux ! leur calme est si profond que la vie ici-bas n'offre rien de pareil ; ils ont, sur leur lèvre froide, comme un sourire monté du fond du tombeau, on dirait

qu'ils dorment, qu'ils savourent la mort. N'avoir plus besoin de pleurer, ne plus sentir de ces défaillances où il semble que tout se rompt, comme des échafaudages pourris, c'est là le bonheur au-dessus de tous les bonheurs, la joie sans lendemain, le rêve sans réveil. Et puis on va peut-être dans un monde plus beau, par delà les étoiles, où l'on vit de la vie de la lumière et des parfums ; l'on est peut-être quelque chose de l'odeur des roses et de la fraîcheur des prés ! Oh ! non, non, j'aime mieux croire que l'on est bien mort tout à fait, que rien ne sort du cercueil ; et s'il faut encore sentir quelque chose, que ce soit son propre néant, que la mort se repaisse d'elle-même et s'admire ; assez de vie juste pour sentir que l'on n'est plus.

Et je montais au haut des tours, je me penchais sur l'abîme, j'attendais le vertige venir, j'avais une inconcevable envie de m'élancer, de voler dans l'air, de me dissiper avec les vents ; je regardais la pointe des poignards, la gueule des pistolets, je les appuyais sur mon front, je m'habituais au contact de leur froid et de leur pointe ; d'autres fois, je regardais les rouliers tournant à l'angle des rues et l'énorme largeur des roues broyer la poussière sur le pavé ; je pensais que ma tête serait ainsi bien écrasée, pendant que les chevaux iraient au pas. Mais je n'aurais pas voulu être enterré, la bière m'épouvante ; j'aimerais plutôt être déposé sur un lit de feuilles sèches, au fond des bois, et que mon corps s'en allât petit à petit au bec des oiseaux et aux pluies d'orage.

Un jour, à Paris, je me suis arrêté longtemps sur le Pont-Neuf ; c'était l'hiver, la Seine charriait, de gros glaçons ronds descendaient lentement le courant et se fracassaient sous les arches, le fleuve était verdâtre ; j'ai songé à tous ceux qui étaient venus là pour en finir. Combien de gens avaient passé à la place où je me

tenais alors, courant la tête levée à leurs amours ou à leurs affaires, et qui y étaient revenus, un jour, marchant à petits pas, palpitant à l'approche de mourir ! ils se sont approchés du parapet, ils ont monté dessus, ils ont sauté. Oh ! que de misères ont fini là, que de bonheurs y ont commencé ! Quel tombeau froid et humide ! comme il s'élargit pour tous ! comme il y en a dedans ! ils sont là tous, au fond, roulant lentement avec leurs faces crispées et leurs membres bleus, chacun de ces flots glacés les emporte dans leur sommeil et les traîne doucement à la mer.

Quelquefois les vieillards me regardaient avec envie, ils me disaient que j'étais heureux d'être jeune, que c'était là le bel âge, leurs yeux caves admiraient mon front blanc, ils se rappelaient leurs amours et me les contaient ; mais je me suis souvent demandé si, dans leur temps, la vie était plus belle, et comme je ne voyais rien en moi que l'on pût envier, j'étais jaloux de leurs regrets, parce qu'ils cachaient des bonheurs que je n'avais pas eus. Et puis c'étaient des faiblesses d'homme en enfance à faire pitié ! je riais doucement et pour presque rien comme les convalescents. Quelquefois je me sentais pris de tendresse pour mon chien, et je l'embrassais avec ardeur ; ou bien j'allais dans une armoire revoir quelque vieil habit de collège, et je songeais à la journée où je l'avais étrenné, aux lieux où il avait été avec moi, et je me perdais en souvenirs sur tous mes jours vécus. Car les souvenirs sont doux, tristes ou gais, n'importe ! et les plus tristes sont encore les plus délectables pour nous, ne résument-ils pas l'infini ? l'on épuise quelquefois des siècles à songer à une certaine heure qui ne reviendra plus, qui a passé, qui est au néant pour toujours, et que l'on rachèterait par tout l'avenir.

Mais ces souvenirs-là sont des flambeaux clairsemés dans une grande salle obscure, ils brillent au milieu des ténèbres ; il n'y a que dans leur rayonnement que l'on y voit, ce qui est près d'eux resplendit, tandis que tout le reste est plus noir, plus couvert d'ombres et d'ennui.

Avant d'aller plus loin, il faut que je vous raconte ceci :

Je ne me rappelle plus bien l'année, c'était pendant une vacance, je me suis réveillé de bonne humeur et j'ai regardé par la fenêtre. Le jour venait, la lune toute blanche remontait dans le ciel ; entre les gorges des collines, des vapeurs grises et rosées fumaient doucement et se perdaient dans l'air ; les poules de la basse-cour chantaient. J'ai entendu derrière la maison, dans le chemin qui conduit aux champs, une charrette passer, dont les roues claquaient dans les ornières, les faneurs allaient à l'ouvrage ; il y avait de la rosée sur la haie, le soleil brillait dessus, on sentait l'eau et l'herbe.

Je suis sorti et je m'en suis allé à X… ; j'avais trois lieues à faire, je me suis mis en route, seul, sans bâton, sans chien. J'ai d'abord marché dans les sentiers qui serpentent entre les blés, j'ai passé sous des pommiers, au bord des haies ; je ne songeais à rien, j'écoutais le bruit de mes pas, la cadence de mes mouvements me berçait la pensée. J'étais libre, silencieux et calme, il faisait chaud ; de temps à autre je m'arrêtais, mes tempes battaient, le cri-cri chantait dans les chaumes, et je me remettais à marcher. J'ai passé dans un hameau où il n'y avait personne, les cours étaient silencieuses, c'était, je crois, un dimanche ; les vaches, assises dans l'herbe, à l'ombre des arbres, ruminaient tranquillement, remuant leurs oreilles pour chasser les moucherons. Je me souviens que j'ai marché dans un chemin où un ruis-

seau coulait sur les cailloux, des lézards verts et des insectes aux ailes d'or montaient lentement le long des rebords de la route, qui était enfoncée et toute couverte par le feuillage.

Puis je me suis trouvé sur un plateau, dans un champ fauché ; j'avais la mer devant moi, elle était toute bleue, le soleil répandait dessus une profusion de perles lumineuses, des sillons de feu s'étendaient sur les flots ; entre le ciel azuré et la mer plus foncée, l'horizon rayonnait, flamboyait ; la voûte commençait sur ma tête et s'abaissait derrière les flots, qui remontaient vers elle, faisant comme le cercle d'un infini invisible. Je me suis couché dans un sillon et j'ai regardé le ciel, perdu dans la contemplation de sa beauté.

Le champ où j'étais était un champ de blé, j'entendais les cailles, qui voltigeaient autour de moi et venaient s'abattre sur des mottes de terre ; la mer était douce, et murmurait plutôt comme un soupir que comme une voix ; le soleil lui-même semblait avoir son bruit, il inondait tout, ses rayons me brûlaient les membres, la terre me renvoyait sa chaleur, j'étais noyé dans sa lumière, je fermais les yeux et je la voyais encore. L'odeur des vagues montait jusqu'à moi, avec la senteur du varech et des plantes marines ; quelquefois elles paraissaient s'arrêter ou venaient mourir sans bruit sur le rivage festonné d'écume, comme une lèvre dont le baiser ne sonne point. Alors, dans le silence de deux vagues, pendant que l'Océan gonflé se taisait, j'écoutais le chant des cailles un instant, puis le bruit des flots recommençait, et après, celui des oiseaux.

Je suis descendu en courant au bord de la mer, à travers les terrains éboulés que je sautais d'un pied sûr, je levais la tête avec orgueil, je respirais fièrement la brise fraîche, qui séchait mes

cheveux en sueur ; l'esprit de Dieu me remplissait, je me sentais le coeur grand, j'adorais quelque chose d'un étrange mouvement, j'aurais voulu m'absorber dans la lumière du soleil et me perdre dans cette immensité d'azur, avec l'odeur qui s'élevait de la surface des flots ; et je fus pris alors d'une joie insensée, et je me mis à marcher comme si tout le bonheur des cieux m'était entré dans l'âme. Comme la falaise s'avançait en cet endroit-là, toute la côte disparut et je ne vis plus rien que la mer : les lames montaient sur le galet jusqu'à mes pieds, elles écumaient sur les rochers à fleur d'eau, les battaient en cadence, les enlaçaient comme des bras liquides et des nappes limpides, en retombant illuminées d'une couleur bleue ; le vent en soulevait les mousses autour de moi et ridait les flaques d'eau restées dans le creux des pierres, les varechs pleuraient et se berçaient, encore agités du mouvement de la vague qui les avait quittés ; de temps à autre une mouette passait avec de grands battements d'ailes, et montait jusqu'au haut de la falaise. À mesure que la mer se retirait, et que son bruit s'éloignait ainsi qu'un refrain qui expire, le rivage s'avançait vers moi, laissant à découvert sur le sable les sillons que la vague avait tracés. Et je compris alors tout le bonheur de la création et toute la joie que Dieu y a placée pour l'homme ; la nature m'apparut belle comme une harmonie complète, que l'extase seule doit entendre ; quelque chose de tendre comme un amour et de pur comme la prière s'éleva pour moi du fond de l'horizon, s'abattit de la cime des rocs déchirés, du haut des cieux ; il se forma, du bruit de l'Océan, de la lumière du jour, quelque chose d'exquis que je m'appropriai comme d'un domaine céleste, je m'y sentis vivre heureux et grand, comme l'aigle qui regarde le soleil et monte dans ses rayons.

Alors tout me sembla beau sur la terre, je n'y vis plus de disparate ni de mauvais ; j'aimai tout, jusqu'aux pierres qui me fatiguaient les pieds, jusqu'aux rochers durs où j'appuyais les mains, jusqu'à cette nature insensible que je supposais m'entendre et m'aimer, et je songeai alors combien il était doux de chanter, le soir, à genoux, des cantiques au pied d'une madone qui brille aux candélabres, et d'aimer la Vierge Marie, qui apparaît aux marins, dans un coin du ciel, tenant le doux Enfant Jésus dans ses bras.

Puis ce fut tout ; bien vite je me rappelai que je vivais, je revins à moi, je me mis en marche, sentant que la malédiction me reprenait, que je rentrais dans l'humanité ; la vie m'était revenue, comme aux membres gelés, par le sentiment de la souffrance, et de même que j'avais un inconcevable bonheur, je tombai dans un découragement sans nom, et j'allai à X…

Je revins le soir chez nous, je repassai par les mêmes chemins, je revis sur le sable la trace de mes pieds et dans l'herbe la place où je m'étais couché, il me sembla que j'avais rêvé. Il y a des jours où l'on a vécu deux existences, la seconde déjà n'est plus que le souvenir de la première, et je m'arrêtais souvent dans mon chemin devant un buisson, devant un arbre, au coin d'une route, comme si là, le matin, il s'était passé quelque événement de ma vie.

Quand j'arrivai à la maison, il faisait presque nuit, on avait fermé les portes, et les chiens se mirent à aboyer.

Les idées de volupté et d'amour qui m'avaient assailli à 15 ans vinrent me retrouver à 18. Si vous avez compris quelque chose à ce qui précède, vous devez vous rappeler qu'à cet âge-là j'étais encore vierge et n'avais point aimé : pour ce qui était de la beauté

des passions et de leurs bruits sonores, les poètes me fournissaient des thèmes à ma rêverie ; quant au plaisir des sens, à ces joies du corps que les adolescents convoitent, j'en entretenais dans mon coeur le désir incessant, par toutes les excitations volontaires de l'esprit ; de même que les amoureux envient de venir à bout de leur amour en s'y livrant sans cesse, et de s'en débarrasser à force d'y songer, il me semblait que ma pensée seule finirait par tarir ce sujet-là, d'elle-même, et par vider la tentation à force d'y boire. Mais, revenant toujours au point d'où j'étais parti, je tournais dans un cercle infranchissable, je m'y heurtais en vain la tête, désireux d'être plus au large ; la nuit, sans doute, je rêvais des plus belles choses qu'on rêve, car, le matin, j'avais le coeur plein de sourires et de serrements délicieux, le réveil me chagrinait et j'attendais avec impatience le retour du sommeil pour qu'il me donnât de nouveau ces frémissements auxquels je pensais toute la journée, qu'il n'eût tenu qu'à moi d'avoir à l'instant, et dont j'éprouvais comme une épouvante religieuse.

C'est alors que je sentis bien le démon de la chair vivre dans tous les muscles de mon corps, courir dans tout mon sang ; je pris en pitié l'époque ingénue où je tremblais sous les regards des femmes, où je me pâmais devant des tableaux ou des statues ; je voulais vivre, jouir, aimer, je sentais vaguement ma saison chaude arriver, de même qu'aux premiers jours de soleil une ardeur d'été vous est apportée par les vents tièdes, quoiqu'il n'y ait encore ni herbes, ni feuilles, ni roses. Comment faire ? qui aimer ? qui vous aimera ? quelle sera la grande dame qui voudra de vous ? la beauté surhumaine qui vous tendra les bras ? Qui dira toutes les promenades tristes que l'on fait seul au bord des ruisseaux, tous les soupirs des coeurs gonflés partis vers les étoiles, pendant les chaudes nuits où la poitrine étouffe !

Rêver l'amour, c'est tout rêver, c'est l'infini dans le bonheur, c'est le mystère dans la joie. Avec quelle ardeur le regard vous dévore, avec quelle intensité il se darde sur vos têtes, ô belles femmes triomphantes ! La grâce et la corruption respirent dans chacun de vos mouvements, les plis de vos robes ont des bruits qui nous remuent jusqu'au fond de nous, et il émane de la surface de tout votre corps quelque chose qui nous tue et nous enchante.

Il y eut dès lors pour moi un mot qui sembla beau entre les mots humains : adultère, une douceur exquise plane vaguement sur lui, une magie singulière l'embaume ; toutes les histoires qu'on raconte, tous les livres qu'on lit, tous les gestes qu'on fait le disent et le commentent éternellement pour le coeur du jeune homme, il s'en abreuve à plaisir, il y trouve une poésie suprême, mêlée de malédiction et de volupté.

C'était surtout aux approches du printemps, quand les lilas commencent à fleurir et les oiseaux à chanter sous les premières feuilles, que je me sentais le coeur pris du besoin d'aimer, de se fondre tout entier dans l'amour, de s'absorber dans quelque doux et grand sentiment, et comme de se récréer même dans la lumière et les parfums. Chaque année encore, pendant quelques heures, je me retrouve ainsi dans une virginité qui me pousse avec les bourgeons ; mais les joies ne refleurissent pas avec les roses, et il n'y a pas maintenant plus de verdure dans mon coeur que sur la grande route, où le hâle fatigue les yeux, où la poussière s'élève en tourbillons.

Cependant, prêt à vous raconter ce qui va suivre, au moment de descendre dans ce souvenir, je tremble et j'hésite ; c'est comme si j'allais revoir une maîtresse d'autrefois : le coeur oppressé, on s'arrête à chaque marche de son escalier, on craint de

la retrouver, et on a peur qu'elle soit absente. Il en est de même de certaines idées avec lesquelles on a trop vécu ; on voudrait s'en débarrasser pour toujours, et pourtant elles coulent dans vous comme la vie même, le coeur y respire dans son atmosphère naturelle.

Je vous ai dit que j'aimais le soleil ; dans les jours où il brille, mon âme naguère avait quelque chose de la sérénité des horizons rayonnants et de la hauteur du ciel. C'était donc l'été… ah ! la plume ne devrait pas écrire tout cela… il faisait chaud, je sortis, personne chez moi ne s'aperçut que je sortais ; il y avait peu de monde dans les rues, le pavé était sec, de temps à autre des bouffées chaudes s'exhalaient de dessous terre et vous montaient à la tête, les murs des maisons envoyaient des réflexions embrasées, l'ombre elle-même semblait plus brûlante que la lumière. Au coin des rues, près des tas d'ordures, des essaims de mouches bourdonnaient dans les rayons du soleil, en tournoyant comme une grande roue d'or ; l'angle des toits se détachait vivement en ligne droite sur le bleu du ciel, les pierres étaient noires, il n'y avait pas d'oiseaux autour des clochers.

Je marchais, cherchant du repos, désirant une brise, quelque chose qui pût m'enlever de dessus terre, m'emporter dans un tourbillon.

Je sortis des faubourgs, je me trouvais derrière des jardins, dans des chemins moitié rue moitié sentier ; des jours vifs sortaient çà et là à travers les feuilles des arbres, dans les masses d'ombre les brins d'herbe se tenaient droits, la pointe des cailloux envoyait des rayons, la poussière craquait sous les pieds, toute la nature mordait, et enfin le soleil se cacha ; il parut un gros nuage, comme si un orage allait venir ; la tourmente, que j'avais sentie

jusque-là, changea de nature, je n'étais plus si irrité, mais enlacé ; ce n'était plus une déchirure, mais un étouffement.

Je me couchais à terre, sur le ventre, à l'endroit où il me semblait qu'il devait y avoir le plus d'ombre, de silence et de nuit, à l'endroit qui devait me cacher le mieux, et, haletant, je m'y abîmais le coeur dans un désir effréné. Les nuées étaient chargées de mollesse, elles pesaient sur moi et m'écrasaient, comme une poitrine sur une autre poitrine ; je sentais un besoin de volupté, plus chargé d'odeurs que le parfum des clématites et plus cuisant que le soleil sur le mur des jardins. Oh ! que ne pouvais-je presser quelque chose dans mes bras, l'y étouffer sous ma chaleur, ou bien me dédoubler moi-même, aimer cet autre être et nous fondre ensemble. Ce n'était plus le désir d'un vague idéal ni la convoitise d'un beau rêve évanoui, mais, comme aux fleuves sans lit, ma passion débordait de tous côtés en ravins furieux, elle m'inondait le coeur et le faisait retentir partout de plus de tumultes et de vertiges que les torrents dans les montagnes.

J'allai au bord de la rivière, j'ai toujours aimé l'eau et le doux mouvement des vagues qui se poussent ; elle était paisible, les nénufars blancs tremblaient au bruit du courant, les flots se déroulaient lentement, se déployant les uns sur les autres ; au milieu, les îles laissaient retomber dans l'eau leur touffe de verdure, la rive semblait sourire, on n'entendait rien que la voix des ondes.

En cet endroit-là il y avait quelques grands arbres, la fraîcheur du voisinage de l'eau et celle de l'ombre me délecta, je me sentis sourire. De même que la Muse qui est en nous, quand elle écoute l'harmonie, ouvre les narines et aspire les beaux sons, je ne sais quoi se dilata en moi-même pour aspirer une joie universelle ; re-

gardant les nuages qui roulaient au ciel, la pelouse de la rive veloutée et jaunie par les rayons du soleil, écoutant le bruit de l'eau et le frémissement de la cime des arbres, qui remuait quoiqu'il n'y eût pas de vent, seul, agité et calme à la fois, je me sentis défaillir de volupté sous le poids de cette nature aimante, et j'appelai l'amour ! mes lèvres tremblaient, s'avançaient, comme si j'eusse senti l'haleine d'une autre bouche, mes mains cherchaient quelque chose à palper, mes regards tâchaient de découvrir, dans le pli de chaque vague, dans le contour des nuages enflés, une forme quelconque, une jouissance, une révélation ; le désir sortait de tous mes pores, mon coeur était tendre et rempli d'une harmonie contenue, et je remuais les cheveux autour de ma tête, je m'en caressais le visage, j'avais du plaisir à en respirer l'odeur, je m'étalais sur la mousse, au pied des arbres, je souhaitais des langueurs plus grandes ; j'aurais voulu être étouffé sous des roses, j'aurais voulu être brisé sous les baisers, être la fleur que le vent secoue, la rive que le fleuve humecte, la terre que le soleil féconde.

L'herbe était douce à marcher, je marchai ; chaque pas me procurait un plaisir nouveau, et je jouissais par la plante des pieds de la douceur du gazon. Les prairies, au loin, étaient couvertes d'animaux, de chevaux, de poulains ; l'horizon retentissait du bruit des hennissements et de galops, les terrains s'abaissaient et s'élevaient doucement en de larges ondulations qui dérivaient des collines, le fleuve serpentait, disparaissait derrière les îles, apparaissait ensuite entre les herbes et les roseaux. Tout cela était beau, semblait heureux, suivait sa loi, son cours ; moi seul j'étais malade et j'agonisais, plein de désir.

Tout à coup je me mis à fuir, je rentrai dans la ville, je traversai les ponts ; j'allais dans les rues, sur les places ; les femmes passaient près de moi, il y en avait beaucoup, elles marchaient vite, elles étaient toutes merveilleusement belles ; jamais je n'avais tant regardé en face leurs yeux qui brillent, ni leur démarche légère comme celle des chèvres ; les duchesses, penchées sur les portières blasonnées, semblaient me sourire, m'inviter à des amours sur la soie ; du haut de leurs balcons, les dames en écharpe s'avançaient pour me voir et me regardaient en me disant : aime-nous ! aime-nous ! Toutes m'aimaient dans leur pose, dans leurs yeux, dans leur immobilité même, je le voyais bien. Et-puis la femmeétait partout, je la coudoyais, je l'effleurais, je la respirais, l'air était plein de son odeur ; je voyais son cou en sueur entre le châle qui les entourait, et les plumes du chapeau ondulant à leur pas ; son talon relevait sa robe en marchant devant moi. Quand je passais près d'elle, sa main gantée remuait. Ni celle-ci, ni celle-là, pas plus l'une que l'autre, mais toutes, mais chacune, dans la variété infinie de leurs formes et du désir qui y correspondait, elles avaient beau être vêtues, je les décorais sur-le-champ d'une nudité magnifique, que je m'étalais sous les yeux, et, bien vite, en passant aussi près d'elles, j'emportais le plus que je pouvais d'idées voluptueuses, d'odeurs qui font tout aimer, de frôlements qui irritent, de formes qui attirent.

Jesavais bien où j'allais, c'était à une maison, dans une petite rue où souvent j'avais passé pour sentir mon coeur battre ; elle avait des jalousies vertes, on montait trois marches, oh ! je savais cela par coeur, je l'avais regardée bien souvent, m'étant détourné de ma route rien que pour voir les fenêtres fermées. Enfin, après une course qui dura un siècle, j'entrai dans cette rue, je crus suffoquer ; personne ne passait, je m'avançai, je m'avançai ; je sens

encore le contact de la porte que je poussai de mon épaule, elle céda ; j'avais eu peur qu'elle ne fûtscellée dans la muraille, mais non, elle tourna sur un gond, doucement, sans faire de bruit.

Jemontai un escalier, l'escalier était noir, les marches usées, elles s'agitaient sous mes pieds ; je montais toujours, on n'y voyait pas, j'étais étourdi, personne ne me parlait, je ne respirais plus. Enfin j'entrai dans une chambre, elle me parut grande, cela tenait à l'obscurité qu'il y faisait ; les fenêtres étaient ouvertes, mais de grands rideaux jaunes, tombant jusqu'à terre, arrêtaient le jour, l'appartement était coloré d'un reflet d'or blafard ; au fondet à côté de la fenêtre de droite, une femme était assise. Il fallait qu'elle ne m'eût pas entendu, car elle ne se détourna pas quand j'entrai ; je restai debout sans avancer, occupé à la regarder.

Elle avait une robe blanche, à manches courtes, elle se tenait le coude appuyé sur le rebord de la fenêtre, une main près de la bouche, et semblait regarder par terre quelque chose de vague et d'indécis ; ses cheveux noirs, lissés et nattés sur les tempes, reluisaient comme l'aile d'un corbeau, sa tête était un peu penchée, quelques petits cheveux de derrière s'échappaient des autres et frisottaient sur son cou, son grand peigne d'or recourbé était couronné de grains de corail rouge.

Elle jeta un cri quand elle m'aperçut et se leva par un bond. Je me sentis d'abord frappé du regard brillant de ses deux grands yeux ; quand je pus relever mon front, affaissé sous le poids de ce regard, je vis une figure d'une adorable beauté : une même ligne droite partait du sommet de sa tête dans la raie de ses cheveux, passait entre ses grands sourcils arqués, sur son nez aquilin, aux narines palpitantes et relevées comme celles des camées antiques, fendait par le milieu sa lèvre chaude, ombragée d'un du-

vet bleu, et puis là, le cou, le cou gras, blanc, rond. à travers son vêtement mince, je voyais la forme de ses seins aller et venir au mouvement de sa respiration, elle se tenait ainsi debout, en face de moi, entourée de la lumière du soleil qui passait à travers le rideau jaune et faisait ressortir davantage ce vêtement blanc et cette tête brune.

À la fin elle se mit à sourire, presque de pitié et de douceur, et je m'approchai. Je ne sais ce qu'elle s'était mis aux cheveux, mais elle embaumait, et je me sentis le coeur plus mou et plus faible qu'une pêche qui se fond sous la langue. Elle me dit :

— Qu'avez-vous donc ? venez !

Et elle alla s'asseoir sur un long canapé recouvert de toile grise, adossé à la muraille ; je m'assis près d'elle, elle me prit la main, la sienne était chaude, nous restâmes longtemps nous regardant sans rien dire.

Jamais je n'avais vu une femme de si près, toute sa beauté m'entourait, son bras touchait le mien, les plis de sa robe retombaient sur mes jambes, la chaleur de sa hanche m'embrasait, je sentais par ce contact les ondulations de son corps, je contemplais la rondeur de son épaule et les veines bleues de ses tempes. Elle me dit :

— Eh bien !

— Eh bien !, repris-je d'un air gai, voulant secouer cette fascination qui m'endormait.

Mais je m'arrêtai là, j'étais tout entier à la parcourir des yeux. Sans rien dire, elle me passa un bras autour du corps et m'attira sur elle, dans une muette étreinte. Alors je l'entourai de mes deux

bras et je collai ma bouche sur son épaule, j'y bus avec délices mon premier baiser d'amour, j'y savourais le long désir de ma jeunesse et la volupté trouvée de tous mes rêves, et puis je me renversais le cou en arrière, pour mieux voir sa figure ; ses yeux brillaient, m'enflammaient, son regard m'enveloppait plus que ses bras, j'étais perdu dans son oeil, et nos doigts se mêlèrent ensemble ; les siens étaient longs, délicats, ils se tournaient dans ma main avec des mouvements vifs et subtils, j'aurais pu les broyer au moindre effort, je les serrais exprès pour les sentir davantage.

Je ne me souviens plus maintenant de ce qu'elle me dit ni de ce que je lui répondis, je suis resté ainsi longtemps, perdu, suspendu, balancé dans ce battement de mon coeur ; chaque minute augmentait mon ivresse, à chaque moment quelque chose de plus m'entrait dans l'âme, tout mon corps frissonnait d'impatience, de désir, de joie ; j'étais grave pourtant, plutôt sombre que gai, sérieux, absorbé comme dans quelque chose de divin et de suprême. Avec sa main elle me serrait la tête sur son coeur, mais légèrement, comme si elle eût eu peur de me l'écraser sur elle.

Elle ôta sa manche par un mouvement d'épaules, sa robe se décrocha ; elle n'avait pas de corset, sa chemise bâillait. C'était une de ces gorges splendides où l'on voudrait mourir étouffé dans l'amour. Assise sur mes genoux, elle avait une pose naïve d'enfant qui rêve, son beau profil se découpait en lignes pures ; un pli d'une courbe adorable, sous l'aisselle, faisait comme le sourire de son épaule ; son dos blanc se courbait un peu, d'une manière fatiguée, et sa robe affaissée retombait par le bas en larges plis sur le plancher ; elle levait les yeux au ciel et chantonnait dans ses dents un refrain triste et langoureux.

Je touchai à son peigne, je l'ôtai, ses cheveux déroulèrent comme une onde, et les longues mèches noires tressaillirent en tombant sur ses hanches. Je passais d'abord ma main dessus, et dedans, et dessous ; j'y plongeais le bras, je m'y baignais le visage, j'étais navré. Quelquefois je prenais plaisir à les séparer en deux, par derrière, et à les ramener devant de manière à lui cacher les seins ; d'autres fois je les réunissais tous en réseau et je les tirais, pour voir sa tête renversée en arrière et son cou tendre en avant, elle se laissait faire comme une morte.

Tout à coup elle se dégagea de moi, dépassa ses pieds de dedans sa robe, et sauta sur le lit avec la prestesse d'une chatte, le matelas s'enfonça sous ses pieds, le lit craqua, elle rejeta brusquement en arrière les rideaux et se coucha, elle me tendit les bras, elle me prit. Oh ! les draps même semblaient tout échauffés encore des caresses d'amour qui avaient passé là.

Sa main douce et humide me parcourait le corps, elle me donnait des baisers sur la figure, sur la bouche, sur les yeux, chacune de ces caresses précipitées me faisait pâmer, elle s'étendait sur le dos et soupirait ; tantôt elle fermait les yeux à demi et me regardait avec une ironie voluptueuse, puis, s'appuyant sur le coude, se tournant sur le ventre, relevant ses talons en l'air, elle était pleine de mignardises charmantes, de mouvements raffinés et ingénus ; enfin, se livrant à moi avec abandon, elle leva les yeux au ciel et poussa un grand soupir qui lui souleva tout le corps… Sa peau chaude, frémissante, s'étendait sous moi et frissonnait ; des pieds à la tête je me sentais tout recouvert de volupté ; ma bouche collée à la sienne, nos doigts mêlés ensemble, bercés dans le même frisson, enlacés dans la même étreinte, respirant l'odeur de sa chevelure et le souffle de ses lèvres, je me sentis délicieuse-

ment mourir. Quelque temps encore je restai, béant, à savourer le battement de mon coeur et le dernier tressaillement de mes nerfs agités, puis il me sembla que tout s'éteignait et disparaissait.

Mais elle, elle ne disait rien non plus ; immobile comme une statue de chair, ses cheveux noirs et abondants entouraient sa tête pâle, et ses bras dénoués reposaient étendus avec mollesse ; de temps à autre un mouvement convulsif lui secouait les genoux et les hanches ; sur sa poitrine, la place de mes baisers était rouge encore, un son rauque et lamentable sortait de sa gorge, comme lorsqu'on s'endort après avoir longtemps pleuré et sangloté. Tout à coup je l'entendis qui disait ceci : « Dans l'oubli de tes sens, si tu devenais mère », et puis je ne me souviens plus de ce qui suivit, elle croisa les jambes les unes sur les autres et se berça de côté et d'autre, comme si elle eût été dans un hamac.

Elle me passa sa main dans les cheveux, en se jouant, comme avec un enfant, et me demanda si j'avais eu une maîtresse ; je lui répondis que oui, et comme elle continuait, j'ajoutai qu'elle était belle et mariée. Elle me fit encore d'autres questions sur mon nom, sur ma vie, sur ma famille.

— Et toi, lui dis-je, as-tu aimé ?

— Aimer ? non !

Et elle fit un éclat de rire forcé qui me décontenança.

Elle me demanda encore si la maîtresse que j'avais était belle, et après un silence elle reprit :

— Oh ! comme elle doit t'aimer ! Dis-moi ton nom, hein ! ton nom.

À mon tour je voulus savoir le sien.

— Marie, répondit-elle, mais j'en avais un autre, ce n'est pas comme cela qu'on m'appelait chez nous.

Et puis je ne sais plus, tout cela est parti, c'est déjà si vieux ! Cependant il y a certaines choses que je revois comme si c'était hier, sa chambre par exemple ; je revois le tapis du lit, usé au milieu, la couche d'acajou avec des ornements en cuivre et des rideaux de soie rouge moirés ; ils craquaient sous les doigts, les franges en étaient usées. Sur la cheminée, deux vases de fleurs artificielles ; au milieu, la pendule, dont le cadran était suspendu entre quatre colonnes d'albâtre. Çà et là, accrochée à la muraille, une vieille gravure entourée d'un cadre de bois noir et représentant des femmes au bain, des vendangeurs, des pêcheurs.

Et elle ! elle ! quelquefois son souvenir me revient, si vif, si précis que tous les détails de sa figure m'apparaissent de nouveau, avec cette étonnante fidélité de mémoire que les rêves seuls nous donnent, quand nous revoyons avec leurs mêmes habits, leur même son de voix, nos vieux amis morts depuis des années, et que nous nous en épouvantons. Je me souviens bien qu'elle avait sur la lèvre inférieure, du côté gauche, un grain de beauté, qui paraissait dans un pli de la peau quand elle souriait ; elle n'était plus fraîche même, et le coin de sa bouche était serré d'une façon amère et fatiguée.

Quand je fus prêt à m'en aller, elle me dit adieu.

— Adieu !

— Vous reverra-t-on ?

— Peut-être !

Et je sortis, l'air me ranima, je me trouvais tout changé, il me semblait qu'on devait s'apercevoir, sur mon visage, que je n'étais plus le même homme, je marchais légèrement, fièrement, content, libre, je n'avais plus rien à apprendre, rien à sentir, rien à désirer dans la vie. Je rentrai chez moi, une éternité s'était passée depuis que j'en étais sorti ; je montai à ma chambre et je m'assis sur mon lit, accablé de toute ma journée, qui pesait sur moi avec un poids incroyable. Il était peut-être 7 heures du soir, le soleil se couchait, le ciel était en feu, et l'horizon tout rouge flamboyait par-dessus les toits des maisons ; le jardin, déjà dans l'ombre, était plein de tristesse, des cercles jaunes et orange tournaient dans le coin des murs, s'abaissaient et montaient dans les buissons, la terre était sèche et grise ; dans la rue quelques gens du peuple, aux bras de leurs femmes, chantaient en passant et allaient aux barrières.

Je repensais toujours à ce que j'avais fait, et je fus pris d'une indéfinissable tristesse, j'étais plein de dégoût, j'étais repu, j'étais las. « Mais ce matin même, me disais-je, ce n'était pas comme cela, j'étais plus frais, plus heureux, à quoi cela tient-il ? » et par l'esprit je repassai dans toutes les rues où j'avais marché, je revis les femmes que j'avais rencontrées, tous les sentiers que j'avais parcourus, je retournai chez Marie et je m'arrêtai sur chaque détail de mon souvenir, je pressurai ma mémoire pour qu'elle m'en fournît le plus possible. Toute ma soirée se passa à cela ; la nuit vint et je demeurai fixé, comme un vieillard, à cette pensée charmante, je sentais que je n'en ressaisirais rien, que d'autres amours pourraient venir, mais qu'ils ne ressembleraient plus à celui-là, ce premier parfum était senti, ce son était envolé, je désirais mon désir et je regrettais ma joie.

Quand je considérais ma vie passée et ma vie présente, c'est-à-dire l'attente des jours écoulés et la lassitude qui m'accablait, alors je ne savais plus dans quel coin de mon existence mon coeur se trouvait placé, si je rêvais ou si j'agissais, si j'étais plein de dégoût ou plein de désir, car j'avais à la fois les nausées de la satiété et l'ardeur des espérances.

Ce n'était donc que cela, aimer ! ce n'était donc que cela, une femme ! Pourquoi, ô mon Dieu, avons-nous encore faim alors que nous sommes repus ? pourquoi tant d'aspirations et tant de déceptions ? pourquoi le coeur de l'homme est-il si grand, et la vie si petite ? il y a des jours où l'amour des anges même ne lui suffirait pas, et il se fatigue en une heure de toutes les caresses de la terre.

Mais l'illusion évanouie laisse en nous son odeur de fée, et nous en cherchons la trace par tous les sentiers où elle a fui ; on se plaît à se dire que tout n'est pas fini de sitôt, que la vie ne fait que de commencer, qu'un monde s'ouvre devant nous. Aura-t-on, en effet, dépensé tant de rêves sublimes, tant de désirs bouillants pour aboutir là ? Or je ne voulais pas renoncer à toutes les belles choses que je m'étais forgées, j'avais créé pour moi, en deçà de ma virginité perdue, d'autres formes plus vagues, mais plus belles, d'autres voluptés moins précises comme le désir que j'en avais, mais célestes et infinies. Aux imaginations que je m'étais faites naguère, et que je m'efforçais d'évoquer, se mêlait le souvenir intense de mes dernières sensations, et le tout se confondant, fantôme et corps, rêve et réalité, la femme que je venais de quitter prit pour moi une proportion synthétique, où tout se résuma dans le passé et d'où tout s'élança pour l'avenir. Seul et pensant à elle, je la retournai encore en tous sens, pour y décou-

vrir quelque chose de plus, quelque chose d'inaperçu, d'inexploré la première fois ; l'envie de la revoir me prit, m'obséda, c'était comme une fatalité qui m'attirait, une pente où je glissais.

Oh ! la belle nuit ! il faisait chaud, j'arrivai à sa porte tout en sueur, il y avait de la lumière à sa fenêtre ; elle veillait sans doute ; je m'arrêtai, j'eus peur, je restai longtemps ne sachant que faire, plein de mille angoisses confuses. Encore une fois j'entrai, ma main, une seconde fois, glissa sur la rampe de son escalier et tourna sa clef.

Elle était seule, comme le matin ; elle se tenait à la même place, presque dans la même posture, mais elle avait changé de robe ; celle-ci était noire, la garniture de dentelle, qui en bordait le haut, frissonnait d'elle-même sur sa gorge blanche, sa chair brillait, sa figure avait cette pâleur lascive que donnent les flambeaux ; la bouche mi-ouverte, les cheveux tout débouclés et pendants sur ses épaules, les yeux levés au ciel, elle avait l'air de chercher du regard quelque étoile disparue.

Bien vite, d'un bond joyeux, elle sauta jusqu'à moi et me serra dans ses bras. Ce fut là pour nous une de ces étreintes frissonnantes, telles que les amants, la nuit, doivent en avoir dans leurs rendez-vous, quand, après avoir longtemps, l'oeil tendu dans les ténèbres, guetté chaque foulement des feuilles, chaque forme vague qui passait dans la clairière, ils se rencontrent enfin et viennent à s'embrasser.

Elle me dit, d'une voix précipitée et douce tout ensemble :

— Ah ! tu m'aimes donc, que tu reviens me voir ? dis, dis, ô mon coeur, m'aimes-tu ?

Ses paroles avaient un son aigu et moelleux, comme les intonations les plus élevées de la flûte.

À demi affaissée sur les jarrets et me tenant dans ses bras, elle me regardait avec une ivresse sombre ; pour moi, quelque étonné que je fusse de cette passion si subitement venue, j'en étais charmé, j'en étais fier.

Sa robe de satin craquait sous mes doigts avec un bruit d'étincelles ; quelquefois, après avoir senti le velouté de l'étoffe, je venais à sentir la douceur chaude de son bras nu, son vêtement semblait participer d'elle-même, il exhalait la séduction des plus luxuriantes nudités.

Elle voulut à toutes forces s'asseoir sur mes genoux, et elle recommença sa caresse accoutumée, qui était de me passer la main dans les cheveux tandis qu'elle me regardait fixement, face à face, les yeux dardés contre les miens. Dans cette pose immobile, sa prunelle parut se dilater, il en sortit un fluide que je sentais me couler sur le coeur ; chaque effluve de ce regard béant, semblable aux cercles successifs que décrit l'orfraie, m'attachait de plus en plus à cette magie terrible.

— Ah ! tu m'aimes donc, reprit-elle, tu m'aimes donc que te voilà venu encore chez moi, pour moi ! Mais qu'as-tu ? tu ne dis rien, tu es triste ! ne veux-tu plus de moi ?

Elle fit une pause et reprit :

— Comme tu es beau, mon ange ! tu es beau comme le jour ! embrasse-moi donc, aime-moi ! un baiser, un baiser, vite !

Elle se suspendit à ma bouche et, roucoulant comme une colombe, elle se gonflait la poitrine du soupir qu'elle y puisait.

— Ah ! mais pour la nuit, n'est-ce pas, pour la nuit, toute la nuit à nous deux ? C'est comme toi que je voudrais avoir un amant, un amant jeune et frais, qui m'aimât bien, qui ne pensât qu'à moi. Oh ! comme je l'aimerais !

Et elle fit une de ces inspirations de désir où il semble que Dieu devrait descendre des cieux.

— Mais n'en as-tu pas un ? lui dis-je.

— Qui ? moi ? est-ce que nous sommes aimées, nous autres ? est-ce qu'on pense à nous ? Qui veut de nous ? toi-même, demain, te souviendras-tu de moi ? tu te diras peut-être seulement : « Tiens, hier, j'ai couché avec une fille », mais brrr ! la ! la ! la ! (et elle se mit à danser, les poings sur la taille, avec des allures immondes). C'est que je danse bien ! tiens, regarde mon costume.

Elle ouvrit son armoire, et je vis sur une planche un masque noir et des rubans bleus avec un domino ; il y avait aussi un pantalon de velours noir à galons d'or, accroché à un clou, restes flétris du carnaval passé.

— Mon pauvre costume, dit-elle, comme j'ai été souvent au bal avec lui ! c'est moi qui ai dansé, cet hiver !

La fenêtre était ouverte et le vent faisait trembler la lumière de la bougie, elle l'alla prendre de dessus la cheminée et la mit sur la table de nuit. Arrivée près du lit, elle s'assit dessus et se prit à réfléchir profondément, la tête baissée sur la poitrine. Je ne lui parlais pas non plus, j'attendais, l'odeur chaude des nuits d'août montait jusqu'à nous, nous entendions, de là, les arbres du boulevard remuer, le rideau de la fenêtre tremblait ; toute la nuit il fit

de l'orage ; souvent, à la lueur des éclairs, j'apercevais sa blême figure, crispée dans une expression de tristesse ardente ; les nuages couraient vite, la lune, à demi cachée par eux, apparaissait par moments dans un coin de ciel pur entouré de nuées sombres.

Elle se déshabilla lentement, avec les mouvements réguliers d'une machine. Quand elle fut en chemise, elle vint à moi, pieds nus sur le pavé, me prit par la main et me conduisit à son lit ; elle ne me regardait pas, elle pensait à autre chose ; elle avait la lèvre rose et humide, les narines ouvertes, l'oeil en feu, et semblait vibrer sous le frottement de sa pensée comme, alors même que l'artiste n'est plus là, l'instrument sonore laisse s'évaporer un secret parfum de notes endormies.

C'est quand elle se fut couchée près de moi qu'elle m'étala, avec un orgueil de courtisane, toutes les splendeurs de sa chair. Je vis à nu sa gorge dure et toujours gonflée comme d'un murmure orageux, son ventre de nacre, au nombril creusé, son ventre élastique et convulsif, doux pour s'y plonger la tête comme sur un oreiller de satin chaud ; elle avait des hanches superbes, de ces vraies hanches de femme, dont les lignes, dégradantes sur une cuisse ronde, rappellent toujours, de profil, je ne sais quelle forme souple et corrompue de serpent et de démon ; la sueur qui mouillait sa peau la lui rendait fraîche et collante, dans la nuit ses yeux brillaient d'une manière terrible, et le bracelet d'ambre qu'elle portait au bras droit sonnait quand elle s'attrapait au lambris de l'alcôve. Ce fut dans ces heures-là qu'elle me disait, tenant ma tête serrée sur son coeur :

— Ange d'amour, de délices, de volupté, d'où viens-tu ? où est ta mère ? à quoi songeait-elle quand elle t'a conçu ? rêvait-elle la

force des lions d'Afrique ou le parfum de ces arbres lointains, si embaumants qu'on meurt à les sentir ? Tu ne me dis rien ; regarde-moi avec tes grands yeux, regarde-moi, regarde-moi ! ta bouche ! ta bouche ! tiens, tiens, voilà la mienne !

Et puis ses dents claquaient comme par un grand froid, et ses lèvres écartées tremblaient et envoyaient dans l'air des paroles folles :

— Ah ! je serais jalouse de toi, vois-tu, si nous nous aimions ; la moindre femme qui te regarderait…

Et elle achevait sa phrase dans un cri. D'autres fois elle m'arrêtait avec des bras raidis et disait tout bas qu'elle allait mourir.

— Oh ! que c'est beau, un homme, quand il est jeune ! Si j'étais homme, moi, toutes les femmes m'aimeraient, mes yeux brilleraient si bien ! je serais si bien mis, si joli ! Ta maîtresse t'aime, n'est-ce pas ? je voudrais la connaître. Comment vous voyez-vous ? est-ce chez toi ou chez elle ? est-ce à la promenade, quand tu passes à cheval ? tu dois être si bien à cheval ! au théâtre, quand on sort et qu'on lui donne son manteau ? ou bien la nuit dans son jardin ? Les belles heures que vous passez, n'est-ce pas, à causer ensemble, assis sous la tonnelle !

Je la laissais dire, il me semblait qu'avec ces mots elle me faisait une maîtresse idéale, et j'aimais ce fantôme qui venait d'arriver dans mon esprit et qui y brillait plus rapide qu'un feu follet, le soir, dans la campagne.

— Y a-t-il longtemps que vous vous connaissez ? conte-moi ça un peu. Que lui dis-tu pour lui plaire ? est-elle grande ou petite ? chante-t-elle ?

Je ne pus m'empêcher de lui dire qu'elle se trompait, je lui parlai même de mes appréhensions à la venir trouver, du remords, ou mieux de l'étrange peur que j'en avais eue ensuite, et du retour soudain qui m'avait poussé vers elle. Quand je lui eus bien dit que je n'avais jamais eu de maîtresse, que j'en avais cherché partout, que j'en avais rêvé longtemps, et qu'enfin elle était la première qui eût accepté mes caresses, elle se rapprocha de moi avec étonnement et, me prenant par le bras, comme si j'étais une illusion qu'elle voulût saisir :

— Vrai ? me dit-elle, oh ! ne me mens pas. Tu es donc vierge, et c'est moi qui t'ai défloré, pauvre ange ? tes baisers, en effet, avaient je ne sais quoi de naïf, tel que les enfants seuls en auraient s'ils faisaient l'amour. Mais tu m'étonnes ! tu es charmant ; à mesure que je te regarde, je t'aime de plus en plus, ta joue est douce comme une pêche, ta peau, en effet, est toute blanche, tes beaux cheveux sont forts et nombreux. Ah ! comme je t'aimerais si tu voulais ! car je n'ai vu que toi comme ça ; on dirait que tu me regardes avec bonté, et pourtant tes yeux me brûlent, j'ai toujours envie de me rapprocher de toi et de te serrer sur moi.

C'étaient les premières paroles d'amour que j'entendisse de ma vie. Parties n'importe d'où, notre coeur les reçoit avec un tressaillement bien heureux. Rappelez-vous cela ! Je m'en abreuvais à plaisir. Oh ! comme je m'élançais vite dans le ciel nouveau.

— Oui, oui, embrasse-moi bien, embrasse-moi bien ! tes baisers me rajeunissent, disait-elle, j'aime à sentir ton odeur comme celle de mon chèvrefeuille au mois de juin, c'est frais et sucré tout à la fois ; tes dents, voyons-les, elles sont plus blanches que les miennes, je ne suis pas si belle que toi… Ah ! comme il fait bon, là !

Et elle s'appuya la bouche sur mon cou, y fouillant avec d'âpres baisers, comme une bête fauve au ventre de sa victime.

— Qu'ai-je donc, ce soir ? tu m'as mise toute en feu, j'ai envie de boire et de danser en chantant. As-tu quelquefois voulu être petit oiseau ? nous volerions ensemble, ça doit être si doux de faire l'amour dans l'air, les vents vous poussent, les nuages vous entourent… Non, tais-toi que je te regarde, que je te regarde longtemps, afin que je me souvienne de toi toujours !

— Pourquoi cela ?

— Pourquoi cela ? reprit-elle, mais pour m'en souvenir, pour penser à toi ; j'y penserai la nuit, quand je ne dors pas, le matin, quand je m'éveille, j'y penserai toute la journée, appuyée sur ma fenêtre à regarder les passants, mais surtout le soir, quand on n'y voit plus et qu'on n'a pas encore allumé les bougies ; je me rappellerai ta figure, ton corps, ton beau corps, où la volupté respire, et ta voix ! Oh ! écoute, je t'en prie, mon amour, laisse-moi couper de tes cheveux, je les mettrai dans ce bracelet-là, ils ne me quitteront jamais.

Elle se leva de suite, alla chercher ses ciseaux et me coupa, derrière la tête, une mèche de cheveux. C'étaient de petits ciseaux pointus, qui crièrent en jouant sur leur vis ; je sens encore sur la nuque le froid de l'acier et la main de Marie.

C'est une des plus belles choses des amants que les cheveux donnés et échangés. Que de belles mains, depuis qu'il y a des nuits, ont passé à travers les balcons et donné des tresses noires ! Arrière les chaînes de montre tordues en huit, les bagues où ils sont collés dessus, les médaillons où ils sont disposés en trèfles, et tous ceux qu'a pollués la main banale du coiffeur ; je les veux

tout simples et noués, aux deux bouts, d'un fil, de peur d'en perdre un seul ; on les a coupés soi-même à la tête chérie, dans quelque suprême moment, au plus fort d'un premier amour, la veille du départ. Une chevelure ! manteau magnifique de la femme aux jours primitifs, quand il lui descendait jusqu'aux talons et lui couvrait les bras, alors qu'elle s'en allait avec l'homme, marchant au bord des grands fleuves, et que les premières brises de la création faisaient tressaillir à la fois la cime des palmiers, la crinière des lions, la chevelure des femmes ! J'aime les cheveux. Que de fois, dans des cimetières qu'on remuait ou dans les vieilles églises qu'on abattait, j'en ai contemplé qui apparaissaient dans la terre remuée, entre des ossements jaunes et des morceaux de bois pourri ! Souvent le soleil jetait dessus un pâle rayon et les faisait briller comme un filon d'or ; j'aimais à songer aux jours où, réunis ensemble sur un cuir blanc et graissés de parfums liquides, quelque main, sèche maintenant, passait dessus et les étendait sur l'oreiller, quelque bouche, sans gencives maintenant, les baisait au milieu et en mordait le bout avec des sanglots heureux.

Je me laissai couper les miens avec une vanité niaise, j'eus la honte de n'en pas demander à mon tour, et à cette heure que je n'ai rien, pas un gant, pas une ceinture, pas même trois corolles de rose desséchées et gardées dans un livre, rien que le souvenir de l'amour d'une fille publique, je les regrette.

Quand elle eut fini, elle vint se recoucher près de moi, elle entra dans les draps toute frissonnante de volupté, elle grelottait, et se ratatinait sur moi, comme un enfant ; enfin elle s'endormit, laissant sa tête sur ma poitrine.

Chaque fois que je respirais, je sentais le poids de cette tête endormie se soulever sur mon coeur. Dans quelle communion intime me trouvais-je donc avec cet être inconnu ? Ignorés jusqu'à ce jour l'un à l'autre, le hasard nous avait unis, nous étions là dans la même couche, liés par une force sans nom ; nous allions nous quitter et ne plus nous revoir, les atomes qui roulent et volent dans l'air ont entre eux des rencontres plus longues que n'en ont sur la terre les coeurs qui s'aiment ; la nuit, sans doute, les désirs solitaires s'élèvent et les songes se mettent à la recherche les uns des autres ; celui-là soupire peut-être après l'âme inconnue qui soupire après lui dans un autre hémisphère, sous d'autres cieux.

Quels étaient, maintenant, les rêves qui se passaient dans cette tête-là ? songeait-elle à sa famille, à son premier amant, au monde, aux hommes, à quelque vie riche, éclairée d'opulence, à quelque amour désiré ? à moi, peut-être ! L'oeil fixé sur son front pâle, j'épiais son sommeil, et je tâchais de découvrir un sens au son rauque qui sortait de ses narines.

Il pleuvait, j'écoutais le bruit de la pluie et Marie dormir ; les lumières, près de s'éteindre, pétillaient dans les bobèches de cristal. L'aube parut, une ligne jaune saillit dans le ciel, s'allongea horizontalement et, prenant de plus en plus des teintes dorées et vineuses, envoya dans l'appartement une faible lumière blanchâtre ; irisée de violet, qui se jouait encore avec la nuit et avec l'éclat des bougies expirantes, reflétées dans la glace.

Marie, étendue sur moi, avait ainsi certaines parties du corps dans la lumière, d'autres dans l'ombre ; elle s'était dérangée un peu, sa tête était plus basse que ses seins ; le bras droit, le bras du bracelet, pendait hors du lit et touchait presque le plancher ; il y

avait sur la table de nuit un bouquet de violettes dans un verre d'eau, j'étendis la main, je le pris, je cassai le fil avec mes dents et je les respirai. La chaleur de la veille, sans doute, ou bien le long temps depuis qu'elles étaient cueillies les avait fanées, je leur trouvai une odeur exquise et toute particulière, je humai une à une leur parfum ; comme elles étaient humides, je me les appliquai sur les yeux pour me refroidir, car mon sang bouillait, et mes membres fatigués ressentaient comme une brûlure au contact des draps. Alors, ne sachant que faire et ne voulant pas l'éveiller, car j'éprouvais un étrange plaisir à la voir dormir, je mis doucement toutes les violettes sur la gorge de Marie, bientôt elle en fut toute couverte, et ces belles fleurs fanées, sous lesquelles elle dormait, la symbolisèrent à mon esprit. Comme elles, en effet, malgré leur fraîcheur enlevée, à cause de cela peut-être, elle m'envoyait un parfum plus âcre et plus irritant ; le malheur, qui avait dû passer dessus, la rendait belle de l'amertume que sa bouche conservait, même en dormant, belle des deux rides qu'elle avait derrière le cou et que le jour, sans doute, elle cachait sous ses cheveux. À voir cette femme si triste dans la volupté et dont les étreintes même avaient une joie lugubre, je devinais mille passions terribles qui l'avaient dû sillonner comme la foudre à en juger par les traces restées, et puis sa vie devrait me faire plaisir à entendre raconter, moi qui recherchais dans l' existence humaine le côté sonore et vibrant, le monde des grandes passions et des belles larmes.

À ce moment-là, elle s'éveilla, toutes les violettes tombèrent, elle sourit, les yeux encore à demi fermés, en même temps qu'elle étendait ses bras autour de mon cou et m'embrassait d'un long baiser du matin, d'un baiser de colombe qui s'éveille.

Quand je l'ai priée de me raconter son histoire, elle me dit :

— À toi je le peux bien. Les autres mentiraient et commenceraient par te dire qu'elles n'ont pas toujours été ce qu'elles sont, elles te feraient des contes sur leurs familles et sur leurs amours, mais je ne veux pas te tromper ni me faire passer pour une princesse ; écoute, tu vas voir si j'ai été heureuse ! Sais-tu que souvent j'ai eu envie de me tuer ? une fois on est arrivé dans ma chambre, j'étais à moitié asphyxiée. Oh ! si je n'avais pas peur de l'enfer, il y a longtemps que ça serait fait. J'ai aussi peur de mourir, ce moment-là à passer m'effraie, et pourtant, j'ai envie d'être morte !

Je suis de la campagne, notre père était fermier. Jusqu'à ma première communion, on m'envoyait tous les matins garder les vaches dans les champs ; toute la journée je restais seule, je m'asseyais au bord d'un tossé, à dormir, ou bien j'allais dans le bois dénicher des nids ; je montais aux arbres comme un garçon, mes habits étaient toujours déchirés ; souvent on m'a battue pour avoir volé des pommes, ou laissé aller les bestiaux chez les voisins. Quand c'était la moisson et que, le soir venu, on dansait en rond dans la cour, j'entendais chanter des chansons où il y avait des choses que je ne comprenais pas, les garçons embrassaient les filles, on riait aux éclats ; cela m'attristait et me faisait rêver. Quelquefois, sur la route, en m'en retournant à la maison, je demandais à monter dans une voiture de foin, l'homme me prenait avec lui et me plaçait sur les bottes de luzerne ; croirais-tu que je finis par goûter un indicible plaisir à me sentir soulever de terre par les mains fortes et robustes d'un gars solide, qui avait la figure brûlée par le soleil et la poitrine toute en sueur ? D'ordinaire ses bras étaient retroussés jusqu'aux aisselles, j'aimais à toucher ses muscles, qui faisaient des bosses et des creux à chaque mou-

vement de sa main, et à me faire embrasser par lui, pour me sentir râper la joue par sa barbe. Au bas de la prairie où j'allais tous les jours, il y avait un petit ruisseau entre deux rangées de peupliers, au bord duquel toutes sortes de fleurs poussaient ; j'en faisais des bouquets, des couronnes, des chaînes ; avec des grains de sorbier, je me faisais des colliers, cela devint une manie, j'en avais toujours mon tablier plein, mon père me grondait et disait que je ne serais jamais qu'une coquette. Dans ma petite chambre j'en avais mis aussi ; quelquefois cette quantité d'odeurs-là m'enivrait, et je m'assoupissais, étourdie, mais jouissant de ce malaise. L'odeur du foin coupé par exemple, du foin chaud et fermenté, m'a toujours semblé délicieuse, si bien que, les dimanches, je m'enfermais dans la grange, y passant tout mon après-midi à regarder les araignées filer leurs toiles aux sommiers, et à entendre les mouches bourdonner. Je vivais comme une fainéante, mais je devenais une belle fille, j'étais toute pleine de santé. Souvent une espèce de folie me prenait, et je courais, je courais jusqu'à tomber ou bien je chantais à tue-tête, ou je parlais seule et longtemps ; d'étranges désirs me possédaient, je regardais toujours les pigeons, sur leur colombier, qui se faisaient l'amour, quelques-uns venaient jusque sous ma fenêtre s'ébattre au soleil et se jouer dans la vigne. La nuit, j'entendais encore le battement de leurs ailes et leur roucoulement, qui me semblait si doux, si suave, que j'aurais voulu être pigeon comme eux et me tordre ainsi le cou, comme ils faisaient pour s'embrasser. « Que se disent-ils donc, pensais-je, qu'ils ont l'air si heureux ? », et je me rappelais aussi de quel air superbe j'avais vu courir les chevaux après les juments, et comment leurs naseaux étaient ouverts ; je me rappelais la joie qui faisait frissonner la laine des brebis aux approches du bélier, et le murmure des abeilles quand

elles se suspendent en grappes aux arbres des vergers. Dans l'étable, souvent, je me glissais entre les animaux pour sentir l'émanation de leurs membres, vapeur de vie que j'aspirais à pleine poitrine, pour contempler furtivement leur nudité, où le vertige attirait toujours mes yeux troublés. D'autres fois, au détour d'un bois, au crépuscule surtout, les arbres eux-mêmes prenaient des formes singulières : c'étaient tantôt des bras qui s'élevaient vers le ciel, ou bien le tronc qui se tordait comme un corps sous les coups du vent. La nuit, quand je m'éveillais et qu'il y avait de la lune et des nuages, je voyais dans le ciel des choses qui m'épouvantaient et qui me faisaient envie. Je me souviens qu'une fois, la veille de Noël, j'ai vu une grande femme nue, debout, avec des yeux qui roulaient ; elle avait bien cent pieds de haut, mais elle alla, s'allongeant toujours en s'amincissant, et finit par se couper, chaque membre resta séparé, la tête s'envola la première, tout le reste s'agitait encore. Ou bien je rêvais ; à dix ans déjà, j'avais des nuits fiévreuses, des nuits pleines de luxure. N'était-ce pas la luxure qui brillait dans mes yeux, coulait dans mon sang, et me faisait bondir le coeur au frôlement de mes membres entre eux ? elle chantait éternellement dans mon oreille des cantiques de volupté ; dans mes visions, les chairs brillaient comme de l'or, des formes inconnues remuaient, comme du vif-argent répandu.

À l'église je regardais l'homme nu étalé sur la croix, et je redressais sa tête, je remplissais ses flancs, je colorais tous ses membres, je levais ses paupières ; je me faisais devant moi un homme beau, avec un regard de feu ; je le détachais de la croix et je le faisais descendre vers moi, sur l'autel, l'encens l'entourait, il s'avançait dans la fumée, et de sensuels frémissements me couraient sur la peau.

Quand un homme me parlait, j'examinais son oeil et le jet qui en sort, j'aimais surtout ceux dont les paupières remuent toujours, qui cachent leurs prunelles et qui les montrent, mouvement semblable au battement d'ailes d'un papillon de nuit ; à travers leurs vêtements, je tâchais de surprendre le secret de leur sexe, et là-dessus j'interrogeais mes jeunes amies, j'épiais les baisers de mon père et de ma mère, et la nuit le bruit de leur couche.

À douze ans, je fis ma première communion, on m'avait fait venir de la ville une belle robe blanche, nous avions toutes des ceintures bleues ; j'avais voulu qu'on me mît les cheveux en papillotes, comme à une dame. Avant de partir, je me regardai dans la glace, j'étais belle comme un amour, je fus presque amoureuse de moi, j'aurais voulu pouvoir l'être. C'était aux environs de la Fête-Dieu, les bonnes soeurs avaient rempli l'église de fleurs, on embaumait ; moi-même, depuis trois jours, j'avais travaillé avec les autres à orner de jasmin la petite table sur laquelle on prononce les voeux, l'autel était couvert d'hyacinthes, les marches du choeur étaient couvertes de tapis, nous avions toutes des gants blancs et un cierge dans la main ; j'étais bien heureuse, je me sentais faite pour cela ; pendant toute la messe, je remuais les pieds sur le tapis, car il n'yen avait pas chez mon père ; j'aurais voulu me coucher dessus, avec ma belle robe, et demeurer toute seule dans l'église, au milieu des cierges allumés ; mon coeur battait d'une espérance nouvelle, j'attendais l'hostie avec anxiété, j'avais entendu dire que la première communion changeait, et je croyais que, le sacrement passé, tous mes désirs seraient calmés. Mais non ! rassise à ma place, je me retrouvai dans ma fournaise ; j'avais remarqué que l'on m'avait regardée, en allant vers le prêtre, et qu'on m'avait admirée ; je me rengorgeai, je me

trouvai belle, m'enorgueillissant vaguement de toutes les délices cachées en moi et que j'ignorais moi-même.

À la sortie de la messe, nous défilâmes toutes en rang, dans le cimetière ; les parents et les curieux étaient des deux côtés, dans l'herbe, pour nous voir passer ; je marchais la première, j'étais la plus grande. Pendant le dîner, je ne mangeai pas, j'avais le coeur tout oppressé ; ma mère, qui avait pleuré pendant l'office, avait encore les yeux rouges ; quelques voisins vinrent pour me féliciter et m'embrassèrent avec effusion, leurs caresses me répugnaient. Le soir, aux vêpres, il y avait encore plus de monde que le matin. En face de nous, on avait disposé les garçons, ils nous regardaient avidement, moi surtout ; même lorsque j'avais les yeux baissés, je sentais encore leurs regards. On les avait frisés, ils étaient en toilette comme nous. Quand, après avoir chanté le premier couplet d'un cantique, ils reprenaient à leur tour, leur voix me soulevait l'âme, et quand elle s'éteignait, ma jouissance expirait avec elle, et puis s'élançait de nouveau quand ils recommençaient. Je prononçai les voeux ; tout ce que je me rappelle, c'est que je parlais de robe blanche et d'innocence.

Marie s'arrêta ici, perdue sans doute dans l'émouvant souvenir par lequel elle avait peur d'être vaincue, puis elle reprit en riant d'une manière désespérée :

— Ah ! la robe blanche ! il y a longtemps qu'elle est usée ! et l'innocence avec elle ! Où sont les autres maintenant ? il y en a qui sont mortes, d'autres qui sont mariées et ont des enfants ; je n'en vois plus aucune, je ne connais personne. Tous les jours de l'an encore, je veux écrire à ma mère, mais je n'ose pas, et puis bah ! c'est bête, tous ces sentiments-là !

Se raidissant contre son émotion, elle continua :

— Le lendemain, qui était encore un jour de fête, un camarade vint pour jouer avec moi ; ma mère me dit : « Maintenant que tu es une grande fille, tu ne devrais plus aller avec les garçons », et elle nous sépara. Il n'en fallut pas plus pour me rendre amoureuse de celui-là, je le recherchais, je lui fis la cour, j'avais envie de m'enfuir avec lui de mon pays, il devait m'épouser quand je serais grande, je l'appelais mon mari, mon amant, il n'osait pas. Un jour que nous étions seuls, et que nous revenions ensemble du bois où nous avions été cueillir des fraises, en passant près d'un mulon, je me ruai sur lui, et le couvrant de tout mon corps en l'embrassant à la bouche, je me mis à crier : « Aime-moi donc, marions-nous, marions-nous ! » Il se dégagea de moi et s'enfuit.

Depuis ce temps-là je m'écartai de tout le monde et ne sortis plus de la ferme, je vivais solitairement dans mes désirs, comme d'autres dans leurs jouissances. Disait-on qu'un tel avait enlevé une fille qu'on lui refusait, je m'imaginais être sa maîtresse, fuir avec lui en croupe, à travers champs, et le serrer dans mes bras ; si l'on parlait d'une noce, je me couchais vite dans le lit blanc, comme la mariée je tremblais de crainte et de volupté ; j'enviais jusqu'aux beuglements plaintifs des vaches, quand elles mettent bas ; en en rêvant la cause, je jalousais leurs douleurs.

À cette époque-là mon père mourut, ma mère m'emmena à la ville avec elle, mon frère partit pour l'armée, où il est devenu capitaine. J'avais seize ans quand nous partîmes de la maison ; je dis adieu pour toujours au bois, à la prairie où était mon ruisseau, adieu au portail de l'église, où j'avais passé de si bonnes heures à jouer au soleil, adieu aussi à ma pauvre petite chambre ; je n'ai plus revu tout cela. Des grisettes du quartier, qui devinrent

mes amies, me montrèrent leurs amoureux, j'allais avec elles en parties, je les regardais s'aimer, et je me repaissais à loisir de ce spectacle. Tous les jours c'était quelque nouveau prétexte pour m'absenter, ma mère s'en aperçut bien, elle m'en fit d'abord des reproches, puis finit par me laisser tranquille.

Un jour enfin une vieille femme, que je connaissais depuis quelque temps, me proposa de faire ma fortune, me disant qu'elle m'avait trouvé un amant fort riche, que le lendemain soir je n'avais qu'à sortir comme pour porter de l'ouvrage dans un faubourg, et qu'elle m'y mènerait.

Pendant les vingt-quatre heures qui suivirent, je crus souvent que j'allais devenir folle ; à mesure que l'heure approchait, le moment s'éloignait, je n'avais que ce mot-là dans la tête : un amant ! un amant ! j'allais avoir un amant, j'allais être aimée, j'allais donc aimer ! Je mis d'abord mes souliers les plus minces, puis, m'apercevant que mon pied s'évasait dedans, je pris des bottines ; j'arrangeai également mes cheveux de cent manières, en torsades, puis en bandeaux, en papillotes, en nattes ; à mesure que je me regardais dans la glace, je devenais plus belle, mais je ne l'étais pas assez, mes habits étaient communs, j'en rougis de honte. Que n'étais-je une de ces femmes qui sont blanches au milieu de leurs velours, toute chargée de dentelles, sentant l'ambre et la rose, avec de la soie qui craque, et des domestiques tout cousus d'or ! Je maudis ma mère, ma vie passée, et je m'enfuis, poussée par toutes les tentations du diable, et d'avance les savourant toutes.

Au détour d'une rue, un fiacre nous attendait, nous montâmes dedans ; une heure après il nous arrêta à la grille d'un parc. Après nous y être promenées quelque temps, je m'aperçus que la

vieille m'avait quittée, et je restai seule à marcher dans les allées. Les arbres étaient grands, tout couverts de feuilles, des bandes de gazon entouraient des plates-bandes de fleurs, jamais je n'avais vu de si beau jardin ; une rivière passait au milieu, des pierres, disposées habilement çà et là, formaient des cascades, des cygnes jouaient sur l'eau et, les ailes enflées, se laissaient pousser par le courant. Je m'amusai aussi à voir la volière, où des oiseaux de toutes sortes criaient et se balançaient sur leurs anneaux ; ils étalaient leurs queues panachées et passaient les uns devant les autres, c'était un éblouissement. Deux statues de marbre blanc, au bas du perron, se regardaient, dans des poses charmantes ; le grand bassin d'en face était doré par le soleil couchant et donnait envie de s'y baigner. Je pensais à l'amant inconnu qui demeurait là, à chaque instant, je m'attendais à voir sortir de derrière un bouquet d'arbres quelque homme beau et marchant fièrement comme un Apollon. Après le dîner, et quand le bruit du château, que j'entendais depuis longtemps, se fut apaisé, mon maître parut. C'était un vieillard tout blanc et maigre, serré dans des habits trop justes, avec une croix d'honneur sur son habit, et des dessous de pied qui l'empêchaient de remuer les genoux ; il avait un grand nez, et de petits yeux verts qui avaient l'air méchant. Il m'aborda en souriant, il n'avait plus de dents. Quand on sourit il faut avoir une petite lèvre rose comme la tienne, avec un peu de moustache aux deux bouts, n'est-ce pas, cher ange ?

Nous nous assîmes ensemble sur un banc, il me prit les mains, il me les trouva si jolies qu'il en baisait chaque doigt ; il me dit que si je voulais être sa maîtresse, rester sage et demeurer avec lui, je serais bien riche, j'aurais des domestiques pour me servir, et tous les jours de belles robes, je monterais à cheval, je me pro-

mènerais en voiture ; mais pour cela, disait-il, il fallait l'aimer. Je lui promis que je l'aimerais.

Et cependant aucune de ces flammes intérieures qui naguère me brûlaient les entrailles, à l'approche des hommes, ne m'arrivait ; à force d'être à côté de lui et de me dire intérieurement que c'était celui-là dont j'allais être la maîtresse, je finis par en avoir envie. Quand il me dit de rentrer, je me levai vivement, il était ravi, il tremblait de joie, le bonhomme ! Après avoir traversé un beau salon, où les meubles étaient tout dorés, il me mena dans ma chambre et voulut me déshabiller lui-même ; il commença par m'ôter mon bonnet, mais voulant ensuite me déchausser, il eut du mal à se baisser et il me dit : « C'est que je suis vieux, mon enfant » ; il était à genoux, il me suppliait du regard, il ajouta, en joignant les deux mains : « Tu es si jolie ! », j'avais peur de ce qui allait suivre.

Un énorme lit était au fond de l'alcôve, il m'y traîna en criant ; je me sentis noyée dans les édredons et dans les matelas, son corps pesait sur moi, avec un horrible supplice, ses lèvres molles me couvraient de baisers froids, le plafond de la chambre m'écrasait. Comme il était heureux ! comme il se pâmait ! Tâchant, à mon tour, de trouver des jouissances, j'excitais les siennes à ce qu'il paraît ; mais que m'importait son plaisir à lui ! c'était le mien qu'il fallait, c'était le mien que j'attendais, j'en aspirais de sa bouche creuse et de ses membres débiles, j'en évoquais de tout ce vieillard, et réunissant dans un incroyable effort tout ce que j'avais en moi de lubricité contenue, je ne parvins qu'au dégoût dans ma première nuit de débauche.

À peine fut-il sorti que je me levai, j'allai à la fenêtre, je l'ouvris et je laissai l'air me refroidir la peau ; j'aurais voulu que

l'Océan pût me laver de lui, je refis mon lit, effaçant avec soin toutes les places où ce cadavre m'avait fatiguée de ses convulsions. Toute la nuit se passa à pleurer ; désespérée, je rugissais comme un tigre qu'on a châtré. Ah ! si tu étais venu alors ! si nous nous étions connus dans ce temps-là ! si tu avais été du même âge que moi, c'est alors que nous nous serions aimés, quand j'avais seize ans, quand mon coeur était neuf ! toute notre vie se fût passée à cela, mes bras se seraient usés à t'étreindre sur moi et mes yeux à plonger dans les tiens ! »

Elle continua :

— Grande dame, je me levais à midi, j'avais une livrée qui me suivait partout, et une calèche où je m'étendais sur les coussins ; ma bête de race sautait merveilleusement par-dessus le tronc des arbres, et la plume noire de mon chapeau d'amazone remuait avec grâce ; mais devenue riche du jour au lendemain, tout ce luxe m'excitait au lieu de m'apaiser. Bientôt on me connut, ce fut à qui m'aurait, mes amants faisaient mille folies pour me plaire, tous les soirs je lisais les billets doux de la journée, pour y trouver l'expression nouvelle de quelque coeur autrement moulé que les autres et fait pour moi. Mais tous se ressemblaient, je savais d'avance la fin de leurs phrases et la manière dont ils allaient tomber à genoux ; il y en a deux que j'ai repoussés par caprice et qui se sont tués, leur mort ne m'a point touchée, pourquoi mourir ? que n'ont-ils plutôt tout franchi pour m'avoir ? Si j'aimais un homme, moi, il n'y aurait pas de mers assez larges ni de murs assez hauts pour m'empêcher d'arriver jusqu'à lui. Comme je me serais bien entendue, si j'avais été homme, à corrompre des gardiens, à monter la nuit aux fenêtres, et à étouffer sous ma bouche

les cris de ma victime, trompée chaque matin de l'espoir que j'avais eu la veille !

Je les chassais avec colère et j'en prenais d'autres, l'uniformité du plaisir me désespérait, et je courais à sa poursuite avec frénésie, toujours altérée de jouissances nouvelles et magnifiquement rêvées, semblable aux marins en détresse, qui boivent de l'eau de mer et ne peuvent s'empêcher d'en boire, tant la soif les brûle !

« Dandys et rustauds, j'ai voulu voir si tous étaient de même ; j'ai goûté la passion des hommes, aux mains blanches et grasses, aux cheveux teints collés sur les tempes ; j'ai eu de pâles adolescents, blonds, efféminés comme des filles, qui se mouraient sur moi ; les vieillards aussi m'ont salie de leurs joies décrépites, et j'ai contemplé au réveil leur poitrine oppressée et leurs yeux éteints. Sur un banc de bois, dans un cabaret de village, entre un pot de vin et une pipe de tabac, l'homme du peuple aussi m'a embrassée avec violence ; je me suis fait comme lui une joie épaisse et des allures faciles ; mais la canaille ne fait pas mieux l'amour que la noblesse, et la botte de paille n'est pas plus chaude que les sofas. Pour les rendre plus ardents, je me suis dévouée à quelques-uns comme une esclave, et ils ne m'en aimaient pas davantage ; j'ai eu, pour des sots, des bassesses infâmes, et en échange ils me haïssaient et me méprisaient, alors que j'aurais voulu leur centupler mes caresses et les inonder de bonheur. Espérant enfin que les gens difformes pouvaient mieux aimer que les autres, et que les natures rachitiques se raccrochaient à la vie par la volupté, je me suis donnée à des bossus, à des nègres, à des nains ; je leur fis des nuits à rendre jaloux des millionnaires, mais je les épouvantais peut-être, car ils me quittaient vite. Ni les pauvres, ni les riches, ni les laids n'ont pu assouvir l'amour que je

leur demandais à remplir ; tous, faibles, languissants, conçus dans l'ennui, avortons faits par des paralytiques que le vin enivre, que la femme tue, craignant de mourir dans les draps comme on meurt à la guerre, il n'en est pas un que je n'aie vu lassé dès la première heure. Il n'y a donc plus, sur la terre, de ces jeunesses divines comme autrefois ! plus de Bacchus, plus d'Apollons, plus de ces héros qui marchaient nus, couronnés de pampres et de lauriers ! J'étais faite pour être la maîtresse d'un empereur, moi ; il me fallait l'amour d'un bandit, sur un rocher dur, par un soleil d'Afrique ; j'ai souhaité les enlacements des serpents, et les baisers rugissants que se donnent les lions.

À cette époque je lisais beaucoup ; il y a surtout deux livres que j'ai relus cent fois : Paul et Virginieet un autre qui s'appelait Les Crimes des Reines.On y voyait les portraits de Messaline, de Théodora, de Marguerite de Bourgogne, de Marie Stuart et de Catherine II. « Être reine, me disais-je, et rendre la foule amoureuse de toi ! » Eh bien, j'ai été reine, reine comme on peut l'être maintenant ; en entrant dans ma loge je promenais sur le public un regard triomphant et provocateur, mille têtes suivaient le mouvement de mes sourcils, je dominais tout par l'insolence de ma beauté.

Fatiguée cependant de toujours poursuivre un amant, et plus que jamais en voulant à tout prix, ayant d'ailleurs fait du vice un supplice qui m'était cher, je suis accourue ici, le coeur enflammé comme si j'avais eu encore une virginité à vendre ; raffinée, je me résignais à vivre mal ; opulente, à m'endormir dans la misère, car à force de descendre si bas je n'aspirais peut-être plus à monter éternellement, à mesure que mes organes s'useraient, mes désirs s'apaiseraient sans doute, je voulais par là en finir d'un seul coup

et me dégoûter pour toujours de ce que j'enviais avec tant de ferveur. Oui, moi qui ai pris des bains de fraises et de lait, je suis venue ici, m'étendre sur le grabat commun où la foule passe ; au lieu d'être la maîtresse d'un seul, je me suis faite servante de tous, et quel rude maître j'ai pris là ! Plus de feu l'hiver, plus de vin fin à mes repas, il y a un an que j'ai la même robe, qu'importe ! mon métier n'est-il pas d'être nue ? Mais ma dernière pensée, mon dernier espoir, le sais-tu ? Oh ! j'y comptais, c'était de trouver un jour ce que je n'avais jamais rencontré, l'homme qui m'a toujours fui, que j'ai poursuivi dans le lit des élégants, au balcon des théâtres ; chimère que n'est que dans mon coeur et que je veux tenir dans mes mains ; un beau jour, espérais-je, quelqu'un viendra sans doute – dans le nombre cela doit être – plus grand, plus noble, plus fort ; ses yeux seront fendus comme ceux des sultanes, sa voix se modulera dans une mélodie lascive, ses membres auront la souplesse terrible et voluptueuse des léopards, il sentira des odeurs à faire pâmer, et ses dents mordront avec délices ce sein qui se gonfle pour lui. À chaque arrivant je me disais : « est-ce lui » ? et à un autre encore : « est-ce lui ? qu'il m'aime ! qu'il m'aime ! qu'il me batte ! qu'il me brise ! à moi seule je lui ferai un sérail, je connais quelles fleurs excitent, quelles boissons vous exaltent, et comment la fatigue même se transforme en délicieuse extase ; coquette quand il le voudra, pour irriter sa vanité ou amuser son esprit, tout à coup il me trouvera langoureuse, pliante comme un roseau, exhalant des mots doux et des soupirs tendres ; pour lui je me tordrai dans des mouvements de couleuvre, la nuit j'aurai des soubresauts furieux et des crispations qui déchirent. Dans un pays chaud, en buvant du beau vin dans du cristal, je lui danserai, avec des castagnettes, des danses espagnoles, ou je bondirai en hurlant un

hymne de guerre, comme les femmes des sauvages ; s'il est amoureux des statues et des tableaux, je me ferai des poses de grand maître devant lesquelles il tombera à genoux ; s'il aime mieux que je sois son ami, je m'habillerai en homme et j'irai à la chasse avec lui, je l'aiderai dans ses vengeances ; s'il veut assassiner quelqu'un, je ferai le guet pour lui ; s'il est voleur, nous volerons ensemble ; j'aimerai ses habits et le manteau qui l'enveloppe. » Mais non ! jamais, jamais ! le temps a eu beau s'écouler et les matins revenir, on a en vain usé chaque place de mon corps, par toutes les voluptés dont se régalent les hommes, je suis restée comme j'étais, à dix ans, vierge, si une vierge est celle qui n'a pas de mari, pas d'amant, qui n'a pas connu le plaisir et qui le rêve sans cesse, qui se fait des fantômes charmants et qui les voit dans ses songes, qui en entend la voix dans le bruit des vents, qui en cherche les traits dans la figure de la lune. Je suis vierge ! cela te fait rire ? mais n'en ai-je pas les vagues pressentiments, les ardentes langueurs ? j'en ai tout, sauf la virginité elle-même.

Regarde au chevet de mon lit toutes ces lignes entrecroisées sur l'acajou, ce sont les marques d'ongle de tous ceux qui s'y sont débattus, de tous ceux dont les têtes ont frotté là ; je n'ai jamais eu rien de commun avec eux ; unis ensemble aussi étroitement que des bras humains peuvent le permettre, je ne sais quel abîme m'en a toujours séparée. Oh ! que de fois, tandis qu'égarés ils auraient voulu s'abîmer tout entiers dans leur jouissance, mentalement je m'écartais à mille lieues de là, pour partager la natte d'un sauvage ou l'antre garni de peaux de moutons de quelque berger des Abruzzes !

Aucun en effet ne vient pour moi, aucun ne me connaît, ils cherchent peut-être en moi une certaine femme comme je cherche en eux un certain homme ; n'y a-t-il pas, dans les rues, plus d'un chien qui s'en va flairant dans l'ordure pour trouver des os de poulet et des morceaux de viande ? de même, qui saura tous les amours exaltés qui s'abattent sur une fille publique, toutes les belles élégies qui finissent dans le bonjour qu'on lui adresse ? Combien j'en ai vu arriver ici le coeur gros de dépit et les yeux pleins de larmes ! les uns, au sortir d'un bal, pour résumer sur une seule femme toutes celles qu'ils venaient de quitter ; les autres, après un mariage, exaltés à l'idée de l'innocence ; et puis des jeunes gens, pour toucher à loisir leurs maîtresses à qui ils n'osent parler, fermant les yeux et la voyant ainsi dans leurs coeurs ; des maris pour se refaire jeunes et savourer les plaisirs faciles de leur bon temps, des prêtres poussés par le démon et ne voulant pas d'une femme, mais d'une courtisane, mais du péché incarné, ils me maudissent, ils ont peur de moi et ils m'adorent ; pour que la tentation soit plus forte et l'effroi plus grand, ils voudraient que j'eusse le pied fourchu et que ma robe étincelât de pierreries. Tous passent tristement, uniformément, comme des ombres qui se succèdent, comme une foule dont on ne garde plus que le souvenir du bruit qu'elle faisait, du piétinement de ces mille pieds, des clameurs confuses qui en sortaient. Sais-je, en effet, le nom d'un seul ? ils viennent et ils me quittent, jamais une caresse désintéressée, et ils en demandent, ils demanderaient de l'amour, s'ils l'osaient ! il faut les appeler beaux, les supposer riches, et ils sourient. Et puis ils aiment à rire, quelquefois il faut chanter, ou se taire ou parler. Dans cette femme si connue, personne ne s'est douté qu'il y avait un coeur ; imbéciles qui louaient l'arc de mes sourcils et l'éclat de mes épaules, tout heureux

d'avoir à bon marché un morceau de roi, et qui ne prenaient pas cet amour inextinguible qui courait au-devant d'eux et se jetait à leurs genoux !

J'en vois pourtant qui ont des amants, même ici, de vrais amants qui les aiment ; elles leur font une place à part, dans leur lit comme dans leur âme, et quand ils viennent elles sont heureuses. C'est pour eux, vois-tu, qu'elles se peignent si longuement les cheveux et qu'elles arrosent les pots de fleurs qui sont à leurs fenêtres ; mais moi, personne, personne ; pas même l'affection paisible d'un pauvre enfant, car on la leur montre du doigt, la prostituée, et ils passent devant elle sans lever la tête. Qu'il y a longtemps, mon Dieu, que je ne suis sortie dans les champs et que je n'ai vu la campagne ! que de dimanches j'ai passés à entendre le son de ces tristes cloches, qui appellent tout le monde aux offices où je ne vais pas ! qu'il y a longtemps que je n'ai entendu le grelot des vaches dans le taillis ! Ah ! je veux m'en aller d'ici, je m'ennuie, je m'ennuie ; je retournerai à pied au pays, j'irai chez ma nourrice, c'est une brave femme qui me recevra bien. Quand j'étais toute petite, j'allais chez elle, et elle me donnait du lait ; je l'aiderai à élever ses enfants et à faire le ménage, j'irai ramasser du bois mort dans la forêt, nous nous chaufferons, le soir, au coin du feu quand il neigera, voilà bientôt l'hiver ; aux rois nous tirerons le gâteau. Oh ! elle m'aimera bien, je bercerai les petits pour les endormir, comme je serai heureuse ! »

Elle se tut, puis releva sur moi un regard étincelant à travers ses larmes, comme pour me dire : Est-ce toi ?

Je l'avais écoutée avec avidité, j'avais regardé tous les mots sortir de sa bouche ; tâchant de m'identifier à la vie qu'ils m'exprimaient. Agrandie tout à coup à des proportions que je lui prê-

tais, sans doute, elle me parut une femme nouvelle, pleine de mystères ignorés et, malgré mes rapports avec elle, toute tentante d'un charme irritant et d'attraits nouveaux. Les hommes, en effet, qui l'avaient possédée avaient laissé sur elle comme une odeur de parfum éteint, traces de passions disparues, qui lui faisaient une majesté voluptueuse ; la débauche la décorait d'une beauté infernale. Sans les orgies passées, aurait-elle eu ce sourire de suicide, qui la faisait ressembler à une morte se réveillant dans l'amour ? sa joue en était plus appâlie, ses cheveux plus élastiques et plus odorants, ses membres plus souples, plus mous et plus chauds ; comme moi, aussi, elle avait marché de joies en chagrins, couru d'espérances en dégoûts, des abattements sans nom avaient succédé à des spasmes fous ; sans nous connaître, elle dans sa prostitution et moi dans ma chasteté, nous avions suivi le même chemin, aboutissant au même gouffre ; pendant que je me cherchais une maîtresse, elle s'était cherché un amant, elle dans le monde, moi dans mon coeur, l'un et l'autre nous avaient fuis.

— Pauvre femme, lui dis-je, en la serrant sur moi, comme tu as dû souffrir !

— Tu as donc souffert quelque chose de semblable ? me répondit-elle, est-ce que tu es comme moi ? est-ce que souvent tu as trempé ton oreiller de larmes ? est-ce que, pour toi, les jours de soleil en hiver sont aussi tristes ? Quand il fait du brouillard, le soir, et que je marche seule, il me semble que la pluie traverse mon coeur et le fait tomber en débris.

— Je doute pourtant que tu te sois jamais aussi ennuyée que moi dans le monde, tu as eu tes jours de plaisir, mais moi c'est

comme si j'étais né en prison, j'ai mille choses qui n'ont pas vu la lumière.

— Tu es si jeune, cependant ! Au fait, tous les hommes sont vieux maintenant, les enfants se trouvent dégoûtés comme les vieillards, nos mères s'ennuyaient quand elles nous ont conçus, on n'était pas comme ça autrefois, n'est-ce pas vrai ?

— C'est vrai, repris-je, les maisons où nous habitons sont toutes pareilles, blanches et mornes comme des tombes dans des cimetières ; dans les vieilles baraques noires qu'on démolit la vie devait être plus chaude, on y chantait fort, on y brisait les brocs sur les tables, on y cassait les lits en faisant l'amour.

— Mais qui te rend si triste ? tu as donc bien aimé ?

— Si j'ai aimé, mon Dieu ! assez pour envier ta vie.

— Envier ma vie ! dit-elle.

— Oui, l'envier ! car, à ta place, j'aurais peut-être été heureux, car, si un homme comme tu le désires n'existe pas, une femme comme j'en veux doit vivre quelque part ; parmi tant de coeurs qui battent, il doit s'en trouver un pour moi.

— Cherche-le ! cherche-le !

— Oh ! si, j'ai aimé ! si bien que je suis saturé de désirs rentrés. Non, tu ne sauras jamais toutes celles qui m'ont égaré et que dans le fond de mon coeur, j'abritais d'un amour angélique. Écoute, quand j'avais vécu un jour avec une femme, je me disais : « Que ne l'ai-je connue depuis dix ans ! tous ses jours qui ont fui m'appartenaient, son premier sourire devait être pour moi, sa première pensée au monde, pour moi. Des gens viennent et lui

parlent, elle leur répond, elle y pense, les livres qu'elle admire, j'aurais dû les lire. Que ne me suis-je promené avec elle, sous tous les ombrages qui l'ont abritée ! il y a bien des robes qu'elle a usées et que je n'ai pas vues, elle a entendu, dans sa vie, les plus beaux opéras et je n'étais pas là ; d'autres lui ont déjà fait sentir les fleurs que je n'avais pas cueillies, je ne pourrai rien faire, elle m'oubliera, je suis pour elle comme un passant dans la rue », et quand j'en étais séparé je me disais : « Où est-elle ? que fait-elle, toute la journée, loin de moi ? à quoi son temps se passe-t-il ? » Qu'une femme aime un homme, qu'elle lui fasse un signe, et il tombe à ses genoux ! Mais nous, quel hasard qu'elle vienne à nous regarder, et encore !... il faut être riche, avoir des chevaux qui vous emportent, avoir une maison ornée de statues, donner des fêtes, jeter l'or, faire du bruit ; mais vivre dans la foule, sans pouvoir la dominer par le génie ou par l'argent, et demeurer aussi inconnu que le plus lâche et le plus sot de tous, quand on aspire à des amours du ciel, quand on mourrait avec joie sous le regard d'une femme aimée, j'ai connu ce supplice.

— Tu es timide, n'est-ce pas ? elles te font peur.

— Plus maintenant. Autrefois, le bruit de leurs pas seulement me faisait tressaillir, je restais devant la boutique d'un coiffeur, à regarder les belles figures de cire avec des fleurs et des diamants dans les cheveux, roses, blanches et décolletées, j'ai été amoureux de quelques-unes ; l'étalage d'un cordonnier me tenait aussi en extase : dans ces petits souliers de satin, que l'on allait emporter pour le bal du soir, je plaçais un pied nu, un pied charmant, avec des ongles fins, un pied d'albâtre vivant, tel que celui d'une princesse qui entre au bain ; les corsets suspendus devant les magasins de modes, et que le vent fait remuer, me donnaient égale-

ment de bizarres envies ; j'ai offert des bouquets de fleurs à des femmes que je n'aimais pas, espérant que l'amour viendrait par là, je l'avais entendu dire ; j'ai écrit des lettres adressées n'importe à qui, pour m'attendrir avec la plume, et j'ai pleuré ; le moindre sourire d'une bouche de femme me faisait fondre le coeur en délices, et puis c'était tout ! Tant de bonheur n'était pas fait pour moi, qu'est-ce qui pouvait m'aimer ?

— Attends ! attends encore un an, six mois ! demain peut-être, espère !

— J'ai trop espéré pour obtenir.

— Tu parles comme un enfant, me dit-elle.

— Non, je ne vois même pas d'amour dont je ne serais rassasié au bout de vingt-quatre heures, j'ai tant rêvé le sentiment que j'en suis fatigué, comme ceux que l'on a trop fortement chéris.

— Il n'y a pourtant que cela de beau dans le monde.

— À qui le dis-tu ? je donnerais tout pour passer une seule nuit avec une femme qui m'aimerait.

— Oh ! si au lieu de cacher ton coeur, tu laissais voir tout ce qui bat dedans de généreux et de bon, toutes les femmes voudraient de toi, il n'en est pas une qui ne tâcherait d'être ta maîtresse ; mais tu as été plus fou que moi encore ! Fait-on cas des trésors enfouis ? les coquettes seules devinent les gens comme toi, et les torturent, les autres ne les voient pas. Tu valais pourtant bien la peine qu'on t'aimât ! Eh bien, tant mieux ! c'est moi qui t'aimerai, c'est moi qui serai ta maîtresse.

— Ma maîtresse ?

— Oh ! je t'en prie ! je te suivrai où tu voudras, je partirai d'ici, j'irai louer une chambre en face de toi, je te regarderai toute la journée. Comme je t'aimerai ! être avec toi, le soir, le matin, la nuit dormir ensemble, les bras passés autour du corps, manger à la même table, vis-à-vis l'un de l'autre, nous habiller dans la même chambre, sortir ensemble et te sentir près de moi ! Ne sommes-nous pas faits l'un pour l'autre ? tes espérances ne vont-elles pas bien avec mes dégoûts ? ta vie et la mienne, n'est-ce pas la même ? Tu me raconteras tous les ennuis de ta solitude, je te redirai les supplices que j'ai endurés ; il faudra vivre comme si nous ne devions rester ensemble qu'une heure, épuiser tout ce qu'il y a en nous de voluptés et de tendresses, et puis recommencer, et mourir ensemble. Embrasse-moi, embrasse-moi encore ! mets là ta tête sur ma poitrine, que j'en sente bien le poids, que tes cheveux me caressent le cou, que mes mains parcourent tes épaules, ton regard est si tendre !

La couverture défaite, qui pendait à terre, laissait nos pieds à nu ; elle se releva sur les genoux et la repoussa sous le matelas, je vis son dos blanc se courber comme un roseau ; les insomnies de la nuit m'avaient brisé, mon front était lourd, les yeux me brûlaient les paupières, elle me les baisa doucement du bout des lèvres, ce qui me les rafraîchit comme si on me les eût humectés avec de l'eau froide. Elle aussi, se réveillait de plus en plus de la torpeur où elle s'était laissée aller un instant ; irritée par la fatigue, enflammée par le goût des caresses précédentes, elle m'étreignit avec une volupté désespérée, en me disant : « Aimons-nous, puisque personne ne nous a aimés, tu es à moi ! »

Elle haletait, la bouche ouverte, et m'embrassait furieusement, puis tout à coup, se reprenant et passant sa main sur ses ban-

deaux dérangés, elle ajouta :

— Écoute, comme notre vie serait belle si c'était ainsi, si nous allions demeurer dans un pays où le soleil fait pousser des fleurs jaunes et mûrit les oranges, sur un rivage comme il y en a, à ce qu'il paraît, où le sable est tout blanc, où les hommes portent des turbans, où les femmes ont des robes de gaze ; nous demeurerions couchés sous quelque grand arbre à larges feuilles, nous écouterions le bruit des golfes, nous marcherions ensemble au bord des flots pour ramasser des coquilles, je ferais des paniers avec des roseaux, tu irais les vendre ; c'est moi qui t'habillerais, je friserais tes cheveux dans mes doigts, je te mettrais un collier autour du cou, oh ! comme je t'aimerais ! comme je t'aime ! laisse-moi donc m'assouvir de toi !

Me collant à sa couche, d'un mouvement impétueux, elle s'abattit sur tout mon corps et s'y étendit avec une joie obscène, pâle, frissonnante, les dents serrées et me serrant sur elle avec une force enragée ; je me sentis entraîné comme dans un ouragan d'amour, des sanglots éclataient, et puis des cris aigus ; ma lèvre, humide de sa salive, pétillait et me démangeait ; nos muscles, tordus dans les mêmes noeuds, se serraient et entraient les uns dans les autres, la volupté se tournait en délire, la jouissance en supplices.

Ouvrant tout à coup les yeux ébahis et épouvantés, elle dit :

— Si j'allais avoir un enfant !

Et passant, au contraire, à une câlinerie suppliante :

— Oui, oui, un enfant ! un enfant de toi !... Tu me quittes ? nous ne nous reverrons plus, jamais tu ne reviendras ? penseras-

tu à moi quelquefois ? j'aurai toujours tes cheveux là, adieu !... Attends, il fait à peine jour.

Pourquoi donc avais-je hâte de la fuir ? est-ce que déjà je l'aimais ?

Marie ne me parla plus, quoique je restasse bien encore une demi-heure chez elle ; elle songeait peut-être à l'amant absent. Il y a un instant, dans le départ où, par anticipation de tristesse, la personne aimée n'est déjà plus avec vous.

Nous ne nous fîmes pas d'adieux, je lui pris la main, elle y répondit, mais la force pour la serrer était restée dans son coeur.

Je ne l'ai plus revue.

J'ai pensé à elle depuis, pas un jour ne s'est écoulé sans perdre à y rêver le plus d'heures possible, quelquefois je m'enferme exprès et seul, je tâche de revivre dans ce souvenir ; souvent je m'efforce à y penser avant de m'endormir, pour la rêver la nuit, mais ce bonheur-là ne m'est pas arrivé.

Je l'ai cherchée partout, dans les promenades, au théâtre, au coin des rues, sans savoir pourquoi j'ai cru qu'elle m'écrirait ; quand j'entendais une voiture s'arrêter à ma porte, je m'imaginais qu'elle allait en descendre. Avec quelle angoisse j'ai suivi certaines femmes ! avec quel battement de coeur je détournais la tête pour voir si c'était elle !

La maison a été démolie, personne n'a pu me dire ce qu'elle était devenue.

Le désir d'une femme que l'on a obtenue est quelque chose d'atroce et de mille fois pire que l'autre, de terribles images vous

poursuivent comme des remords. Je ne suis pas jaloux des hommes qui l'ont eue avant moi, mais je suis jaloux de ceux qui l'ont eue depuis ; une convention tacite faisait, il me semble, que nous devions nous être fidèles, j'ai été plus d'un an à lui garder cette parole, et puis le hasard, l'ennui, la lassitude du même sentiment peut-être, ont fait que j'y ai manqué. Mais c'était elle que je poursuivais partout ; dans le lit des autres je rêvais à ses caresses.

On a beau, par-dessus les passions anciennes, vouloir en semer de nouvelles, elles reparaissent toujours, il n'y a pas de force au monde pour en arracher les racines. Les voies romaines, où roulaient les chars consulaires, ne servent plus depuis longtemps, mille nouveaux sentiers les traversent, les champs se sont élevés dessus, le blé y pousse, mais on en aperçoit encore la trace, et leurs grosses pierres ébrèchent les charrues quand on laboure.

Le type dont presque tous les hommes sont en quête n'est peut-être que le souvenir d'un amour conçu dans le ciel ou dès les premiers jours de la vie ; nous sommes en quête de tout ce qui s'y rapporte, la seconde femme qui vous plaît ressemble presque toujours à la première, il faut un grand degré de corruption ou un coeur bien vaste pour tout aimer. Voyez aussi comme ce sont éternellement les mêmes dont vous parlent les gens qui écrivent, et qu'ils décrivent cent fois sans jamais s'en lasser. J'ai connu un ami qui avait adoré, à 15 ans, une jeune mère qu'il avait vue nourrissant son enfant 7 ; de longtemps il n'estima que les tailles de poissarde, la beauté des femmes sveltes lui était odieuse.

À mesure que le temps s'éloignait, je l'en aimais de plus en plus ; avec la rage que l'on a pour les choses impossibles, j'inventais des aventures pour la retrouver, j'imaginais notre rencontre,

j'ai revu ses yeux dans les globules bleus des fleuves, et la couleur de sa figure dans les feuilles du tremble, quand l'automne les colore. Une fois, je marchais vite dans un pré, les herbes sifflaient autour de mes pieds en m'avançant, elle était derrière moi ; je me suis retourné, il n'y avait personne. Un autre jour, une voiture a passé devant mes yeux, j'ai levé la tête, un grand voile blanc sortait de la portière et s'agitait au vent, les roues tournaient, il se tordait, il m'appelait, il a disparu, et je suis retombé seul, abîmé, plus abandonné qu'au fond d'un précipice.

Oh ! si l'on pouvait extraire de soi tout ce qui y est et faire un être avec la pensée seule ! si l'on pouvait tenir son fantôme dans les mains et le toucher au front, au lieu de perdre dans l'air tant de caresses et tant de soupirs ! Loin de là, la mémoire oublie et l'image s'efface, tandis que l'acharnement de la douleur reste en vous. C'est pour me la rappeler que j'ai écrit ce qui précède, espérant que les mots me la feraient revivre ; j'y ai échoué, j'en sais bien plus que je n'en ai dit.

C'est, d'ailleurs, une confidence que je n'ai faite à personne, on se serait moqué de moi. Ne se raille-t-on pas de ceux qui aiment, car c'est une honte parmi les hommes ; chacun, par pudeur ou par égoïsme, cache ce qu'il possède dans l'âme de meilleur et de plus délicat ; pour se faire estimer, il ne faut montrer que les côtés les plus laids, c'est le moyen d'être au niveau commun. Aimer une telle femme ? m'aurait-on dit, et d'abord personne ne l'eût compris ; à quoi bon, dès lors, en ouvrir la bouche ?

Ils auraient eu raison, elle n'était peut-être ni plus belle ni plus ardente qu'une autre, j'ai peur de n'aimer qu'une conception de mon esprit et de ne chérir en elle que l'amour qu'elle m'avait fait rêver.

Longtemps je me suis débattu sous cette pensée, j'avais placé l'amour trop haut pour espérer qu'il descendrait jusqu'à moi ; mais, à la persistance de cette idée, il a bien fallu reconnaître que c'était quelque chose d'analogue. Ce n'est que plusieurs mois après l'avoir quittée que je l'ai ressenti ; dans les premiers temps, au contraire, j'ai vécu dans un grand calme.

Comme le monde est vide à celui qui y marche seul ! Qu'allais-je faire ? Comment passer le temps ? à quoi employer mon cerveau ? comme les journées sont longues ! Où est donc l'homme qui se plaint de la brièveté des jours de la vie ? qu'on me le montre, ce doit être un mortel heureux.

Distrayez-vous, disent-ils, mais à quoi ? c'est me dire : tâchez d'être heureux ; mais comment ? et à quoi bon tant de mouvement ? Tout est bien dans la nature, les arbres poussent, les fleuves coulent, les oiseaux chantent, les étoiles brillent ; mais l'homme tourmenté remue, s'agite, abat les forêts, bouleverse la terre, s'élance sur la mer, voyage, court, tue les animaux, se tue lui-même, et pleure, et rugit, et pense à l'enfer, comme si Dieu lui avait donné un esprit pour concevoir encore plus de maux qu'il n'en endure !

Autrefois, avant Marie, mon ennui avait quelque chose de beau, de grand ; mais maintenant il est stupide, c'est l'ennui d'un homme plein de mauvaise eau-de-vie, sommeil d'ivre mort.

Ceux qui ont beaucoup vécu ne sont pas de même. À 50 ans, ils sont plus frais que moi à vingt, tout leur est encore neuf et attrayant. Serai-je comme ces mauvais chevaux, qui sont fatigués à peine sortis de l'écurie, et qui ne trottent à l'aise qu'après un long bout de route, fait en boitant et en souffrant ? Trop de spectacles

me font mal, trop aussi me font pitié, ou plutôt tout cela se confond dans le même dégoût.

Celui qui est assez bien né pour ne pas vouloir de maîtresse parce qu'il ne pourrait la couvrir de diamants ni la loger dans un palais, et qui assiste à des amours vulgaires, qui contemple, d'un oeil calme, la laideur bête de ces deux animaux en rut que l'on appelle un amant et une maîtresse, n'est pas tenté de se ravaler si bas, il se défend d'aimer comme d'une faiblesse, et il terrasse sous ses genoux tous les désirs qui viennent ; cette lutte l'épuise. L'égoïsme cynique des hommes m'écarte d'eux, de même que l'esprit borné des femmes me dégoûte de leur commerce ; j'ai tort, après tout, car deux belles lèvres valent mieux que toute l'éloquence du monde.

La feuille tombée s'agite et vole aux vents, de même, moi, je voudrais voler, m'en aller, partir pour ne plus revenir, n'importe où, mais quitter mon pays ; ma maison me pèse sur les épaules, je suis tant de fois entré et sorti par la même porte ! j'ai tant de fois levé les yeux à la même place, au plafond de ma chambre, qu'il en devrait être usé.

Oh ! se sentir plier sur le dos des chameaux ! devant soi un ciel tout rouge, un sable tout brun, l'horizon flamboyant qui s'allonge, les terrains qui ondulent, l'aigle qui pointe sur votre tête ; dans un coin, une troupe de cigognes aux pattes roses, qui passent et s'en vont vers les citernes ; le vaisseau mobile du désert vous berce, le soleil vous fait fermer les yeux, vous baigne dans ses rayons, on n'entend que le bruit étouffé du pas des montures, le conducteur vient de finir sa chanson, on va, on va. Le soir on plante les pieux, on dresse la tente, on fait boire les dromadaires, on se couche sur une peau de lion, on fume, on allume

des feux pour éloigner les chacals, que l'on entend glapir au fond du désert, des étoiles inconnues et quatre fois grandes comme les nôtres palpitent aux cieux ; le matin on remplit les outres à l'oasis, on repart, on est seul, le vent siffle, le sable s'élève en tourbillons.

Et puis, dans quelque plaine où l'on galope tout le jour, des palmiers s'élèvent entre les colonnes et agitent doucement leur ombrage, à côté de l'ombre immobile des temples détruits ; des chèvres grimpent sur les frontispices renversés et mordent les plantes qui ont poussé dans les ciselures du marbre, elles fuient en bondissant quand vous approchez. Au-delà, après avoir traversé des forêts où les arbres sont liés ensemble par des lianes gigantesques, et des fleuves dont on n'aperçoit pas l'autre rive du bord, c'est le Soudan, le pays des nègres, le pays de l'or ; mais plus loin, oh ! allons toujours, je veux voir le Malabar furieux et ses danses où l'on se tue ; les vins donnent la mort comme les poisons, les poisons sont doux comme les vins ; la mer, une mer bleue remplie de corail et de perles, retentit du bruit des orgies sacrées qui se font dans les antres des montagnes, il n'y a plus de vague, l'atmosphère est vermeille, le ciel sans nuage se mire dans le tiède Océan, les câbles fument quand on les retire de l'eau, les requins suivent le navire et mangent les morts.

Oh ! l'Inde ! l'Inde surtout ! Des montagnes blanches, remplies de pagodes et d'idoles, au milieu de bois remplis de tigres et d'éléphants, des hommes jaunes avec des vêtements blancs, des femmes couleur d'étain avec des anneaux aux pieds et aux mains, des robes de gaze qui les enveloppent comme une vapeur, des yeux dont on ne voit que les paupières noircies avec du henné ; elles chantent ensemble un hymne à quelque dieu, elles

dansent… Danse, danse, bayadère, fille du Gange, tournoie bien tes pieds dans ma tête ! Comme une couleuvre, elle se replie, dénoue ses bras, sa tête remue, ses hanches se balancent, ses narines s'enflent, ses cheveux se dénouent, l'encens qui fume entoure l'idole stupide et dorée, qui a quatre têtes et vingt bras.

Dans un canot de bois de cèdre, un canot allongé, dont les avirons minces ont l'air de plumes, sous une voile faite de bambous tressés, au bruit des tam-tams et des tambourins, j'irai dans le pays jaune que l'on appelle la Chine ; les pieds des femmes se prennent dans la main, leur tête est petite, leurs sourcils minces, relevés aux coins, elles vivent dans des tonnelles de roseau vert, et mangent des fruits à la peau de velours, dans de la porcelaine peinte. Moustache aiguë, tombant sur la poitrine, tête rase, avec une houppe qui lui descend jusque sur le dos, le mandarin, un éventail rond dans les doigts, se promène dans la galerie, où les trépieds brûlent, et marche lentement sur les nattes de riz ; une petite pipe est passée dans son bonnet pointu, et des écritures noires sont empreintes sur ses vêtements de soie rouge. Oh ! que les boîtes à thé m'ont fait faire de voyages !

Emportez-moi, tempêtes du Nouveau Monde, qui déracinez les chênes séculaires et tourmentez les lacs où les serpents se jouent dans les flots ! Que les torrents de Norvège me couvrent de leur mousse ! que la neige de Sibérie, qui tombe tassée, efface mon chemin ! Oh ! voyager, voyager, ne jamais s'arrêter, et, dans cette valse immense, tout voir apparaître et passer, jusqu'à ce que la peau vous crève et que le sang jaillisse !

Que les vallées succèdent aux montagnes, les champs aux villes, les plaines aux mers. Descendons et montons les côtes, que les aiguilles des cathédrales disparaissent, après les mâts de vais-

seaux pressés dans les ports ; écoutons les cascades tomber sur les rochers, le vent dans les forêts, les glaciers se fondre au soleil ; que je voie des cavaliers arabes courir, des femmes portées en palanquin, et puis des coupoles s'arrondir, des pyramides s'élever dans les cieux, des souterrains étouffés, où les momies dorment, des défilés étroits, où le brigand arme son fusil, des joncs où se cache le serpent à sonnettes, des zèbres bariolés courant dans les grandes herbes, des kangourous dressés sur leurs pattes de derrière, des singes se balançant au bout des branches des cocotiers, des tigres bondissant sur leur proie, des gazelles leur échappant...

Allons, allons ! passons les océans larges, où les baleines et les cachalots se font la guerre. Voici venir comme un grand oiseau de mer, qui bat des deux ailes, sur la surface des flots, la pirogue des sauvages ; des chevelures sanglantes pendent à la proue, ils se sont peint les côtes en rouge ; les lèvres fendues, le visage barbouillé, des anneaux dans le nez, ils chantent en hurlant le chant de la mort, leur grand arc est tendu, leurs flèches à la pointe verte sont empoisonnées et font mourir dans les tourments ; leurs femmes nues, seins et mains tatoués, élèvent de grands bûchers pour les victimes de leurs époux, qui leur ont promis de la chair de blanc, si moelleuse sous la dent.

Où irai-je ? la terre est grande, j'épuiserai tous les chemins, je viderai tous les horizons ; puissé-je périr en doublant le Cap, mourir du choléra à Calcutta ou de la peste à Constantinople !

Si j'étais seulement muletier en Andalousie ! et trotter tout le jour, dans les gorges des sierras, voir couler le Guadalquivir, sur lequel il y a des îles de lauriers-roses, entendre, le soir, les guitares et les voix chanter sous les balcons, regarder la lune se mi-

rer dans le bassin de marbre de l'Alhambra, où autrefois se baignaient les sultanes.

Que ne suis-je gondolier à Venise ou conducteur d'une de ces carrioles, qui, dans la belle saison, vous mènent de Nice à Rome ! Il y a pourtant des gens qui vivent à Rome, des gens qui y demeurent toujours. Heureux le mendiant de Naples, qui dort au grand soleil, couché sur le rivage, et qui, en fumant son cigare, voit aussi la fumée du Vésuve monter dans le ciel ! Je lui envie son lit de galets et les songes qu'il y peut faire ; la mer, toujours belle, lui apporte le parfum de ses flots et le murmure lointain qui vient de Caprée.

Quelquefois je me figure arriver en Sicile, dans un petit village de pêcheurs, où toutes les barques ont des voiles latines. C'est le matin ; là, entre des corbeilles et des filets étendus, une fille du peuple est assise, elle a ses pieds nus, à son corset est un cordon d'or, comme les femmes des colonies grecques ; ses cheveux noirs, séparés en deux tresses, lui tombent jusqu'aux talons, elle se lève, secoue son tablier ; elle marche, et sa taille est robuste et souple à la fois, comme celle de la nymphe antique. Si j'étais aimé d'une telle femme ! une pauvre enfant ignorante qui ne saurait seulement pas lire, mais dont la voix serait si douce, quand elle me dirait, avec son accent sicilien : « Je t'aime ! reste ici ! »

Le manuscrit s'arrête ici, mais j'en ai connu l'auteur, et si quelqu'un, ayant passé, pour arriver jusqu'à cette page, à travers toutes les métaphores, hyperboles et autres figures qui remplissent les précédentes, désire y trouver une fin, qu'il continue ; nous allons la lui donner.

Il faut que les sentiments aient peu de mots à leur service, sans cela le livre se fût achevé à la première personne. Sans doute que notre homme n'aura plus rien trouvé à dire ; il se trouve un point où l'on n'écrit plus et où l'on pense davantage, c'est à ce point qu'il s'arrêta, tant pis pour le lecteur !

J'admire le hasard, qui a voulu que le livre en demeurât là, au moment où il serait devenu meilleur ; l'auteur allait entrer dans le monde, il aurait eu mille choses à nous apprendre, mais il s'est, au contraire, livré de plus en plus à une solitude austère, d'où rien ne sortait. Or il jugea convenable de ne plus se plaindre, preuve peut-être qu'il commença réellement à souffrir. Ni dans sa conversation, ni dans ses lettres, ni dans les papiers que j'ai fouillés après sa mort, et où ceci se trouvait, je n'ai saisi rien qui dévoilât l'état de son âme, à partir de l'époque où il cessa d'écrire ses confessions.

Son grand regret était de ne pas être peintre, il disait avoir de très beaux tableaux dans l'imagination. Il se désolait également de n'être pas musicien ; par les matinées de printemps, quand il se promenait le long des avenues de peupliers, des symphonies sans fin lui résonnaient dans la tête. Du reste, il n'entendait rien à la peinture ni à la musique, je l'ai vu admirer des galettes authentiques et avoir la migraine en sortant de l'Opéra. Avec un peu plus de temps, de patience, de travail, et surtout avec un goût plus délicat de la plastique des arts, il fût arrivé à faire des vers médiocres, bons à mettre dans l'album d'une dame, ce qui est toujours galant. quoi qu'on en dise.

Dans sa première jeunesse, il s'était nourri de très mauvais auteurs, comme on l'a pu voir à son style ; en vieillissant, il s'en

dégoûta, mais les excellents ne lui donnèrent plus le même enthousiasme.

Passionné pour ce qui est beau, la laideur lui répugnait comme le crime ; c'est, en effet, quelque chose d'atroce qu'un être laid, de loin il épouvante, de près il dégoûte ; quand il parle, on souffre ; s'il pleure, ses larmes vous agacent ; on voudrait le battre quand il rit et, dans le silence, sa figure immobile vous semble le siège de tous les vices et de tous les bas instincts. Aussi il ne pardonna jamais à un homme qui lui avait déplu dès le premier abord ; en revanche, il était très dévoué à des gens qui ne lui avaient jamais adressé quatre mots, mais dont il aimait la démarche ou la coupe du crâne.

Il fuyait les assemblées, les spectacles, les bals, les concerts, car, à peine y était-il entré, qu'il se sentait glacé de tristesse et qu'il avait froid dans les cheveux. Quand la foule le coudoyait, une haine toute jeune lui montait au coeur, il lui portait, à cette foule, un coeur de loup, un coeur de bête fauve traquée dans son terrier.

Il avait la vanité de croire que les hommes ne l'aimaient pas, les hommes ne le connaissaient pas.

Les malheurs publics et les douleurs collectives l'attristaient médiocrement, je dirai même qu'il s'apitoyait plus sur les serins en cage, battant des ailes quand il fait du soleil, que sur les peuples en esclavage, c'est ainsi qu'il était fait. Il était plein de scrupules délicats et de vraie pudeur, il ne pouvait, par exemple, rester chez un pâtissier et voir un pauvre le regarder manger sans rougir jusqu'aux oreilles ; en sortant, il lui donnait tout ce qu'il avait d'argent dans la main et s'enfuyait bien vite. Mais on le

trouvait cynique, parce qu'il se servait des mots propres et disait tout haut ce que l'on pense tout bas.

L'amour des femmes entretenues (idéal des jeunes gens qui n'ont pas le moyen d'en entretenir) lui était odieux, le dégoûtait ; il pensait que l'homme qui paye est le maître, le seigneur, le roi. Quoiqu'il fût pauvre, il respectait la richesse et non les gens riches ; être gratis l'amant d'une femme qu'un autre loge, habille et nourrit, lui semblait quelque chose d'aussi spirituel que de voler une bouteille de vin dans la cave d'autrui ; il ajoutait que s'en vanter était le propre des domestiques fripons et des petites gens.

Vouloir une femme mariée, et pour cela se rendre l'ami du mari, lui serrer affectueusement les mains, rire à ses calembours, s'attrister de ses mauvaises affaires, faire ses commissions, lire le même journal que lui, en un mot exécuter, dans un seul jour, plus de bassesses et de platitudes que dix galériens n'en ont fait en toute leur vie, c'était quelque chose de trop humiliant pour son orgueil, et il aima cependant plusieurs femmes mariées ; quelquefois il se mit en beau chemin, mais la répugnance le prenait tout à coup, quand déjà la belle dame commençait à lui faire les yeux doux, comme les gelées du mois de mai qui brûlent les abricotiers en fleurs.

Et les grisettes, me direz-vous ? Eh bien, non ! il ne pouvait se résigner à monter dans une mansarde, pour embrasser une bouche qui vient de déjeuner avec du fromage, et prendre une main qui a des engelures.

Quant à séduire une jeune fille, il se serait cru moins coupable s'il l'avait violée, attacher quelqu'un à soi était pour lui pire que de l'assassiner. Il pensait sérieusement qu'il y a moins de mal à

tuer un homme qu'à faire un enfant : au premier vous ôtez la vie, non pas la vie entière, mais la moitié ou le quart ou la centième partie de cette existence qui va finir, qui finirait sans vous ; mais envers le second, disait-il, n'êtes-vous pas responsable de toutes les larmes qu'il versera depuis son berceau jusqu'à sa tombe ? sans vous, il ne serait pas né, et il naît, pourquoi cela ? pour votre amusement, non pour le sien à coup sûr ; pour porter votre nom, le nom d'un sot, je parie ? autant vaudrait l'écrire sur un mur ; à quoi bon un homme pour supporter le fardeau de trois ou quatre lettres ?

À ses yeux, celui qui, appuyé sur le Code civil, entre de force dans le lit de la vierge qu'on lui a donnée le matin, exerçant ainsi un viol légal que l'autorité protège, n'avait pas d'analogue chez les singes, les hippopotames et les crapauds, qui, mâle et femelle, s'accouplent lorsque des désirs communs les font se chercher et s'unir, où il n'y a ni épouvante et dégoût d'un côté, ni brutalité et despotisme obscène de l'autre ; et il exposait là-dessus de longues théories immorales, qu'il est inutile de rapporter.

Voilà pourquoi il ne se maria point et n'eut pour maîtresse ni fille entretenue, ni femme mariée, ni grisette, ni jeune fille ; restaient les veuves, il n'y pensa pas.

Quand il fallut choisir un état, il hésita entre mille répugnances. Pour se mettre philanthrope, il n'était pas assez malin, et son bon naturel l'écartait de la médecine ; – quant au commerce, il était incapable de calculer, la vue seule d'une banque lui agaçait les nerfs. Malgré ses folies, il avait trop de sens pour prendre au sérieux la noble profession d'avocat ; d'ailleurs sa justice ne se fût pas accommodée aux lois. Il avait aussi trop de goût pour se lancer dans la critique, il était trop poète, peut-être, pour

réussir dans les lettres. Et puis, sont-ce là des états ? Il faut s'établir, avoir une position dans le monde, on s'ennuie à rester oisif, il faut se rendre utile, l'homme est né pour travailler :maximes difficiles à comprendre et qu'on avait soin de souvent lui répéter.

Résigné à s'ennuyer partout et à s'ennuyer de tout, il déclara vouloir faire son droit et il alla habiter Paris. Beaucoup de gens l'envièrent dans son village, et lui dirent qu'il allait être heureux de fréquenter les cafés, les spectacles, les restaurants, de voir les belles femmes ; il les laissa dire, et il sourit comme lorsqu'on a envie de pleurer. Que de fois, cependant, il avait désiré quitter pour toujours sa chambre, où il avait tant bâillé, et dérangé ses coudes de dessus le vieux bureau d'acajou où il avait composé ses drames à quinze ans ! et il se sépara de tout cela avec peine ; ce sont peut-être les endroits qu'on a le plus maudits que l'on préfère aux autres, les prisonniers ne regrettent-ils pas leur prison ? C'est que, dans cette prison, ils espéraient et que, sortis, ils n'espèrent plus ; à travers les murs de leur cachot, ils voyaient la campagne émaillée de marguerites, sillonnée de ruisseaux, couverte de blés jaunes, avec des routes bordées d'arbres, – mais, rendus à la liberté, à la misère, ils revoient la vie telle qu'elle est, pauvre, raboteuse, toute fangeuse et toute froide, la campagne aussi, la belle campagne telle qu'elle est, ornée de gardes champêtres pour les empêcher de prendre les fruits s'ils ont soif, fournie en gardes forestiers, s'ils veulent tuer du gibier et qu'ils aient faim, couverte de gendarmes, s'ils ont envie de se promener et qu'ils n'aient pas de passeport.

Il alla se loger dans une chambre garnie, où les meubles avaient été achetés pour d'autres, usés par d'autres que lui ; il lui sembla habiter dans des ruines. Il passait la journée à travailler, à

écouter le bruit sourd de la rue, à regarder la pluie tomber sur les toits.

Quand il faisait du soleil, il allait se promener au Luxembourg, il marchait sur les feuilles tombées, se rappelant qu'au collège il faisait de même ; mais il ne se serait pas douté que, dix ans plus tard, il en serait là. Ou bien il s'asseyait sur un banc et songeait à mille choses tendres et tristes, il regardait l'eau froide et noire des bassins, puis il s'en retournait le coeur serré. Deux ou trois fois, ne sachant que faire, il alla dans les églises à l'heure du salut, il tâchait de prier ; comme ses amis auraient ri, s'ils l'avaient vu tremper ses doigts dans le bénitier et faire le signe de la croix !

Un soir, qu'il errait dans un faubourg et qu'irrité sans cause il eût voulu sauter sur des épées nues et se battre à outrance, il entendit des voix chanter et les sons doux d'un orgue y répondre par bouffées. Il entra. Sous le portique, une vieille femme, accroupie par terre, demandait la charité en secouant des sous dans un gobelet de fer-blanc ; la porte tapissée allait et venait à chaque personne qui entrait ou qui sortait, on entendait des bruits de sabots, des chaises qui remuaient sur des dalles ; au fond, le choeur était illuminé, le tabernacle brillait aux flambeaux, le prêtre chantait des prières, les lampes, suspendues dans la nef, se balançaient à leurs longues cordes, le haut des ogives et les bas-côtés étaient dans l'ombre, la pluie fouettait sur les vitraux et en faisait craquer les filets de plomb, l'orgue allait, et les voix reprenaient, comme le jour où il avait entendu sur les falaises la mer et les oiseaux se parler. Il fut pris d'envie d'être prêtre, pour dire des oraisons sur le corps des morts, pour porter un cilice et se prosterner ébloui dans l'amour de Dieu… Tout à coup un ricane-

ment de pitié lui vint au fond du coeur, il enfonça son chapeau sur ses oreilles, et sortit en haussant les épaules.

Plus que jamais il devint triste, plus que jamais les jours furent longs pour lui ; les orgues de Barbarie qu'il entendait jouer sous sa fenêtre lui arrachaient l'âme, il trouvait à ces instruments une mélancolie invincible, il disait que ces boîtes-là étaient pleines de larmes. Ou plutôt il ne disait rien, car il ne faisait pas le blasé, l'ennuyé, l'homme qui est désillusionné de tout ; sur la fin, même, on trouva qu'il était devenu d'un caractère plus gai. C'était, le plus souvent, quelque pauvre homme du Midi, un Piémontais, un Génois, qui tournait la manivelle. Pourquoi celui-là avait-il quitté sa corniche, et sa cabane couronnée de maïs à la moisson ? il le regardait jouer longtemps, sa grosse tête carrée, sa barbe noire et ses mains brunes, un petit singe habillé de rouge sautait sur son épaule et grimaçait, l'homme tendait sa casquette, il lui jetait son aumône dedans et le suivait jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue.

En face de lui on bâtissait une maison, cela dura trois mois ; il vit les murs s'élever, les étages monter les uns sur les autres, on mit des carreaux aux fenêtres, on la crépit, on la peignit, puis on ferma les portes ; des ménages vinrent l'habiter et commencèrent à y vivre, il fut fâché d'avoir des voisins, il aimait mieux la vue des pierres.

Il se promenait dans les musées, il contemplait tous ces personnages factices, immobiles et toujours jeunes dans leur vie idéale, que l'on va voir, et qui voient passer devant eux la foule, sans déranger leur tête, sans ôter la main de dessus leur épée, et dont les yeux brilleront encore quand nos petits-fils seront ense-

velis. Il se perdait en contemplations devant les statues antiques, surtout celles qui étaient mutilées.

Une chose pitoyable lui arriva. Un jour, dans la rue, il crut reconnaître quelqu'un en passant près de lui, l'étranger avait fait le même mouvement, ils s'arrêtèrent et s'abordèrent. C'était lui ! son ancien ami, son meilleur ami, son frère, celui à côté de qui il était au collège, en classe, à l'étude, au dortoir ; ils faisaient leurs pensums et leurs devoirs ensemble ; dans la cour et en promenade, ils se promenaient bras dessus bras dessous, ils avaient juré autrefois de vivre en commun et d'être amis jusqu'à la mort.D'abord ils se donnèrent une poignée de main, en s'appelant par leur nom, puis se regardèrent des pieds à la tête sans se rien dire, ils étaient changés tous les deux et déjà un peu vieillis. Après s'être demandé ce qu'ils faisaient, ils s'arrêtèrent tout court et ne surent aller plus loin ; ils ne s'étaient pas vus depuis six ans et ils ne purent trouver quatre mots à échanger. Ennuyés, à la fin, de s'être regardés l'un et l'autre dans le blanc des yeux, ils se séparèrent.

Comme il n'avait d'énergie pour rien et que le temps, contrairement à l'avis des philosophes, lui semblait la richesse la moins prêteuse du monde, il se mit à boire de l'eau-de-vie et à fumer de l'opium ; il passait souvent ses journées tout couché et à moitié ivre, dans un état qui tenait le milieu entre l'apathie et le cauchemar.

D'autres fois la force lui revenait, et il se redressait tout à coup comme un ressort. Alors le travail lui apparaissait plein de charmes, et le rayonnement de la pensée le faisait sourire, de ce sourire placide et profond des sages ; il se mettait vite à l'ouvrage, il avait des plans superbes, il voulait faire apparaître cer-

taines époques sous un jour tout nouveau, lier l'art à l'histoire, commenter les grands poètes comme les grands peintres, pour cela apprendre les langues, remonter à l'antiquité, entrer dans l'Orient ; il se voyait déjà lisant des inscriptions et déchiffrant des obélisques ; puis il se trouvait fou et recroisait les bras.

Il ne lisait plus, ou bien c'étaient des livres qu'il trouvait mauvais et qui, néanmoins, lui causaient un certain plaisir par leur médiocrité même. La nuit il ne dormait pas, des insomnies le retournaient sur son lit, il rêvait et il s'éveillait, si bien que, le matin, il était plus fatigué que s'il eût veillé.

Usé par l'ennui, habitude terrible, et trouvant même un certain plaisir à l'abrutissement qui en est la suite, il était comme les gens qui se voient mourir, il n'ouvrait plus sa fenêtre pour respirer l'air, il ne se lavait plus les mains, il vivait même dans une saleté de pauvre, la même chemise lui servait une semaine, il ne se faisait plus la barbe et ne se peignait plus les cheveux. Quoique frileux, s'il était sorti dans la matinée et qu'il eût les pieds mouillés, il restait toute la journée sans changer de chaussures et sans faire de feu, ou bien il se jetait tout habillé sur son lit et tâchait de s'endormir ; il regardait les mouches courir sur le plafond, il fumait et suivait de l'oeil les petites spirales bleues qui sortaient de ses lèvres.

On concevra sans peine qu'il n'avait pas de but, et c'est là le malheur. Qui eût pu l'animer, l'émouvoir ? l'amour ? il s'en écartait ; l'ambition le faisait rire ; pour l'argent, sa cupidité était fort grande, mais sa paresse avait le dessus, et puis un million ne valait pas pour lui la peine de le conquérir ; c'est à l'homme né dans l'opulence que le luxe va bien ; celui qui a gagné sa fortune, presque jamais ne la sait manger ; son orgueil était tel qu'il n'au-

rait pas voulu d'un trône. Vous me demanderez : Que voulait-il ? je n'en sais rien, mais, à coup sûr, il ne songeait point à se faire plus tard élire député ; il eût même refusé une place de préfet, y compris l'habit brodé, la croix d'honneur passée autour du cou, la culotte de peau et les bottes écuyères les jours de cérémonie. Il aimait mieux lire André Chénier que d'être ministre, il aurait préféré être Talma que Napoléon.

C'était un homme qui donnait dans le faux, dans l'amphigourique et faisait grand abus d'épithètes.

Du haut de ces sommets, la terre disparaît et tout ce qu'on s'y arrache. Il y a également des douleurs du haut desquelles on n'est plus rien et l'on méprise tout ; quand elles ne vous tuent pas, le suicide seul vous en délivre. Il ne se tua pas, il vécut encore.

Le carnaval arriva, il ne s'y divertit point. Il faisait tout à contretemps, les enterrements excitaient presque sa gaieté, et les spectacles lui donnaient de la tristesse ; toujours il se figurait une foule de squelettes habillés, avec des gants, des manchettes et des chapeaux à plumes, se penchant au bord des loges, se lorgnant, minaudant, s'envoyant des regards vides ; au parterre il voyait étinceler, sous le feu du lustre, une foule de crânes blancs serrés les uns près des autres. Il entendit des gens descendre en courant l'escalier, ils riaient, ils s'en allaient avec des femmes.

Un souvenir de jeunesse lui repassa dans l'esprit, il pensa à X..., ce village où il avait été un jour à pied, et dont il a parlé lui-même dans ce que vous avez lu ; il voulut le revoir avant de mourir, il se sentait s'éteindre. Il mit de l'argent dans sa poche, prit son manteau et partit tout de suite. Les jours gras, cette année-là, étaient tombés dès le commencement de février, il faisait encore

très froid, les routes étaient gelées, la voiture roulait au grand galop, il était dans le coupé, il ne dormait pas, mais se sentait traîné avec plaisir vers cette mer qu'il allait encore revoir ; il regardait les guides du postillon, éclairés par la lanterne de l'impériale, se remuer en l'air et sauter sur la croupe fumante des chevaux, le ciel était pur et les étoiles brillaient comme dans les plus belles nuits d'été.

Vers dix heures du matin, il descendit à Y... et de là fit la route à pied jusqu'à X... ; il alla vite, cette fois, d'ailleurs il courait pour se réchauffer. Les fossés étaient pleins de glace, les arbres, dépouillés, avaient le bout de leurs branches rouge, les feuilles tombées, pourries par les pluies, formaient une grande couche noire et gris de fer, qui couvrait le pied de la forêt, le ciel était tout blanc sans soleil. Il remarqua que les poteaux qui indiquent le chemin avaient été renversés ; à un endroit on avait fait une coupe de bois, depuis qu'il avait passé par là. Il se dépêchait, il avait hâte d'arriver. Enfin le terrain vint à descendre, là il prit, à travers champs, un sentier qu'il connaissait, et bientôt il vit, dans le loin, la mer. Il s'arrêta, il l'entendait battre sur le rivage et gronder au fond de l'horizon, in altum ;une odeur salée lui arriva, portée par la brise froide d'hiver, son coeur battait.

On avait bâti une nouvelle maison à l'entrée du village, deux ou trois autres avaient été abattues.

Les barques étaient à la mer, le quai était désert, chacun se tenait enfermé dans sa maison ; de longs morceaux de glace, que les enfants appellent chandelles des rois,pendaient au bord des toits et au bout des gouttières, les enseignes de l'épicier et de l'aubergiste criaient aigrement sur leur tringle de fer, la marée

montait et s'avançait sur les galets, avec un bruit de chaînes et de sanglots.

Après qu'il eut déjeuné, et il fut tout étonné de n'avoir pas faim, il s'alla promener sur la grève. Le vent chantait dans l'air, les joncs minces, qui poussent dans les dunes, sifflaient et se courbaient avec furie, la mousse s'envolait du rivage et courait sur le sable, quelquefois une rafale l'emportait vers les nuages.

La nuit vint, ou mieux ce long crépuscule qui la précède dans les plus tristes jours de l'année ; de gros flocons de neige tombèrent du ciel, ils se fondaient sur les flots, mais ils restaient longtemps sur la plage, qu'ils tachetaient de grandes larmes d'argent.

Il vit, à une place, une vieille barque à demi enfouie dans le sable, échouée là peut-être depuis vingt ans, de la christe marine avait poussé dedans, des polypes et des moules s'étaient attachés à ses planches verdies ; il aima cette barque, il tourna tout autour, il la toucha à différentes places, il la regarda singulièrement, comme on regarde un cadavre.

À cent pas de là, il y avait un petit endroit dans la gorge d'un rocher, où souvent il avait été s'asseoir et avait passé de bonnes heures à ne rien faire, – il emportait un livre et ne lisait pas, il s'y installait tout seul, le dos par terre, pour regarder le bleu du ciel entre les murs blancs des rochers à pic ; c'était là qu'il avait fait ses plus doux rêves, c'était là qu'il avait le mieux entendu le cri des mouettes, et que les fucus suspendus avaient secoué sur lui les perles de leur chevelure ; c'était là qu'il voyait la voile des vaisseaux s'enfoncer sous l'horizon, et que le soleil, pour lui, avait été plus chaud que partout ailleurs sur le reste de la terre.

Il y retourna, il le retrouva ; mais d'autres en avaient pris possession, car, en fouillant le sol, machinalement, avec son pied, il fit trouvaille d'un cul de bouteille et d'un couteau. Des gens y avaient fait une partie, sans doute, on était venu là avec des dames, on y avait déjeuné, on avait ri, on avait fait des plaisanteries. « Ô mon Dieu, se dit-il, est-ce qu'il n'y a pas sur la terre des lieux que nous avons assez aimés, où nous avons assez vécu pour qu'ils nous appartiennent jusqu'à la mort, et que d'autres que nous-mêmes n'y mettent jamais les yeux ! »

Il remonta donc par le ravin, où si souvent il avait fait dérouler des pierres sous ses pieds ; souvent même il en avait lancé exprès, avec force, pour les entendre se frapper contre les parois des rochers et l'écho solitaire y répondre. Sur le plateau qui domine la falaise, l'air devint plus vif, il vit la lune s'élever en face, dans une portion du ciel bleu sombre ; sous la lune, à gauche, il y avait une petite étoile.

Il pleurait, était-ce de froid ou de tristesse ? son coeur crevait, il avait besoin de parler à quelqu'un. Il entra dans un cabaret, où quelquefois il avait été boire de la bière, il demanda un cigare, et il ne put s'empêcher de dire à la bonne femme qui le servait : « Je suis déjà venu ici. » Elle lui répondit : « Ah ! mais, c'est pas la belle saison, m'sieu, c'est pas la belle saison », et elle lui rendit de la monnaie.

Le soir il voulut encore sortir, il alla se coucher dans un trou qui sert aux chasseurs pour tirer les canards sauvages, il vit un instant l'image de la lune rouler sur les flots et remuer dans la mer, comme un grand serpent, puis de tous les côtés du ciel des nuages s'amoncelèrent de nouveau, et tout fut noir. Dans les ténèbres, des flots ténébreux se balançaient, montaient les uns sur

les autres et détonaient comme cent canons, une sorte de rythme faisait de ce bruit une mélodie terrible, le rivage, vibrant sous le coup des vagues, répondait à la haute mer retentissante.

Il songea un instant s'il ne devait pas en finir ; personne ne le verrait, pas de secours à espérer, en trois minutes il serait mort ; mais, de suite, par une antithèse ordinaire dans ces moments-là, l'existence vint à lui sourire, sa vie de Paris lui parut attrayante et pleine d'avenir, il revit sa bonne chambre de travail, et tous les jours tranquilles qu'il pourrait y passer encore. Et cependant les voix de l'abîme l'appelaient, les flots s'ouvraient comme un tombeau, prêts de suite à se refermer sur lui et à l'envelopper dans leurs plis liquides…

Il eut peur, il rentra, toute la nuit il entendit le vent siffler dans la terreur ; il fit un énorme feu et se chauffa de façon à se rôtir les jambes.

Son voyage était fini. Rentré chez lui, il trouva ses vitres blanches couvertes de givre, dans la cheminée les charbons étaient éteints, ses vêtements étaient restés sur son lit comme il les avait laissés, l'encre avait séché dans l'encrier, les murailles étaient froides et suintaient.

Il se dit : « Pourquoi ne suis-je pas resté là-bas ? » et il pensa avec amertume à la joie de son départ.

L'été revint, il n'en fut pas plus joyeux. Quelquefois seulement il allait sur le pont des Arts, et il regardait remuer les arbres des Tuileries, et les rayons du soleil couchant qui empourprent le ciel passer, comme une pluie lumineuse, sous l'Arc de l'Étoile.

Enfin, au mois de décembre dernier, il mourut, mais lentement, petit à petit, par la seule force de la pensée, sans qu'aucun organe fût malade, comme on meurt de tristesse, ce qui paraîtra difficile aux gens qui ont beaucoup souffert, mais ce qu'il faut bien tolérer dans un roman, par amour du merveilleux.

Il recommanda qu'on l'ouvrît, de peur d'être enterré vif, mais il défendit bien qu'on l'embaumât.

25 octobre 1842.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/flaubert_gustave_-_textes_de_jeunesse_ii/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.